HISTOIRE
D'AROUDJ
ET
DE KHAÏR-ED-DIN,

FONDATEURS DE LA RÉGENCE D'ALGER,

CHRONIQUE ARABE DU XIVe SIÈCLE,

PUBLIÉE

Sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, avec un appendice et des notes;

EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT,

Aperçu historique et statistique du port d'Alger.

ORNÉ DE DEUX PORTRAITS ET D'UN PLAN.

PAR MM.

A. RANG,

Officier supérieur de la Marine,

ET FERDINAND DENIS.

TOME I.





PARIS.

J. ANGÉ ET Cie, ÉDITEURS, RUE GUÉNÉGAUD, 19.

VERSAILLES, MÊME MAISON, LIBRAIRIE DE L'ÉVÊCHÉ, RUE SATORY, 28.

ET A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE Mme DONDEY-DUPRÉ.

1837



Le 26 octobre 1541, Charles-Quint voyait déjà quel était le sort de cette expédition d'Alger sur laquelle la chrétienté avait fondé tant d'espérances. Les chevaliers de Malte combattaient en désespérés ; mais une partie des vieilles bandes fuyaient, lorsque Savignac, tenant d'une main l'étendard de la religion, alla ficher son poignard dans la porte de Bab-Azoun. Quelques heures après, frappé d'un coup mortel, il expirait sur la plage enveloppé dans sa bannière. Les musulmans eux-mêmes furent étonnés, dit-on, de l'audacieux courage des chevaliers et de l'action du brave, ils se maintinrent avec prudence, mais la tempête devait vaincre pour eux. En trois jours l'œuvre de destruction s'accomplit : rien, pour ainsi dire, ne resta d'une armée formidable ; si bien que les historiens, frappés du désastre, perdirent même le souvenir des actions qui auraient glorifié la défaite. A partir de cette époque donc, et toujours protégé par le

divan de Constantinople, Alger se vit élever, en quelque sorte, au rang des puissances: sa milice turbulente, ses révolutions intestines, rien ne changea visiblement sa situation aux yeux des nations chrétiennes. Mais si la régence avait acquis tout à coup une prépondérance suffisante pour se faire redouter, on ne daigna toutefois rien approfondir de son histoire. Une ville de pirates insolens, une grande défaite qui avait humilié jadis un empereur, des tortures sans fin inventées par le fanatisme, et dont les captifs chrétiens venaient raconter, de temps à autre, les épisodes douloureux, voilà, pendant long-temps, ce que l'on sut de cette espèce de république dont les chefs prenaient le titre de rois. Et cependant, sans parler ici de Duquesne et de sa conduite énergique, plus d'une action honorable pour les nations européennes pouvait être évoquée, plus d'un noble souvenir devait être rappelé à propos de la France. Mais, on le sait, après un bombardement coûteux et presque toujours inutile, après quelques courses en mer dont on parlait un moment, tout rentrait dans l'oubli: la ville d'Alger s'appelait toujours la Victorieuse, et ses annales restaient fermées.

Mais aujourd'hui que l'énergique prédiction de Savignac s'est accomplie, aujourd'hui que les nations chrétiennes ont été vengées, comment se fait-il que cette histoire, qui date d'hier, soit encore si confuse? Pourquoi n'a-t-on pas fouillé les annales que le XVI[e] siècle nous offrait? C'est qu'il semble, en vérité, qu'une con-

quête ait toujours été plus facile à la France, que le simple labeur qui évoque un souvenir ; c'est que dans ce pays privilégié, quelque active que soit la pensée, l'action du soldat a toujours été plus rapide que le travail de l'historien, et que là, d'ailleurs, où tant de nobles faits se sont passés, on ne saurait recueillir avec avidité toutes ces parcelles de gloire que le temps nous cache à la fin. Ainsi, les grandes actions des Nicolas deVillegagnon, des Rasilly, des Ponce de Balagner, ont pu être mises en oubli ; ainsi, la courageuse persévérance des Merigon de Marseille, des Samson Napolon, des de Breves, a pu complètement s'effacer du souvenir national ! Les plages de l'Inde et les forêts du Nouveau-Monde ont vu s'achever bien d'autres moissons, sans qu'un seul mot de l'histoire ait consacré un utile martyre, ou bien un glorieux dévouement.

Mais ces contrées visitées par la France, plutôt qu'elles n'ont été colonisées par elle, lui sont devenues étrangères ; elles lui ont échappé pour jamais. Il n'en saurait être de même, à coup sûr, de cette terre si voisine de nous, que l'industrie nationale peut déjà conquérir, comme naguère l'ont fait nos armées. Le nom de colonie lui convient si peu qu'on n'ose pas le lui imposer. Alger fera partie de la France, et, comme ses autres provinces, elle a son histoire séparée.

C'est une chose remarquable, sans doute, que les peux nations de la péninsule, qui, à une certaine épo-

que, ont eu de si fréquens rapports avec les Barbaresques, et qui ont payé si cher des expéditions imprudentes, se soient enquis soigneusement des guerres antérieures, qu'elles aient eu même un historien pour chaque revers, tandis que la France, qui ne compte que par ses succès, n'a voulu voir que la situation présente : pendant sept ans elle a dédaigné, pour ainsi dire, les exemples sortis du passé. Avant ses dernières tentatives contre Alger, l'Espagne avait Marmol, Sandoval, Diégo de Haédo, et une foule de précieux mémoires dont les auteurs ne sauraient figurer toutefois à côté de ces historiens. En Portugal, Hyeronimo de Mendoca, Osorio, Franqui, le comte d'Ericeira disaient ce qui avait amené tant de désastres, ou ce qu'il fallait éviter si l'on songeait à de nouvelles conquêtes. En France, ce n'est que depuis quelques mois seulement qu'on a institué une commission académique qui doit éclaircir la question.

Disons-le cependant, s'il est un peuple sur lequel les anciens historiens ou même les simples chroniqueurs pouvaient jeter quelque jour, s'il est un pays qui pouvait tout d'abord tirer quelque avantage des exhumations successives que l'on encourage aujourd'hui, c'est cette contrée où le passage du temps ne se fait pas sentir, et où les coutumes ont un caractère assez immuable pour que des événemens accomplis il y a des siècles, soient encore significatifs aujourd'hui. Nous l'avouerons, c'est cette pensée d'utilité première, c'est cette idée d'un

enseignement immédiat, qui, en cette circonstance, nous a guidés. Les événemens marchent, il faut être prompts avant tout. La tâche d'historien, nous avons dû la laisser à d'autres, et ici notre seule prétention c'est d'avoir ramassé pour l'avenir l'épi que l'on n'eût pas glané, c'est d'apporter notre gerbe, si la moisson doit jamais se faire.

Quelque intéressante que soit pour les archéologues la période qui a précédé le XVIe siècle, quelque curieuse que puisse paraître la découverte d'une origine encore fort peu éclaircie, les véritables annales de l'Algérie ne commencent qu'à cette époque où deux fils de renégat, sortis d'une île de la Grèce, viennent constituer sur les côtes de la Barbarie une sorte de république religieuse, pareille à celle des chevaliers de Rhodes. Cet événement a lieu vers 1516, et l'histoire des frères Barberousse renferme, pour ainsi dire, celle de l'établissement de la régence, qu'ils soumirent à Sélim, et plus tard à Soliman.

Aroudj et Khaïr-ed-din, dont l'histoire a si étrangement défiguré les noms, acquirent, dès le XVIe siècle, une trop fatale célébrité pour qu'un grand nombre d'écrivains ne cherchassent point à s'enquérir de leur origine, et surtout de leurs conquêtes; mais, soit que les traditions orales que l'on recueillait de la bouche des esclaves allassent toujours en s'altérant, soit que les préjugés religieux de l'époque modifiassent sans cesse les renseignemens rassemblés ainsi, peu à peu les circonstances les

plus importantes de la vie des deux frères prirent le caractère le plus apocryphe; la marche de leurs conquêtes finit même par s'intervertir : on exagéra jusqu'à leurs crimes et leurs victoires, et l'on sait que dans son enthousiasme pour leur gloire récente, Brantôme ne craignit point de voir en eux deux aventuriers de bonne maison, appartenant à la Saintonge, et dont l'histoire chevaleresque se liait à celle de la France.

Mais après trois siècles d'une indifférence à peu près absolue, comment porter quelque jour au milieu de ce chaos? comment éclaircir des doutes que le temps et des écrivains sans critique n'ont cessé d'accumuler? Aujourd'hui la réponse est aisée : c'est en recourant aux sources premières, c'est en examinant des documens que les historiens du dernier siècle paraissent avoir ignorés, c'est surtout en invoquant le témoignage naïf des hommes mêlés aux événemens. Ces précieux renseignemens sur l'histoire primitive de nos possessions en Afrique, la Bibliothèque royale les possède; il ne s'agissait que de les mettre au jour.

L'intérêt qui s'attache à la chronique arabe que nous offrons ici, n'est point douteux sans doute, et bien que ce manuscrit eût été long-temps négligé, quelques savans n'en reconnaissaient pas moins l'importance. Mais quel en est l'auteur? quelle était la position sociale de l'historien d'Aroudj et de Khaïr-ed-din? Nous avouerons qu'à ce sujet il nous est impossible de rien préciser; tout en

appréciant la valeur du livre, les orientalistes que nous avons consultés à son sujet, n'ont pu lever aucun doute, bien loin de trancher la difficulté. Ce que l'on sait de science certaine, c'est que la chronique est contemporaine des principaux événemens qui y sont rapportés. L'auteur donne approximativement la date de son livre, puisqu'il parle de Memla Hassan, le fils de Khaïr-ed-din, comme d'un personnage existant. Peut-être, mais nous avouerons que nous ne saurions émettre ici notre opinion qu'avec toutes les restrictions possibles, peut-être, la dernière portion du texte ne serait-elle pas consultée elle-même sans fruit, pour arriver à connaître enfin le nom de l'écrivain arabe. Il y est dit, en effet, qu'après l'expédition de Charles-Quint, Hassan-Aga, qui régnait alors, fit recueillir soigneusement les diverses circonstances relatives à cet événement, et qu'il les envoya à Constantinople. Le *Gazewat Aroudj we Khaïr-ed-din* pourrait avoir à la rigueur la même source, et provenir d'un commandement officiel; des recherches faites soigneusement sur les hommes lettrés qui occupaient alors un rang dans la régence, pourraient seules conduire à la vérité.

Il était heureusement beaucoup plus facile de recueillir quelques renseignemens sur le savant qui a laissé cette traduction et sur l'époque où il l'a fit. Selon toutes les apparences, c'est à l'habile orientaliste, qui servait d'interprète à Napoléon, en Egypte, c'est à Venture de

Paradis que l'on doit ce curieux travail ; son biographe, du moins, le lui attribue, et c'est dans un des deux cartons consacrés spécialement à ses notes et à celles de Otter, que le manuscrit était renfermé jusqu'à ce que M. Reinaud lui eût donné une autre destination. Venture de Paradis était à coup sûr un des arabisans les plus habiles que la France ait jamais possédé ; il avait longtemps séjourné à Alger et dans les autres états barbaresques : c'est aux sources originales qu'il avait puisé pour connaître les annales de ce pays ; en un mot, le premier, sans doute, il dût être frappé de l'importance historique qui s'attachait au récit que l'on va lire ; néanmoins, nous sommes bien forcés de le dire, si le manuscrit est entièrement de sa main, un autre volume contenu dans le même carton, et présentant une identité parfaite, quant à l'écriture, porte ces mots également de la main du célèbre orientaliste : *Traduit par Victor Porta*. Ce second manuscrit intitulé *Halbit El Kumit* atteste d'une manière positive que Venture de Paradis avait recueilli, dans le cours de ses voyages, des traductions ; qu'il les avait copiées, ou même que leur correction l'avait occupé spécialement. Son beau travail sur la langue des Berbères, dont la publication serait si désirable, n'offre pas le même genre d'incertitude, parce que nul n'ignorait, dans le monde savant, les recherches nombreuses que ce livre lui avait coûtées.

Quoi qu'il en soit, le Gazewat Aroudj we Khaïr-ed-din

(c'est le titre arabe de la chronique), a été traduit par une main habile, et les notes nombreuses qui roulent sur la valeur de certaines expressions ou même sur les faits, le prouvent d'une manière suffisante. Telle qu'elle était, cependant, il eût été impossible de donner cette version au public. Des fautes inséparables d'un long travail que l'auteur n'avait pu revoir, de nombreuses négligences de style, des tournures de phrases dont on n'avait pris nul soin de modifier l'incorrection, tout cela prouvait que le savant auquel on la doit s'était beaucoup plus occupé de rendre le texte d'une maniere littérale que d'écrire avec pureté. Tout en respectant cette sincérité de traducteur, si l'on peut se servir d'une expression pareille, tout en admettant même ce système de fidélité absolue, si précieux pour l'historien, il a été indispensable de revoir le style en en conservant l'abandon. Malgré ses incorrections, trop nombreuses en effet, le traducteur de cette chronique garde toujours une certaine bonhomie dans sa rédaction, qui rappelle quelquefois le patriarche de nos orientalistes, ce Galand, dont toute l'habileté de certains écrivains n'a pu faire oublier encore la grâce naïve et surtout la simplicité.

Il nous reste à signaler un autre changement introduit dans la chronique; mais s'il en facilite la lecture, il est par-lui-même de si faible importance qu'on eût pu, à la rigueur, s'abstenir d'en faire ici mention. Dans le manuscrit, les événemens historiques se succèdent sans

que l'auteur les ait divisés, et le récit marche sans interruption. Les éditeurs ont pensé qu'un exemple donné anciennement par quelques orientalistes, pouvait être suivi en cette occasion, et des chapitres ont été établis en respectant toujours les divisions naturelles indiquées par l'historien.

Maintenant quel est le véritable caractère de cette chronique orientale? et sous le rapport historique quel est son genre d'utilité? On ne saurait le dissimuler : l'écrivain arabe s'est fait, en toute occasion, le panégyriste de ses héros, et, à l'avance, on pourrait dire que le titre lui seul est une preuve de cet esprit d'adulation. Mais un tel défaut est inhérent, pour ainsi dire, au siècle où vivait l'auteur, et les écrivains chrétiens de la même période sont bien loin d'en être exempts. D'ailleurs, il est juste de compter ici l'esprit de nationalité pour quelque chose. Ce qui est chez lui un caractère précieux, c'est cette manière naïve et quelquefois animée dont il présente les événemens, c'est le soin avec lequel il s'enquiert des divers mouvemens politiques qui se succèdent dans le pays. La critique lui manque, sans doute, comme à la plupart des auteurs orientaux; mais il dévoile à merveille certaines circonstances jusqu'ici inconnues, et, chose étrange sans doute, les faits en apparence les moins susceptibles d'être expliqués, les récits même les plus bizarres, trouvent, presque toujours, leur confirmation dans quelques détails historiques restés inaperçus, et qui

nous viennent des auteurs chrétiens écrivant vers la même époque.

Si le récit arabe présentait, sous un nouveau jour et avec des renseignemens neufs pour la plupart, l'histoire intérieure de la régence, si, grâce à ses curieuses révélations, on pouvait assister désormais à cette suite de guerres intestines que taisent presque toujours les Espagnols et qui l'ensanglantèrent durant le XVIe siècle, l'exposé de la situation politique et militaire de l'Odjeac, pendant cette période, ne pouvait être complété qu'au moyen de ces mêmes écrivains espagnols et de quelques auteurs français. C'est ce que les éditeurs de la chronique ont compris, et c'est la tâche qu'ils se sont imposée. On en acquerra aisément la preuve : un fait de quelque importance ne se trouve pas indiqué dans l'histoire arabe, un passage obscur ne se présente point sans qu'on ait tenté, par des notes puisées à des sources contemporaines, d'en donner l'explication.

Mais, parmi ces sources elles-mêmes, un choix sérieux devait être fait, et si, pendant long-temps, on les a trop négligées, il ne fallait pas non plus les confondre. C'est donc seulement après un examen attentif que l'on a admis le témoignage de quelques uns de ces auteurs; non seulement Marmol Caravajal, le plus ancien de ceux que l'on a adoptés, a fourni quelques renseignemens à opposer à la chronique; mais Diégo de Haédo, si rarement consulté, et si précieux cependant par son

amour des traditions; mais l'historien si consciencieux de Charles-Quint, Sandoval, auquel on a comparé plus d'une fois les confessions naïves et spontanées d'Emmanuel d'Aranda, et les souvenirs pleins de foi touchante du père Dan; mais Nicolas de Villegagnon avec son énergie chevaleresque, tous ces hommes si différens de mœurs, de caractère, d'habitude et d'idées religieuses, même, ont contribué (c'est l'espoir des éditeurs du moins) à découvrir la vérité.

L'un de ces vieux historiens, auquel une critique sévère est en droit de reprocher la partialité de ses opinions, Paul Jove, a présenté un autre genre d'éclaircissement historique. En effet, si ses jugemens, que l'on peut accuser avec tant de raison de vénalité, devaient être fréquemment exclus, sa curiosité empressée et son amour pour les beaux-arts pouvaient être mis à profit. C'est de sa précieuse Iconographie que sont tirés les deux portraits que l'on a joints à la chronique; la belle collection historique de Devéria les renfermait tous deux, et c'est avec quelques modifications légères, tirées d'autres documens, que l'artiste habile les a reproduits[1].

[1] La médaille qui a été reproduite sur le titre, grâce au prosédé ingénieux de M. Colas, employé par les éditeurs du Trésor de Glyptique et de Numismatique, appartient à la Bibliothèque royale. Elle est à l'effigie de Khaïr-ed-din, et le représente sous un aspect opposé à la gravure de Paul Jove. Après un examen attentif, nous pensons qu'on ne peut attribuer cette curieuse médaille ni aux Turcs de Constantinople, ni à ceux d'Alger. Les Maures, habitant cette ville, n'ont pu également la faire frapper. Plusieurs raisons se réunissent pour confirmer cette opinion : d'abord, comme tout le monde sait, il y a une loi religieuse qui s'oppose chez les musulmans à la reproduction de l'image de

Les sources que l'on indique ici sont plutôt choisies qu'elles ne sont nombreuses; et comme il serait facile d'en offrir la preuve, la liste en pourrait être aisément grossie; telle qu'elle est, cependant, elle présente une série d'auteurs que l'on a trop rarement consultés: c'est parce que les éditeurs ont été à même de les comparer aux écrivains accrédités, et parce qu'ils se sont promptement aperçu de l'étrange légèreté avec laquelle on les

l'homme : chez eux, les monnaies ne présentent point ce type; en second lieu, l'inscription turque offre ici des irrégularités dans l'orthographe qui indiquent une connaissance fort médiocre de la langue; un troisième motif peut être tiré de ce nom *Barbarossa*. Adopté en Italie, et avec une légère modification en Espagne, gravé comme légende, il prouve ici une origine au moins européenne. Selon toute probabilité, cette médaille a été frappée en Italie, à Venise peut-être, un peu avant le milieu du XVIe siècle, à cette époque où tant de chrétiens renégats s'étaient attachés à la fortune de Barberousse, auquel ils ne craignaient pas de prodiguer les plus étranges adulations. Peut-être l'amiral de Soliman, qui était fort au courant des usages de l'Europe, se prêta-t-il lui-même à cette fabrication de médailles. Il savait parfaitement qu'on voyait alors, dans leur émission, un moyen de consacrer son nom historiquement.

M. Joannin, interprète du roi, a bien voulu nous éclairer encore ici de ses lumières, et il a traduit pour nous l'inscription turque du revers. Il n'y a que la valeur d'un caractère qui ait échappé à la sagacité du savant orientaliste; mais cette circonstance ne surprendra nullement quand on se rappellera que l'orthographe des autres mots est assez imparfaite pour qu'on ait quelque difficulté à les reconnaître. L'inscription se borne à ce peu de mots :

KHIRADIN PA
CHA, DJEZIR *
SULTANI.

Khaïr-ed-din pacha, roi d'Alger.

L'astérisque indique la place où se trouve le caractère indéchiffrable, mais toutefois dans le sens inverse. Une semblable médaille se trouve dans le cabinet de M. de Blacas, et nous devons celle-ci à l'obligeante communication de M. de Longperier, employé à la Bibliothèque royale.

avait consultés, surtout durant le XVIIIe siècle, qu'ils ont essayé de rétablir les faits dans quelques pages trop étendues pour être introduites parmi les notes, et trop importantes si l'on considère certaines rectifications, pour que l'on ait cru devoir les abréger.

Il n'est pas facile de prévoir, sans doute, quel est l'avenir réservé à l'Algérie. Les discussions sur ces questions importantes vont prendre plus de force et plus d'intérêt que jamais; quelque en soit l'issue, il ne saurait y avoir qu'une opinion sur les changemens que le port réclame, et qui, chaque jour, deviennent plus urgens. C'est en examinant le théâtre de tant d'événemens historiques, et en essayant de deviner par le passé ce qu'on pourrait attendre de nouveaux efforts, qu'on a été conduit à joindre aux documens antérieurs quelques considérations de statistique moderne, qui s'y rattachent naturellement. Une recherche sérieuse des travaux exécutés dès le XVIe siècle, unie à un examen attentif des localités, devait amener nécessairement à quelques résultats. Espérons que le triomphe définitif des partisans de la colonisation active, fera sentir, plus généralement, l'indispensable nécessité de quelques améliorations indiquées dans cet ouvrage.

Après avoir exposé sommairement les efforts que l'on a tentés pour rendre moins imparfaite cette publication historique, il reste aux deux éditeurs une tâche plus

agréable sans doute : c'est de citer les savans qui ont bien voulu faciliter l'impression de la chronique, ou bien éclaircir de leurs avis quelques points difficiles. Non seulement on a à adresser ici des remerciemens à MM. les conservateurs de la Bibliothèque royale, mais en rappelant les noms de MM. Reinaud et Joannin, on dit suffisamment de quelles lumières on a tenté de s'éclairer.

On discute aujourd'hui de toutes parts sur l'issue probable de notre occupation en Afrique, et sans aucun doute on doit espérer beaucoup des efforts de quelques hommes généreux; mais quelque chose qu'il arrive, il suffit que les destinées de ce pays aient été unies un instant à celles de la France, pour que rien de son passé ne nous soit indifférent. L'appel a été fait, et tout indique que de nombreuses publications sur nos possessions en Afrique vont se succéder. Après avoir eu à rappeler une brillante conquête, puissent-elles signaler bientôt les conquêtes de l'industrie et les bienfaits croissans d'une administration active. Rassurés alors sur leur position ultérieure, en paix avec des populations auxquelles l'action lente mais infaillible du temps, aura donné de nouvelles habitudes, nos cultivateurs verront peut-être des hommes essentiellement différens dans leurs coutumes et dans leurs opinions religieuses, confondre leurs intérêts. Pour accomplir cette grande fu-

sion politique, une connaissance moins imparfaite des événemens passés sera certainement nécessaire, et l'on devra puiser à des sources originales. Puisse ce travail, si incomplet encore, éclaircir quelques points en litige, et rendre, du moins, plus facile l'œuvre de l'historien.

LES PIEUX EXPLOITS

D'AROUDJ

ET DE KHAÏR-ED-DIN,

FONDATEURS DE L'ODGEAC D'ALGER.

§ Ier.

Naissance d'Ishaac, d'Aroudj et de Khaïr-ed-din ; captivité d'Aroudj dans l'île de Rhodes ; propositions faites pour son rachat ; sa fuite.

Gloire à Dieu qui établit sa religion sainte sur les débris de l'idolâtrie, qui inspire à ses fidèles adorateurs un courage héroïque et qui fait triompher sa loi dans l'univers.

J'atteste qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu, et qu'il n'a point d'associé à sa toute-puissance.

J'atteste aussi que Mohammed est son esclave et son prophète. Cet ambassadeur de la puissance divine, envoyé ici-bas pour con-

vertir les hommes et les génies, a dit à ceux qui ont le bonheur de commander aux vrais croyans : ne cessez de combattre que lorsque tout sera soumis à la loi de Dieu. Daigne le tout-puissant verser sur lui et sur sa sainte famille sa plus suave bénédiction !

Durant le règne du sultan Bayazid [1] second, qui s'assit sur le trône de Constantinople, l'an de l'égire 887 [2], naquirent, dans l'île de Midilli [3], quatre héros, dont s'enorgueillirent les annales ottomanes. Élias, Ishaac, Aroudj et Khaïr-ed-din, étaient fils de Jacoub Reis, honnête musulman qui faisait un petit commerce maritime dans l'Archipel, avec un navire qu'il commandait. La fortune avait toujours secondé ses entreprises, et ses quatre enfans apprirent sous lui l'art de la navigation, dans lequel Aroudj et Khaïr-ed-din se firent une réputation immortelle.

Ce dernier était le cadet des enfans de Jacoub Reis, et c'est celui que les infidèles distinguent par le surnom de *Barbe-Rousse*.

Après la mort de Jacoub Reis, Ishaac et Khaïr-ed-din continuèrent le métier de leur père, et

[1] Bajazet.
[2] 1482 de Jésus-Christ.
[3] Mételin, ancienne Lesbos.

Elias et Aroudj firent un armement composé de la plus brillante jeunesse de Midilli, pour courir sur les chrétiens. Ils furent heureux dans leurs deux premières sorties; leur troisième campagne, ils rencontrèrent une galère de Rhodes, avec laquelle il fallut combattre. L'équipage musulman, à l'exemple d'Elias et d'Aroudj, fit des prodiges de valeur; mais à la fin les infidèles, après avoir tué Elias et un grand nombre de ses compagnons, se rendirent maîtres de la barque, qu'ils amenèrent à Rhodes en triomphe.

Les esclaves musulmans furent vendus aux enchères, et Aroudj Reis fut acheté par deux personnes de considération habitant l'île.

Son frère Khaïr-ed-din apprit ce malheur avec la douleur la plus vive, et il songea sur-le-champ aux moyens qu'il y aurait d'obtenir sa délivrance : il alla trouver un marchand chrétien qui avait beaucoup de connaissances à Rhodes, et lui remettant entre les mains une somme de *dix mille dragmes d'argent*, il le supplia de travailler à la délivrance d'Aroudj.

Ce marchand chrétien avait des obligations essentielles à Khaïr-ed-din, et il fut enchanté de trouver cette occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Il fit armer un bateau pour se

transporter à Rhodes, et Khaïr-ed-din l'accompagna jusqu'à Boudroun [1], pour être plus à portée d'être instruit du succès de sa négociation.

Ce marchand chrétien, avant de faire aucune démarche pour le rachat d'Aroudj Reis, chercha à s'aboucher avec lui, et en ayant trouvé l'occasion, il lui fit part des ordres que son frère Khaïr-ed-din lui avait donnés.

Aroudj lui répondit : Je suis sensible, chrétien, et aux bontés de mon frère, et à la part que tu prends toi-même à ma disgrâce; mais la seule chose dont je te prie, c'est de ne dire à personne le sujet de ton voyage dans cette île. Retourne auprès de Khaïr-ed-din, et engage-le à n'être point inquiet sur mon compte, car je saurai, sans qu'il se dépouille de son bien en ma faveur, trouver le moyen de sortir d'esclavage.

Aroudj, dans ses voyages, avait parfaitement appris la langue franque; et la facilité qu'il avait à s'expliquer et à se faire entendre, lui avait attiré la bienveillance des premiers personnages de l'île. Il y en avait un entre autres qui lui témoignait beaucoup d'amitié. Aroudj alla le

[1] Port de la Caramanie à vingt lieues de Rhodes et vis-à-vis de Stanco.

trouver, et il le supplia de traiter de sa rançon avec les deux patrons auxquels il appartenait, et de le prendre lui-même à son service, afin que le temps de son esclavage devînt moins dur pour lui. Ce bailli lui répondit avec bonté : Je le veux bien. Observe le moment où tu me verras assis au lieu où se tient l'assemblée, près de tes patrons, et tu passeras alors devant nous comme si tu allais à tes affaires.

Aroudj, en conséquence, épia le moment favorable, et il passa devant le lieu de l'assemblée. Alors, et sans faire semblant de le connoître, le bailli dit à haute voix : A qui appartient cet esclave musulman qui passe? Il est à moi, répondit un des patrons. Cet homme a une tournure qui me plaît, reprit le bailli : je n'ai point de domestique, et je voudrais bien que vous eussiez la complaisance de me le céder, en convenant d'un prix honnête. Donnez-m'en mille ducats, répliqua le même chevalier, et je vous le vends.

Les personnes qui étaient présentes se mêlèrent du marché, et elles décidèrent le chevalier à se contenter de mille et vingt-cinq dragmes d'argent. Pour conclure, il ne fallait plus que le consentement de l'autre chevalier, auquel Aroudj appartenait pour la moitié de la somme.

désignée. Celui-ci s'opposa au marché, et offrit même à son associé de lui compter la moitié de la somme convenue, afin de rester seul propriétaire de l'esclave. Le chevalier se rendit à ses offres.

Lorsque celui-ci put disposer à son gré du sort d'Aroudj, il le fit charger de chaînes et le fit enfermer dans un cachot; là, il ne lui envoyait chaque jour que le peu de nourriture jugé indispensable pour prolonger son existence.

Après avoir passé quelques mois dans cet état, Aroudj dit au geôlier de sa prison qu'il voulait régler avec son patron, et s'entendre sur les conditions de son rachat; en conséquence, il le pria de le conduire chez le chevalier. Lorsqu'il fut en sa présence, il lui dit : O toi que le sort a rendu le maître de ma liberté, explique-moi, je t'en conjure, quelle est la raison qui me fait éprouver des traitemens si durs de ta part? — Je vais te l'expliquer, lui répondit son patron, en promenant sur lui un regard courroucé : tu as été injuste envers moi, et en punition de cette faute, j'appesantirai tes chaînes, et je te ferai éprouver tous les châtimens qui te sont dus. Crois-tu donc que j'ignore que ton frère s'est rendu à Boudroun avec une somme suffisante pour ta rançon, et que tu l'as détourné toi-

même de son dessein?— Celui qui t'a donné un pareil avis, reprit Aroudj, est un imposteur. Mais puisque tu désires que je me rachète, convenons entre nous du prix de la rançon que tu exiges de moi. — Eh bien, lui dit le chevalier, quelles sont tes offres? — Moi, reprit Aroudj, je donnerai pour mon rachat tous les pays de *Romélie*, et je trouve encore que c'est peu si je puis me délivrer à ce prix d'entre tes mains.

Ce propos hardi irrita le chevalier. Homme plein de méchanceté, dit-il à Aroudj, tu oublies le respect qui m'est dû : aurais-tu dessein de te moquer de moi? et crois-tu donc que j'ignore qu'un simple particulier comme toi ne peut disposer de la Romélie?

Tu as raison, reprit Aroudj; mais les discours peu sensés que tu m'as tenus, exigeaient de ma part une réponse analogue. Tu me dis que mon frère s'est rendu à Boudroun dans le dessein d'employer une forte somme à mon rachat. Mais cette somme est-elle en mon pouvoir? le proverbe dit : *La mer est remplie de poissons qu'on aurait envie de pêcher.* Lorsque je suis tombé en esclavage, j'ai perdu tout ce que je possédais. Il ne me reste rien au monde dont je puisse disposer. Je ne suis point le fils d'un prince pour être en état de satisfaire ta cupidité :

je ne suis qu'un simple Reis [1], et je ne saurais t'offrir que ce qu'on a coutume de donner pour un homme de mon état.

Cette explication ne fit qu'accroître les mauvaises dispositions du chevalier contre Aroudj; il le renvoya dans sa prison, en recommandant au geôlier d'augmenter le poids de ses chaînes.

Dans ce temps-là résidait à Satalie [2], en qualité de gouverneur de cette province, Kir-Kir-Khan, frère du sultan Sélim, conquérant de l'Egypte. C'était un prince charitable et compatissant, qui employait tous les ans de très fortes sommes au rachat des esclaves musulmans tombés entre les mains des chrétiens. Cette année, selon sa coutume, il envoya à Rhodes un de ses officiers, avec les fonds nécessaires pour la rançon de quarante musulmans. Le grand-maître de l'île fournit une galère pour transporter à Satalie ces musulmans devenus libres : et Aroudj Reis fut du nombre des esclaves que l'on embarqua pour ramer.

[1] On nomme Reis indistinctement tous les capitaines de navires et même les patrons de barques. L'importance du Reis dépend de celle du bâtiment qu'il commande, sa rançon est le double de celle d'un simple matelot, et quelquefois davantage, selon sa réputation.

[2] Port de la Caramanie, aujourd'hui *Aladia*.

Pendant le voyage, quelques uns des officiers chrétiens firent leurs efforts pour attirer Aroudj à leur religion et l'engager à apostasier. Aroudj était un vertueux Musulman, trop attaché aux dogmes orthodoxes de l'islamisme, pour écouter de sang-froid de pareilles insinuations. Il maudit donc leur religion et leur croyance; et ne craignant pas de leur reprocher leur culte impie de trois dieux, il professa hautement qu'il n'y avait qu'une seule et vraie loi, celle qui avait été prêchée par Mohammed, fils d'Abd-Allah, sur qui soit le salut de paix.

Les chrétiens confondus terminèrent cette discussion en lui disant d'un ton impie : Si ton prophète est véritable, invite-le à venir t'arracher de nos mains. Je l'espère bien ainsi, reprit Aroudj, et s'il plaît à Dieu, il ne tardera pas de venir à mon secours. Et sur-le-champ, se mettant à l'écart, il élève ses mains au ciel, en priant le Tout-Puissant de mettre fin à son esclavage.

Cependant la galère continuait sa navigation avec un vent favorable. A l'approche de la nuit, le commandant donna ordre d'aller mouiller dans une île voisine [1]; et lorsque la galère fut ancrée, il envoya la chaloupe à la pêche.

[1] Probablement Castello-Rosso, où les caboteurs de cette côte font ordinairent leur eau.

Tout à coup le ciel s'obscurcit, un vent affreux commença à souffler et à agiter les flots. Les ancres de la galère chassaient, et on était à la veille de la voir se briser contre les rochers, pour peu que la tempête continuât avec la même violence. Chacun était dans le trouble et l'inquiétude, et l'on voyait tout le monde occupé à chercher quelque moyen de sauver sa vie en cas de naufrage.

Aroudj sentit que le moment était venu de penser à sa délivrance. Il vint à bout de rompre les chaînes qui l'attachaient à son banc, et il se jetta à la mer dans le dessein de gagner la rive prochaine.

Le Tout-Puissant, qui lui avait inspiré cette idée, lui donna la force nécessaire de résister à la fureur des flots. Après une heure d'efforts, il eut le bonheur de gagner le rivage.

Non loin de cette rade, était un village peuplé de chrétiens, qui se faisaient un devoir de cacher tout esclave musulman qui se réfugiait chez eux, et qui lui facilitaient les moyens de retourner dans sa patrie. La pitié que Dieu avait inspirée à ces infidèles était un effet de cette providence admirable qui veille sans cesse au bonheur des vrais croyans. Aroudj alla frapper à la première porte qu'il trouva, et il pria les gens

de la maison de vouloir bien le soustraire aux recherches que l'on ferait bientôt de la part du commandant de la galère, lorsque l'on se serait aperçu de sa fuite. Ces braves chrétiens l'accueillirent avec bonté et lui permirent de rester chez eux jusqu'au départ de la galère.

Cependant l'orage vint à cesser, la mer s'apaisa; et dès que l'inquiétude occasionnée par la crainte du danger fut passée, on vit qu'Aroudj manquait. L'officier chargé du soin des esclaves musulmans, pensa qu'il pourrait bien être dans l'île voisine, et en conséquence, il envoya trois *comes* [1] à sa poursuite.

Le hasard les conduisit en droiture à la maison dans laquelle Aroudj s'était réfugié. Ils l'aperçurent en entrant, et, par un prodige singulier, ils s'imaginèrent le voir assis au milieu d'une assemblée respectable de musulmans. Aux reproches que les comes lui adressèrent sur sa fuite, Aroudj répondit sans se déconcerter : «Vous vous trompez ; je n'ai pas fui ; c'est avec la permission du commandant que je suis descendu à terre, et je suis surpris que vous

[1] Les esclaves chargés de ramer dans les galères composaient ce qu'on nomme la *chiourme;* les *comes* en étaient les conducteurs et les gardiens. Les fonctions et le titre de come existent encore dans nos bagnes.

ne m'ayez pas vu, lorsque le canot m'a amené ici. Retournez à la galère; et demandez au commandant si je vous en impose. Pour moi, je vous promets de ne point quitter ma place, et, si je ne vous ai point dit la vérité, vous serez toujours les maîtres de me ramener à la chiourme.»

L'air d'assurance avec lequel Aroudj prononça ces paroles acheva de les persuader. — Mais quels sont les personnages qui sont auprès de toi, demandèrerent-ils à Aroudj? C'est, répondit-il, notre prophète Mohammed, sur qui soit le salut de paix, et ses vertueux disciples.

Les comes émerveillés s'en retournèrent à la galère; et Aroudj profita de leur éloignement pour assurer sa liberté.

On apprit bientôt à Rhodes la manière dont il s'était échappé. Le marchand chrétien qui y avait été expédié pour son rachat, y était encore. Sur-le-champ, il nolisa un bateau pour aller porter lui-même cette agréable nouvelle à Khaïr-ed-din, qui était resté à Boudroun, pour être plus à portée de donner à Aroudj les secours qui dépendaient de lui. Khaïr-ed-din rendit des actions de grâces au Seigneur de cet heureux événement; et il partit aussitôt pour Midilli, où il continua de s'occuper des affaires de son commerce.

§ II.

Un bâtiment est confié à Aroudj, il se rend en Egypte; ses premiers succès; accroissement de fortune; retour dans sa famille; course sur les côtes d'Italie; prise importante; Aroudj va chercher de nouveau fortune en Égypte.

Aroudj s'était embarqué pour Satalie. Après son heureuse arrivée en cette ville, il ne pensa qu'à oublier les malheurs de son esclavage et à se reposer des fatigues de son voyage. Durant le séjour qu'il fit en ces lieux, il y lia connaissance avec un homme de la ville nommé Ali Reis, qui équipait un navire pour se rendre à Alexandrie. Aroudj avait un vif désir de connaître l'Égypte; il pria Ali Reis de l'inscrire sur les rôles d'équipage de son bâtiment; et celui-ci n'hésita pas à acquiescer à sa demande, attendu l'expérience qu'Aroudj avait acquise dans l'art de la navigation. Dès que le navire fut prêt, il mit à la voile et arriva à Alexandrie dans le temps que le sultan d'É-

gypte [1] faisait armer quelques vaisseaux, pour aller prendre des bois de construction dans un des golfes de la Caramanie. En ce temps-là, l'Égypte était encore au pouvoir des Mameloucs Circassiens. Aroudj se présenta au sultan d'Égypte, et demanda comme homme de mer pratique de la côte, où il fallait couper le bois; en agissant ainsi, son désir était qu'on le chargeât de l'expédition. Le sultan, sur les bonnes informations qu'il prit de lui, lui donna cette commission, et l'investit du commandement de cette petite escadre.

Il était arrivé au lieu désigné, et il avait déjà mis la main à l'œuvre, lorsqu'une flottille de vaisseaux européens, bien armés, vint fondre sur lui. Un des premiers soins de l'ennemi fut de mettre le feu aux bâtimens égyptiens. Les matelots musulmans se sauvèrent à terre; et Aroudj trouva également son salut dans la fuite. Il se réfugia dans la ville de Satalie, où Kir-Kir-Khan, le frère du sultan Sélim, faisait son séjour, comme nous l'avons déjà dit plus bas.

Aroudj trouva le moyen d'obtenir une au-

[1] C'était sous le règne de *Melik-el-Eschref Abou-el-Nasr, Cansou-el-Gouri*, qu'on nommait le Circassien, il fut défait et tué dans la plaine de Dabicq, à une journée d'Alep, par le sultan Sélim, le 15 de regeb, l'an de l'égire 922 (1516).

dience de ce prince, et il lui raconta le malheur qu'il venait d'essuyer, sans oublier l'esclavage qu'il avait subi précédemment, et la manière miraculeuse dont Dieu l'avait délivré.

Le prince ottoman écouta Aroudj Reis avec intérêt, et il reconnut en lui un génie vaste, une ame élevée, capable d'exécuter les plus grandes choses; il lui donna le commandement d'un de ses vaisseaux.

Aroudj se mit en mer, et alla établir sa croisière du côté de Rhodes. Dès que les marchands chrétiens eurent connaissance de cet armement et de quelques prises qu'il avait déjà faites, ils allèrent en corps trouver le grand-maître de l'île, pour lui exposer les craintes qu'ils avaient conçues d'un ennemi si redoutable. Le grand-maître aussitôt donna ordre d'armer plusieurs vaisseaux pour aller à sa poursuite. Ceux-ci le trouvèrent mouillé dans une rade foraine. La partie n'était pas égale : l'équipage d'Aroudj l'abandonna; il se vit contraint de nouveau à fuir pour éviter l'esclavage.

Il retourna encore à Satalie; mais Kir-Kir Khan était allé à Magnisia; et il partit sur-le-champ pour le joindre et pour lui rendre compte de sa disgrâce.

Parmi les courtisans les plus en crédit auprès

de ce prince ottoman, on distinguait un jeune seigneur nommé Baly bey. Aroudj arrivé à Magnisia, alla le voir, lui offrit en présent deux jeunes chrétiens, et lui raconta comment il avait été forcé de céder le vaisseau qu'il commandait à une force supérieure.

Baly bey s'attendrit sur le sort d'Aroudj, il lui promit sa protection et ses bons offices pour réparer ce malheur.

Aroudj avait amené avec lui quatre jeunes chrétiens, d'une belle figure, qu'il destinait aussi à Kir-Kir-Khan. Baly bey lui procura une audience favorable de ce prince, qui agréa les jeunes esclaves qu'on avait amenés, et délivra sur-le-champ, à Aroudj, un ordre adressé au cadi de Smyrne, pour qu'il lui fît construire en diligence un vaisseau propre à la course. Aroudj fut lui-même le porteur du firman, et le cadi recommanda à l'instant la construction de ce vaisseau, qui fut fini en peu de temps.

Baly bey avait dit à Aroudj, au moment de son départ pour Smyrne : « Lorsque le vaisseau que te destine notre seigneur et maître sera prêt, conduis-le à Foutcha, et viens-t'en me trouver à Magnisia.

Aroudj ne manqua point de se conformer aux

désirs de ce seigneur, et il alla le trouver pour lui apprendre que le vaisseau était mouillé à Foutcha. Baly bey était propriétaire d'un chebec; il le fit aussi armer, pour qu'il accompagnât Aroudj dans sa course, et il intima l'ordre au reis qui le commandait, de ne jamais se séparer de lui et de lui être soumis en tout point.

Aroudj se rendit à Foutcha pour reprendre le commandement de son vaisseau; et il mit à la voile avec sa conserve, dans le dessein d'aller établir sa croisière sur les côtes de l'Italie, et de verser son sang pour la gloire de Dieu, en conséquence de cet oracle du livre sacré : *Dieu veut que les vrais croyans soient prêts à sacrifier leurs vies et leurs biens pour le triomphe de sa loi.*

Aroudj voulut se donner la consolation de revoir sa famille et sa patrie, avant d'exposer ses jours aux dangers de la mer et des combats. Il alla mouiller à Midilli, où il retrouva ses frères Ishaac et Khaïr-ed-din, qui versèrent des larmes de joie en l'embrassant. Tous ses parens et ses amis l'accueillirent avec la même cordialité, et dès qu'il leur eut fait ses adieux, il remit à la voile, en priant le Seigneur de bénir ses entreprises.

Il dirigea sa navigation vers les côtes de l'Italie, qu'on nomme la Pouille. Dans ces parages

il rencontra deux bâtimens chrétiens, auxquels il fallut livrer un terrible combat. Le Tout-Puissant fit pencher la victoire en sa faveur. Il eut le bonheur de se saisir de ces deux bâtimens, où il trouva des richesses immenses et un grand nombre de chrétiens. Après avoir fait passer à bord de ses vaisseaux les esclaves et le butin, il mit le feu aux deux navires.

Ensuite, Dieu lui inspira le dessein d'aller croiser sur les côtes de la Romélie. Après quelques jours de navigation, le vent contraire l'obligea à relâcher dans une rade foraine, près du port de Tezed, dans l'île d'Egripoz[1]. Mais le temps devenant plus mauvais, et la mer plus grosse, il jugea qu'il y aurait du danger pour lui à rester dans cette rade foraine, et il mit à la voile cherchant un abri dans le port de Tezed. Plusieurs bâtimens chrétiens y étaient mouillés ; ils voulurent s'opposer à son entrée, et ils le menacèrent de faire feu sur lui.

Aroudj dépêcha un officier pour dire aux capitaines de ces bâtimens qu'il n'avait aucun dessein hostile contre eux, et qu'il était injuste de leur part d'empêcher que ses vaisseaux trouvassent un abri contre la tempête. Ils n'eurent

[1] Nègrepont.

aucun égard à sa représentation, et ils le sommèrent de s'éloigner.

Alors Aroudj se tournant vers son équipage, lui dit : « O mes braves compagnons, que pensez-vous de l'insolence de ces chrétiens maudits ? leur nombre et leurs menaces seraient-ils capables de vous effrayer ? Vous vous êtes voués à une guerre sainte ; vous avez voulu faire triompher l'étendard de la religion. L'ennemi que vous cherchez est devant vous. Mettez votre confiance en Dieu ; il ne vous abandonnera pas. Il vous dit dans son livre sacré, combien de fois une petite troupe n'a-t-elle pas vaincu une grande armée, avec le secours du Tout-Puissant? car, vous le savez, Dieu est toujours pour ceux qui ont de la constance et de la patience.

Ce discours échauffa le courage de ses guerriers. Ils sautèrent sur leurs armes ; en un instant le pavillon de combat fut arboré, et, élevant leurs voix au ciel, en faisant leur profession de foi, ils s'élancèrent à l'abordage des vaisseaux ennemis. Il se livra entre eux un combat sanglant; mais, à la fin, Dieu se déclara en faveur de ses fidèles adorateurs, qui se rendirent maîtres de tous les bâtimens chrétiens ancrés dans le port.

Aroudj, chargé d'un si riche butin, dirigea sa

route vers Midilli. Avant d'y arriver, il apprit qu'il y avait guerre ouverte entre le sultan Sélim et son frère Kir-Kir-Khan. Il appréhenda que le Grand-Seigneur ne lui fît un crime d'être attaché au service du prince ottoman. Cette considération l'engagea à changer de route, et à se rendre en Égypte.

Arrivé à Alexandrie, il envoya au sultan Gouri un riche présent, composé de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans les prises qu'il avait faites ; et il lui demanda la permission d'attendre le retour de la belle saison dans un des ports de son empire. Le sultan Gouri la lui donna, à condition qu'il ne permettrait aucune action contraire au droit des gens, et qu'il contiendrait son équipage dans la plus exacte discipline.

§ III.

Aroudj, protégé par le sultan Gouri, se remet de nouveau en course ; premier voyage à Tunis ; Aroudj jette l'épouvante sur les côtes d'Espagne ; Khaïr-ed-din rejoint son frère ; riches captures ; présens faits au roi de Tunis.

Aroudj attendit ainsi que l'hiver fût passé ; et dès que le printemps eut chassé la tempête, il se remit en mer avec ses deux vaisseaux, pour aller chercher les combats et la gloire.

Il dirigea sa route vers l'ouest, et il eut le bonheur de faire plusieurs prises, sans répandre une goutte de sang. Il se trouvait sur les côtes de Barbarie, lorsqu'il s'éleva un grand vent qui l'obligea d'aller relâcher à l'île de Gir-

bé [1], située à l'extrémité orientale du royaume de Tunis. Il y déposa le butin qu'il y avait fait; et lorsqu'il se fut un peu radoubé, il remit à la voile en dirigeant sa route vers l'Europe.

Les prises qu'il fit sur les côtes habitées par les chrétiens jetèrent partout l'alarme et l'épouvante; en peu de temps il chargea ses deux vaisseaux d'esclaves et de richesses, et, revirant de bord, il vint mouiller dans la rade de Tunis.

Il envoya un magnifique présent au sultan de la dynastie de Hafs [2], qui régnait alors dans cette partie de la Barbarie, en lui demandant la permission de s'établir dans un des ports de sa domination. Le sultan la lui accorda, à condition que ses sujets et ses alliés n'auraient point à se plaindre de ses gens, et qu'il lui donnerait le cinquième des prises faites par la suite sur les ennemis de l'islamisme. Aroudj consentit à tout.

J'ai déjà dit plus haut que le sultan Sélim et son frère Kir-Kir-Khan se disputaient l'empire de Constantinople. Bostanji-Iskander-Pacha, qui commandait les armées navales de Sélim, parcourait les mers de l'archipel, s'em-

[1] Gelves, Girbé, aujourd'hui Zerbi.

[2] C'est probablement Muley Mahamet, de l'ancienne famille Abu-Hafs.

parant de tous les vaisseaux musulmans et chrétiens qu'il rencontrait, afin que le parti de Kir-Kir-Khan ne pût s'en servir contre les intérêts de l'état.

Khaïr-ed-din n'apprit point cette nouvelle sans inquiétude : et il craignit avec raison qu'on ne lui fît un crime d'être le frère d'Aroudj, et de se trouver attaché au service du prince rebelle. Il prit dès lors le parti de s'éloigner de Midilli, sa patrie. Il parvint à troquer le navire qu'il possédait, contre quatre-vingt-quinze esclaves noirs ; et il les transporta à Broune, pour en opérer la vente. Lorsque le frère d'Aroudj eut vendu ses esclaves, il en employa le produit à l'achat d'un gros bateau, qu'il chargea de toutes les espèces de marchandises que lui fournissait le pays, et il se mit en mer, pour aller dans quelques Echelles, où il en pût tirer parti. Sa spéculation réussit au delà de son espérance, et il se trouva en main une somme considérable, avec laquelle il fit faire un beau bâtiment qu'il chargea ensuite de planches, de rames et de tout ce qui entre dans la construction des vaisseaux. Cette cargaison était propre pour les états de Barbarie, et ce fut de ce côté là que Khaïr-ed-din dirigea sa route.

Le mauvais temps l'obligea d'entrer à Girbé.

Le prix qu'on lui offrit de ses marchandises lui convenait, et il prit le parti de tout débarquer et d'en faire la vente. Il s'occupait de ces détails lorsqu'Aroudj, par un effet du plus heureux hasard, se rendit lui-même à Girbé pour y reprendre le butin qu'il y avait déposé. Les deux frères se rencontrèrent donc dans cette île, et ce fut avec la plus grande surprise et la plus vive satisfaction qu'ils se virent dans uu moment où ils ne s'attendaient guère à un pareil bonheur. Ils convinrent d'aller s'établir dans la villedeTunis. Enconséquence, Khaïr-ed-din mit aux enchères le bâtiment sur lequel il était venu de Turquie. Il obtint cent ducats, avec lesquels il acheta un autre bâtiment plus léger et plus propre à la course, y chargea ce qui lui restait de sa première cargaison, et suivit son frère Aroudj à Tunis.

Le prince arabe qui commandait dans cette ville aimait les braves gens, et il était bien aise de les attacher à son service. Arondj et Khaïr-ed-din se présentèrent devant lui avec un présent digne de son rang. Il agréa leur don, leur fit un accueil très favorable et leur promit une protection particulière.

Ils séjournèrent à Tunis pendant tout l'hiver, et lorsque la belle saison fut revenue, ils armè-

rent quatre vaisseaux pour aller croiser sur les côtes de la chrétienté. A peine étaient-ils sortis de la Goulette, qu'ils s'emparèrent d'un gros bâtiment ennemi. Ils y mirent aussitôt un nombre suffisant de matelots, et ils le réunirent à leur escadre.

Trois jours après, ils rencontrèrent un autre bâtiment richement chargé, qui se rendit à la première sommation. La cargaison consistait en draps et en effets précieux.

A peu de jours de là, ils en capturèrent encore un troisième chargé de blé, dont la prise ne leur coûta pas plus de peine. La nouvelle de ces prises jeta dans toute la chrétienté l'épouvante et la terreur; et la petite escadre musulmane, en moins de vingt jours de croisière, revint à Tunis avec tous les biens que la libéralité du Tout-Puissant avait daigné lui accorder.

Le sultan de Tunis eut la plus grande joie de ces succès. La part de prise de chaque matelot fut du quart d'une pièce de drap, de cent pieds de toile fine et de neuf de ces pièces d'or que les Français appellent doublons. Quant au chargement de blé, Aroudj et Khaïr-ed-din le firent distribuer aux pauvres de la ville de Tunis, en reconnaissance de la protection divine qui avait présidé à leur croisière.

Ils restèrent tout l'hiver à Tunis, et, à l'approche du printemps, ils firent armer trois vaisseaux, avec lesquels ils coururent sur les chrétiens.

Vingt-quatre heures après leur sortie de Tunis, ils rencontrèrent un gros vaisseau parti de Naples et destiné pour l'Espagne (que Dieu la détruise de fond en comble!)[1]. Ce vaisseau avait à bord deux seigneurs espagnols, et son équipage était composé de près de trois cents chrétiens.

Aroudj et Khaïr-ed-din allèrent l'attaquer avec leur intrépidité accoutumée. Comme ils approchaient, celui qui commandait le vaisseau ennemi lâcha sur eux toute sa bordée : heureusement aucun des boulets ne porta. Le combat alors s'engagea de très près avec un acharnement réciproque qu'il serait impossible de décrire. Les flèches que les musulmans lançaient d'une main sûre incommodaient beaucoup les infidèles; mais on s'aperçut bientôt qu'on ne pouvait espérer le réduire qu'à l'abordage et le sabre à la main. Aroudj et Khaïr-ed-din tentèrent

[1] Cette expression, ou toute autre équivalente, est employée par les écrivains arabes chaque fois qu'ils ont à nommer un chrétien ou une puissance chrétienne. C'est comme leur *seazim ïabana* (ma parole au désert), ou notre *sauf votre respect*.

jusqu'à sept fois de jeter les grappins, sans pouvoir réussir à les attacher au bâtiment des infidèles. La nuit fit cesser enfin le combat, et les musulmans purent se reposer de leurs fatigues, sans cependant perdre de vue leurs ennemis, que le calme retenait peu loin d'eux. A la pointe du jour, ils les joignirent de nouveau. Lorsque les infidèles les virent s'approcher, ils firent bonne contenance, et, dans l'idée de déconcerter leurs efforts, ils les bravaient par leurs cris, leurs injures et leurs fanfaronnades. Mais les difficultés qu'il y avait à vaincre ne firent qu'enflammer le courage des vrais croyans.

Ils ne cessèrent donc point d'attaquer les ennemis de la foi, tantôt en employant le canon, tantôt en n'usant que de la mousqueterie, quelquefois seulement avec des flèches, jusqu'à ce que vint le moment que Dieu avait destiné à leur triomphe. Khaïr-ed-din parvient enfin à aborder le vaisseau des infidèles. Il saute le premier à bord le sabre à la main, et bientôt il est suivi de ses braves compagnons : en peu de temps les chrétiens se voient contraints de demander quartier.

Le brave Khaïr-ed-din, maître d'une si riche capture, prit la résolution de retourner à Tunis

pour la mettre en sûreté, et il laissa son frère Aroudj continuer sa croisière.

Il entra en triomphe dans la rade de la Goulette, suivi du vaisseau dont il s'était emparé. Et tout le peuple, étonné d'une si belle victoire, accourut sur le rivage en poussant des cris de joie qui s'élevaient jusqu'au ciel.

Le sultan et toute sa cour furent saisis de surprise, en voyant une preuve si complète de la bravoure d'Aroudj et de Khaïr-ed-din, et ils leur donnèrent mille bénédictions.

Le premier soin de ce dernier fut de composer, de toutes les richesses que renfermait ce vaisseau, un présent destiné au sultan de Tunis. Il avait trouvé à bord quatre-vingts faucons dressés à la chasse au vol, trente dogues et vingt levriers : voilà ce qu'il mit à part.

L'usage immémorial de Tunis était d'habiller somptueusement les captifs chrétiens dont on s'était emparé. Khaïr-ed-din se conforma à cette coutume : il choisit cinquante esclaves de la meilleure tournure, et il leur donna à chacun un chien à conduire en laisse.

Il fit également distribuer des habits superbes à tous ses glorieux compagnons, et il voulut que quatre-vingts d'entre eux portassent un faucon sur le poing. Rien de mieux-

imaginé sans doute; car, par cette disposition du cortége, chrétiens et musulmans s'avançaient offrant un symbole qui convenait à chacun d'eux.

Khaïr-ed-din avait aussi trouvé dans le vaisseau quatre jeunes vierges européennes d'une beauté ravissante : il voulut qu'elles fussent parées magnifiquement, puis il les fit monter sur des mules.

Un des deux seigneurs espagnols qui étaient à bord, avait avec lui deux de ses filles dont il serait impossible de dépeindre les charmes. Khaïr-ed-din leur donna des habits distingués et convenables à leur rang, et il les fit monter sur deux beaux chevaux arabes superbement enharnachés.

Le reste des effets précieux qui composait le présent destiné au sultan de Tunis était porté par l'équipage musulman.

Lorsque Khaïr-ed-din eut fait toutes ses dispositions, il nomma un de ses officiers pour aller offrir de sa part toutes ces richesses au sultan.

Les esclaves chrétiens défilèrent les premiers deux à deux, et les musulmans marchèrent derrière eux avec leurs étendards déployés et leur musique guerrière. C'était un spectacle magnifique et vraiment consolant pour les fidèles que

l'aspect de ce cortége. Lorsque le sultan de Tunis apprit que le présent de Khaïr-ed-din était en marche, il envoya au devant de lui tous les grands de sa cour, afin d'augmenter la pompe de cette cérémonie.

Le présent de Khaïr-ed-din fut rangé dans un ordre parfait devant le sultan qui le contempla avec satisfaction. Il n'avait rien vu de si beau depuis qu'il régnait. Aussi l'entendit-on bénir mille fois Khaïr-ed-din. Il ne se lassait pas de dire à ses courtisans : Voilà la récompense de la bravoure!

Cependant l'officier porteur des présens s'avança près de son trône, et après lui avoir présenté les respects de Khaïr-ed-din, il se mit à lui faire le récit de ses derniers exploits. Le sultan l'écouta avec admiration, et il remercia le Tout-Puissant des biens qu'il avait accordés à ce héros, en faveur du zéle qui l'animait pour la gloire de sa religion.

Il fit ensuite distribuer des manteaux de drap à tous les soldats musulmans qui avaient porté le présent, et il leur donna une somme de deux mille ducats à se partager entre eux. Il fit revêtir d'un riche cafetan l'officier qui était à leur tête, et il le chargea de porter de sa part à Khaïr-ed-din une superbe veste d'honneur et

une aigrette en diamans, semblable à celle dont les souverains ornènt leur tête. Il lui écrivit en même temps, pour l'inviter à choisir parmi les vaisseaux de son arsenal celui qui lui paraîtrait le plus propre à la course.

L'officier vint rendre compte à Khaïr-ed-din de la manière gracieuse dont le sultan avait reçu son présent, et des bontés qu'il avait marquées à lui aussi bien qu'à ses gens. Khaïr-ed-din y fut sensible; mais il fut surtout flatté de la permission qui lui était donnée d'aller choisir dans l'arsenal le vaisseau qui lui plairait le plus. Il en prit un dont le sultan avait déjà refusé le commandement à un reis tunisien, et il se mit sur-le-champ à l'équiper, disposant tout dans sa petite escadre, pour qu'elle fût en état de tenir la mer.

Il est temps de revenir à Aroudj, que nous avons laissé continuant sa croisière. Il avait été blessé dans le combat dont nous avons rendu compte; mais le désir qu'il avait de faire encore quelques actions d'éclat, lui permettait à peine de penser à sa blessure. Elle s'envenima enfin à un tel point, que ses souffrances augmentant beaucoup, il lui fallut prendre le parti de retourner à Tunis.

Son frère Khaïr-ed-din lui apprit toutes les

faveurs dont le sultan l'avait comblé, et l'affection paternelle qu'il lui témoignait en toute rencontre. Aroudj partagea sa reconnaissance et se transporta à Tunis, où il se fit traiter de sa blessure. En peu de temps il fut parfaitement guéri, et se trouva en état de s'occuper de nouvelles entreprises.

§ IV.

Aroudj et Khaïr-ed-din, à la tête d'une escadre, vont au secours de Bégiajé (Bougie), tombée au pouvoir des chrétiens; Aroudj est blessé au bras, l'amputation est jugée nécessaire; Khaïr-ed-din prend le commandement, il croise le long des côtes d'Espagne pour recueillir les Morisques chassés à cette époque de Grenade; échauffourée de l'île de Minorque; nouvelles prises, armement des chrétiens.

Au commencement du mois d'avril, les deux frères, Aroudj et Khaïr-ed-din rassemblèrent leur troupe et leur équipage, et après avoir invoqué le nom du Dieu clément et miséricordieux, ils se mirent en mer. Leur réputation s'était répandue dans tous les pays de l'idolâtrie, et la prise du dernier vaisseau sur lequel se trouvaient ces deux seigneurs espagnols dont

nous avons parlé plus haut, y avait répandu la consternation.

Ceux qui étaient à la tête des infidèles se rassemblèrent pour tenir conseil sur le parti qu'ils avaient à prendre dans des conjonctures aussi critiques. Un d'eux se leva et dit : Si nous laissons ces Turcs continuer leur piraterie, il nous sera bientôt impossible de remédier au mal, et ils se rendront les maîtres absolus de la mer. Avec le petit nombre de vaisseaux qu'ils sont en état d'armer, nous leur voyons déjà exercer de si grandes choses ; que sera-ce lorsqu'ils pourront équiper une flotte de quinze à vingt bâtimens ? Je pense qu'il est de la prudence de réunir nos efforts pour arrêter ce torrent de maux à sa source.

Cet avis fut suivi, et chacun d'eux contribua à l'armement de huit gros vaisseaux, qui eurent ordre de chercher Aroudj et Khaïr-ed-din : cette escadre infidèle vint les attendre sur les côtes de Gênes.

Khaïr-ed-din en eut la nouvelle, et il serait parti aussitôt pour les attaquer, si on ne l'avait point informé en même temps que les chrétiens s'étaient emparés de Bégiajé[1] sur les musul-

1 Boujie.

mans. Il préféra aller au secours de ses frères et tenter de délivrer ce pays du joug des infidèles.

En conséquence, il fit voile pour Bégiajé, et il mouilla dans une rade voisine afin de combiner son entreprise d'après les avis qu'il recevrait. A peine avait-il jeté l'ancre, qu'il aperçut une flotte de quinze vaisseaux chrétiens s'avançant vers Bégiajé.

Khaïr-ed-din et son frère s'éloignèrent aussitôt de la côte et gagnèrent la haute mer. Les infidèles, qui virent leur manœuvre, s'imaginèrent qu'ils prenaient la fuite, et ils se mirent à leur poursuite.

Lorsque Aroudj et Khaïr-ed-din se furent aperçu qu'ils avaient donné dans le piége, ils commencèrent à diminuer de voile, et se laissèrent atteindre. Les infidèles les attaquèrent, en leur tirant toute leur bordée. Mais Aroudj et Khaïr-ed-din sans leur donner le temps de recharger leurs pièces, allèrent aborder immédiatement ceux qui étaient le plus à leur portée, et en un clin d'œil, Aroudj fit couler un de ces bâtimens à fond, et Khaïr-ed-din se rendit maître de celui qu'il aborda. Les autres vaisseaux des infidèles qui virent ce coup de main, regagnèrent à toutes voiles le port de Bégiajé.

Khaïr-ed-din envoya sur-le-champ à Tunis le bâtiment dont il venait de s'emparer ; et il suivit son frère Aroudj à la rade voisine de Bégiajé, dans l'espérance qu'il se présenterait une occasion favorable d'exterminer les ennemis de la foi.

L'avis d'Aroudj était qu'il fallait opérer une descente, et aller à l'improviste surprendre les chrétiens dans Bégiajé. Khaïr-ed-din ne partagea point son opinion en raison d'un songe qu'il avait eu la nuit précédente. Aroudj s'obstina dans son désir ; il prit avec lui cinquante Turcs d'élite et s'avança fièrement vers Bégiajé. Chemin faisant, il rencontra une soixantaine de chrétiens qui eurent la témérité de l'assaillir. En un instant ils furent taillés en pièces. Cette victoire l'enhardit encore davantage : il s'approcha de la ville. Les infidèles, du haut des tours, firent sur lui des décharges de mousqueterie, et une balle vint lui percer le bras. Cette blessure, qui le mit hors de combat, avait découragé sa petite troupe, et il était en danger d'être la victime de son zèle imprudent. Khaïr-ed-din en fut averti, il envoya aussitôt un renfort de braves ottomans qui le ramenèrent à son vaisseau.

Lorsqu'Aroudj eut pris quelque repos, les

douleurs de sa blessure furent encore plus aiguës, et les médecins décidèrent qu'il fallait lui couper le bras. Khaïr-ed-din voyant que la vie de son frère était en danger, consentit à cette cruelle opération pour conserver ses jours. A peine fut-elle faite, qu'Aroudj tomba dans un état de faiblesse capable de lui faire croire qu'il n'avait pas long-temps à vivre. Il supplia son frère de ne pas l'abandonner et de prendre le commandement de son vaisseau.

Khaïr-ed-din le lui promit; il nomma pour commandant de celui qu'il montait, son capitaine en second, et fit aussitôt voile pour la côte de l'Andalousie.

L'ennemi de la foi venait de s'emparer depuis peu de la ville de Garnata[1] et de tout son district. Il y était resté beaucoup de musulmans, qui étaient forcés d'adorer Dieu en secret, et de ne point lire le livre sacré de leur religion, dans la crainte que les infidèles ne les fissent périr.

Khaïr-ed-din resta près de trois mois en croisière dans ces parages, afin de secourir ses frères et de prendre à son bord ceux qui pourraient s'arracher à la tyrannie des chrétiens. Il opéra

1 Grenade.

plusieurs descentes, dans lesquelles il fit beaucoup d'esclaves de l'un et l'autre sexe. Il détruisit même plusieurs navires. En parcourant la côte selon sa coutume, il aperçut un jour sept vaisseaux ennemis qui le suivaient. Malgré leur nombre, Khaïr ed-din n'hésita pas à aller les attaquer : il en aborda un dont il se rendit maître en peu de temps; et comme il était chargé d'effets précieux, il l'expédia sur-le-champ pour Tunis. Les autres vaisseaux prirent la fuite, et il lui fut impossible de les atteindre.

Les capitaines qui les commandaient, lorsqu'ils se virent dans le port, se réunirent pour aller se plaindre à leur roi[1] du trouble que Khaïr-ed-din portait à la navigation, et ils lui firent entendre que, tant que cet homme redoutable existerait, il ne serait plus possible de se mettre en mer sans risquer sa vie ou sa liberté.

1 Ils nomment les rois chrétiens *taghict*, c'est-à-dire rebelle à la loi. C'est même le seul titre que le roi de Maroc donne encore à la plupart des princes européens en leur écrivant. Peu s'en est fallu que nous ayons eu la guerre avec le sultan Mohammed, le père de celui qui règne aujourd'hui à Maroc, pour le forcer à donner le titre de sultan au roi de France. Il voulait bien l'appeler et lui écrire *Re di Francia*, mais non pas sultan de France; ce ne fut qu'après plus de trois ans de négociations, qu'il consentit à lui reconnaître ce titre dans sa propre langue (Note du traducteur).

Sur leurs plaintes, le roi infidèle assembla son conseil, pour lui demander les moyens qu'il y avait à prendre.

Sur ces entrefaites, Khaïr-ed-din avait épuisé toutes ses provisions, et il lui était impossible de continuer sa croisière. Il était à portée de l'île de Minorque, où il avait coutume d'aller vendre ses prises et d'acheter ce qui lui était nécessaire. Par égard pour les liaisons qu'il avait contractées avec la plupart des habitans de cette île, il ne s'était jamais permis de faire quelque tort que ce fût à aucun d'eux. Il prit donc le parti d'aller à Minorque afin d'y renouveler ses provisions.

Il ne tarda guère à s'apercevoir qu'il y avait beaucoup de contrainte et de dissimulation dans la manière dont ils traitaient avec lui en cette occasion. Les maux qu'il avait faits aux chrétiens, leurs frères en idolâtrie, avaient inspiré aux habitans de cette île des sentimens de haine et d'inimitié dont il ne fut pas longtemps la dupe. Ils essayèrent de le faire tomber dans leurs embûches. Mais Dieu, qui ne protège pas les piéges des trompeurs, l'éclaira sur leurs mauvais desseins, et il s'éloigna pour aller dans une rade foraine, où il épia l'occasion de se venger.

Khaïr-ed-din, accompagné d'une troupe de braves compagnons, descendit à terre. Ayant aperçu à peu de distance du mouillage, une bergerie, il résolut de s'y rendre; mais les pâtres, en voyant les vaisseaux turcs se diriger vers le mouillage, avaient conduit leur troupeau dans la montagne. Khaïr-ed-din suivit leurs traces. Lorsqu'il fut sur le sommet de cette montagne, il promena ses regards à droite et à gauche, et aperçut à une petite distance un château au milieu de beaux jardins. Ce château appartenait à un des principaux infidèles de cette île. Les soldats qui accompagnaient Khaïr-ed-din l'engagèrent à aller dans ces jardins, prendre de force les rafraîchissemens qu'on leur avait refusé pour de l'argent. Khaïr-ed-din, voyant leur ardeur, consentit à les y conduire. En conséquence, il ordonna à une troupe de ses gens de rester en vedette sur le sommet de la montagne et de ne perdre de vue ni le château qu'ils allaient attaquer, ni les vaisseaux qui étaient au mouillage, dans la crainte que les chrétiens ne vinssent les surprendre.

Khaïr-ed-din, à la tête de trente combattant, s'avança vers le château. Les chrétiens, qui les virent venir, s'y réfugièrent et en fermèrent les portes, mais les vrais croyans en firent le

siége, et après quelques heures de combat ils vinrent à bout d'y pénétrer et de s'en rendre maîtres, avec la protection et l'aide du Tout-Puissant.

Ils firent esclaves quarante-trois chrétiens, et ils y trouvèrent toutes sortes de provisions ainsi que trois chevaux. Khaïr-ed-din monta sur l'un d'eux, tandis que les deux autres servirent à porter ce qu'il y avait de plus précieux parmi les meubles de ce château.

Lorsqu'ils approchèrent du mouillage, ceux qui n'avaient point eu part à cette expédition allèrent au devant de lui et lui dirent : « O reis, quelle faute avons-nous donc commise, pour mériter de rester les mains croisées lorsque tu mènes nos camarades au combat? Il faut, pour réparer un traitement si peu mérité, que tu te mettes à notre tête, et que tu nous conduises à quelque expédition digne du zèle et de l'ardeur qui nous anime. »

Khaïr-ed-din fit transporter dans les vaisseaux les esclaves et les effets qu'il avait enlevés du château voisin, et il se mit aussitôt en marche avec ceux qui étaient venus au devant de lui; ils étaient au nombre de quarante, et tous turcs levantins. Il prit avec lui un des esclaves de Minorque, auquel il promit la liberté et une ré-

compense s'il lui montrait le chemin, et s'il le dirigeait vers quelque lieu où il y eût une bonne capture à faire.

Cet esclave le conduisit d'abord dans un bois d'oliviers. Après l'avoir traversé, il leur montra un château près duquel étaient rassemblés environ deux cents infidèles. Lorsque ceux-ci eurent aperçu la troupe des musulmans fondant sur eux, ils se renfermèrent dans le château. Les vrais croyans prirent le parti de l'assiéger et de le prendre à l'escalade. Un d'eux trouva par hasard une hache oubliée aux environs du château; il s'en servit pour abattre la porte; mais comme ce travail exigeait plus de temps qu'il n'en avait à perdre, Khaïr-ed-din fit la réflexion que les infidèles déjà instruits de ce qui s'était passé, pourraient prendre la résolution d'aller en force attaquer les vaisseaux, et cette considération lui fit donner ordre d'abandonner l'entreprise, afin de retourner au mouillage.

Ils traversaient un jardin attenant au château, lorsqu'ils virent arriver sur eux une armée de chrétiens qui venaient au secours de ceux qui étaient assiégés.

En s'approchant, ils se mirent à crier: « O méchans turcs, monstres abominables, où

courez-vous? ne croyez pas nous échapper; cette terre sera votre tombeau. » Ces infidèles étaient près de trois cents hommes, en comptant parmi ce nombre soixante cavaliers. Khaïr-ed-din se tournant vers ses camarades, leur dit : « mes amis, c'est vous-mêmes qui m'avez forcé à vous conduire ici ; il n'a pas été en mon pouvoir de vous détourner de votre projet, et il est bien à craindre que nous ne soyons les victimes d'une telle imprudence. — Il n'est pas question d'examiner si nous avons bien ou mal fait, répondirent les héros musulmans qu'il avait l'honneur de commander, il s'agit maintenant de combattre jusqu'à ce que Dieu nous accorde la victoire, et jusqu'à ce que le dernier de nous périsse, en vendant chèrement son sang et sa vie. A ces mots, ils élevèrent leurs voix pour faire la profession de foi, et ils se mirent en mouvement dans l'intention de tomber sur les infidèles.

Khaïr-ed-din s'apercevant que les chrétiens s'avançaient vers la porte du jardin dans lequel ils étaient entrés, arrêta l'impétuosité de sa troupe; il donna ordre de fermer cette porte sur eux, et d'attendre que les chrétiens se fussent tous réunis pour tâcher de les forcer. Ce lieu était étroit et ne permettait pas aux infi-

dèles de combattre avec trop d'avantages. Lorsque Khaïr-ed-din les vit rassemblés, la porte s'ouvrit tout à coup par son ordre, et le sabre à la main, il tomba sur eux et les déconcerta par cette attaque subite qui les mit bientôt en déroute. Les musulmans les poursuivirent en massacrant ceux qui ne se rendaient pas. Celui qui les commandait fut fait esclave lui-même, et Khaïr-ed-din triomphant, regagna ses vaisseaux sans être inquiété par les insulaires. Ce sont là des faveurs singulières que le Tout-Puissant a perpétuellement coutume d'accorder à ceux qui combattent avec zèle pour la gloire de son nom.

Lorsque Khaïr-ed-din se fut un peu reposé de ses fatigues, il fit venir les principaux des insulaires qu'il avait pris, et leur demanda quel était le projet qu'avaient formé contre lui les habitans de Minorque, lorsqu'il était allé mouiller dans leur port pour leur demander des provisions. Ces esclaves lui dirent : « Seigneur, notre intention était de frêter treize bâtimens bien armés sous prétexte de spéculations de commerce : ces bâtimens avaient ordre de venir vous attaquer à l'improviste du côté de la mer; mais le Seigneur vous a éclairés sur nos projets, et la victoire que vous avez

remportée sur nous est la juste punition de notre trahison. »

« O gens maudits de Dieu, leur répondit Khaïr-ed-din, ignorez-vous donc que la perfidie est un crime abominable dans toutes les religions ? Dieu vous a fait tomber dans le précipice que vous avez creusé pour nous, et c'est ordinairement la fin de tous les traîtres. »

Khaïr-ed-din fit ensuite venir un des esclaves qui savait le mieux écrire en espagnol, et il lui dicta la lettre suivante :

« Abominables habitans de Minorque, vous vouliez abuser de la confiance que j'avais en vous pour me faire périr, sans que je vous eusse donné aucun sujet de vous plaindre de mes procédés. Dieu, en punition de vos crimes, a déjà mis en mon pouvoir plusieurs de vos frères, et les biens qu'ils possédaient : mais ce n'est là qu'une légère portion des maux qui vous attendent. Apprenez que je suis le foudre dont le ciel doit se servir pour écraser vos têtes criminelles ; ma vengeance contre vous ne sera assouvie que lorsque j'aurai fait périr le dernier d'entre vous, et que j'aurai réduit en esclavage vos femmes, vos filles et vos enfans, avec le secours du Tout-Puissant, protecteur de l'islamisme.

Khaïr-ed-din mit l'empreinte de son cachet sur cette lettre, et l'ayant enveloppée dans un mouchoir, il la fit attacher au cou d'un des chevaux qu'il avait enlevés, afin que les Minorquins en prissent lecture.

Après cela, il mit à la voile, et alla mouiller dans une rade foraine de l'île de Corse où il était à portée de voir passer des bâtimens appartenant au commerce de Gênes : il apprit qu'un gros vaisseau se préparait à sortir de ce port. En conséquence, il resta tranquillement au mouillage sans inquiéter les petits navires, et il attendit que ce bâtiment parût pour faire une capture plus digne de lui; malheureusement le vent fut constamment contraire, et le vaisseau resta dans le port. Dans cet intervalle, il mit fin à ses provisions, et ce fut ce qui le contraignit de penser à son retour à Tunis.

Durant sa route, il rencontra quatre bâtimens auxquels il donna chasse; il eut le bonheur de s'en emparer, et il y trouva non seulement des provisions dont il avait besoin, mais aussi des marchandises très riches. Il ne fit cependant que très peu d'esclaves, attendu que plusieurs hommes de l'équipage de ces bâtimens s'enfuirent dans leurs chaloupes ; il y en eut

aussi quelques uns qui se jetèrent dans la mer, et qui se noyèrent.

Les chrétiens, que Dieu les confonde! voyant le trouble que les armemens de Khaïr-ed-din portaient dans leur navigation, avaient pris la résolution de mettre en mer une flotte de quatre-vingts vaisseaux dont l'unique mission était de le rechercher et de le détruire. Cet armement se préparait dans un des ports de l'Italie, lorsque les chaloupes qui avaient fui y entrèrent en publiant la prise que Khaïr-ed-din venait de faire.

Le commandant de cette nombreuse flotte en apprenant cette nouvelle, pensa crever de rage et de désespoir, et il mit sur-le-champ à la voile avec tous les vaisseaux qui étaient prêts pour aller à la poursuite de Khaïr-ed-din et de ses vaillans compagnons; mais il ne put le joindre. Khaïr-ed-din mit fin à sa longue croisière et se retira à Tunis où il passa l'hiver avec son frère Aroudj.

§ V.

Aroudj et Khaïr-ed-din, réunis de nouveau, sortent de la Goulette; siége de Gisel; présens envoyés au grand-seigneur; siége de Bégiajé; le sultan de Tunis refuse son aide aux deux frères; les Gênois envoient au secours de Begiajé; Aroudj et Khaïr-ed-din incendient volontairement leurs navires; Aroudj se rend à Gigel, Khaïr-ed-din retourne à Tunis; événemens qui suivent cette séparation.

L'année suivante, au retour du printemps, Aroudj et Khaïr-ed-din sortirent de la Goulette avec sept vaisseaux bien armés pour tenter de nouvelles entreprises. Aroudj avait toujours à cœur la conquête de Bégiajé; il engagea Khaïr-ed-din à s'approcher des côtes du royaume d'Alger pour voir s'il ne lui serait pas possible

de délivrer Bégiajé des mains des chrétiens. Ils vinrent mouiller aux écueils qui sont à l'ouest de Gigel[1]. Un bateau pêcheur qu'ils y trouvèrent, leur apprit que les Gênois s'étaient emparés depuis peu de Gigel, et y avaient bâti un château. Le zèle qui les enflammait pour la religion, leur inspira le désir d'arracher leurs frères à la tyrannie des chrétiens; et par le moyen de ces mêmes pêcheurs, ils écrivirent aux principaux habitans de Gigel qu'ils se tinssent prêts à se joindre à eux lorsqu'ils seraient en mesure d'attaquer le château que les Gênois avaient bâti dans leur ville. Ayant donc disposé immédiatement quelques pièces d'artillerie pour battre la place en ruine, ils s'approchèrent de la plage voisine où ils opérèrent leur descente, et ne laissèrent dans leurs navires que le monde nécessaire pour les garder[2].

[1] Gigeri, Gigelli. C'est le premier point, dans le royaume d'Alger, où les Turcs s'établirent, et c'est pour cela que les habitans de Gigelli jouissent encore de grands priviléges exclusivement à tous les autres maures. Cet événement eut lieu vers l'an 920 de l'égire (1514 de notre ère).

(Note du traducteur).

[2] Le mouillage que les navires d'Aroudj et de Khaïr-ed-din vinrent prendre dans l'ouest de Gigelli est facile à reconnaître. Ce ne peut être en effet qu'une crique assez profonde située à dix milles à l'ouest de cette ville, et dont l'entrée est marquée

A leur approche, les habitans de Gigel, ainsi que les musulmans de la campagne, se joignirent à eux ; et, tous réunis, ils vinrent mettre le siége devant le château où se retirèrent les chrétiens. En peu de jours, on parvint à établir une brèche, et Khaïr-ed-din à la tête de ses Turcs, monta le premier à l'assaut. Les infidèles consternés ne se défendirent que faiblement, et bientôt demandèrent quartier. Dans cette occasion, Khaïr-ed-din fit six cents esclaves et s'empara d'un butin immense qu'il distribua à tous ceux qui avaient eu part à cette victoire, sans établir de distinction entre les Turcs et les Maures. Il s'occupa ensuite à réparer et à fortifier ce château, et il le remit en très bon état à la garde des habitans de Gigel.

Après la prise de cette place, Aroudj et Khaïr-ed-din expédièrent à Constantinople un de

par quelques écueils. Au rapport de M. le capitaine de corvette Bérard, qui a fait l'hydrographie de ces parages, il y a quatre et cinq brasses d'eau dans cette crique, et la plage y est formée par un cordon de rochers bas et uniformément placés comme les pierres d'un quai. La montagne qui s'élève un peu plus dans l'ouest, et dont la pente se prolonge jusqu'au bord de la mer, ne permet pas de supposer que ce débarquement se soit fait dans la crique qui est encore à dix milles plus loin, et qui présente également quelques écueils à son entrée. Elle est bien moins fréquentée par les bateaux de la côte que l'autre.

leurs vaisseaux avec quantité d'esclaves et de riches présens pour le sultan Sélim, et ils remirent le soin de les offrir à Mahji-ed-din reis, un de ceux qui s'étaient le plus distingués dans les guerres religieuses qu'ils avaient entreprises.

Lorsque l'on sut dans cette partie de la Barbarie la protection particulière que le Tout-Puissant accordait aux armes d'Aroudj et de Khaïr-ed-din, il se rassembla auprès d'eux plus de vingt mille Berbers conduits par leurs marabouts. Tous venaient offrir leurs services pour délivrer le pays du joug des infidèles ; on arrêta qu'on irait sur-le-champ attaquer Bégiajé. Des Berbers en conséquence se mirent en marche, et Aroudj et Khaïr-ed-din avec trois de leurs vaisseaux vinrent mouiller dans la rivière qu'on nomme Oued-el-Kebir; là, ils débarquèrent leur monde ainsi que leur artillerie, et, se mettant à la tête de cette armée de Berbers qui les attendait, ils formèrent le siége de Bégiajé.

Bientôt la place fut bloquée étroitement de tous côtés, et les infidèles, quoiqu'en grand nombre, eurent grand'peine à se défendre; mais enfin au bout de vingt-quatre jours d'attaque, la poudre vint à manquer aux assiégeans, et, dans cet embarras, Aroudj et Khaïr-ed-din dépêchèrent un envoyé au sultan de Tunis, en le

priant de leur en envoyer en toute diligence avec quelques autres munitions de guerre dont ils avaient besoin pour terminer glorieusement leur entreprise.

Le sultan de Tunis avait malheureusement livré son cœur à la jalousie, maladie infernale qui attaque souvent les ames les plus vertueuses. La gloire dont s'étaient couverts ces deux héros par la prise de Gigel, commença à l'offusquer, et, sous divers prétextes, il refusa d'envoyer les secours qu'on lui demandait.

Aroudj et Khaïr-ed-din reçurent avee chagrin la réponse négative que leur fit le sultan : mais leurs compagnons en furent outrés de colère, et, dès cet instant, on vit changer en haine les sentimens d'affection qu'ils avaient pour lui.

D'un autre côté, lorsque l'on sut à Gênes [1] que Bégiajé était assiégée par les Turcs et par les Berbers, on fit partir en diligence mille hommes destinés à lui porter secours. Aroudj et Khaïr-ed-din jugèrent alors qu'il leur était impossible de songer plus long-temps à réduire cette place, et ils en abandonnèrent le siége en se

[1] Il y a ici erreur, Boujie était occupée par les Espagnols et non par les Génois. (Voyez les notes.) Cette même erreur se reproduit plus loin.

résignant aux ordres suprêmes de l'Éternel qui détermine à son gré le moment de l'élévation et celui de la chute des empires. Après avoir congédié les Berbers, et se les être attachés plus que jamais par leurs libéralités, ils retournèrent à leurs vaisseaux qui étaient mouillés dans l'Oued-el-Kebir [1]; ils trouvèrent que les eaux avaient diminué par le manque de pluie, et il leur fut impossible d'effectuer leur sortie. Ils prirent le parti de brûler ces bâtimens, de peur que les infidèles ne s'en emparassent; puis, se mettant à la tête de leurs troupes et de leurs équipages, ils se dirigèrent sur la route de Gigel, où ils furent reçus par les habitans avec des acclamations d'allégresse, ce qui leur fit en partie oublier leur disgrâce.

Par l'effet de cette heureuse étoile qui présidait à leur destinée, les trois navires qu'ils avaient laissés servirent à embarquer leur monde et leurs esclaves.

Khaïr-ed-din les conduisit à Tunis, et Aroudj prit le parti de rester à Gigel.

Khaïr-ed-din après son heureuse arrivée à

[1] *Grande rivière.* Il y a en Barbarie beaucoup de rivières qui ne sont pas désignées autrement que par ce nom; cela vient de ce que les gens du pays restant chez eux, cette désignation leur suffit pour s'entendre. *(Note du traducteur).*

la Goulette, s'occupa à augmenter le nombre de ses vaisseaux, réduit à trois seulement, en raison de cet incendie volontaire qui en avait consumé trois autres, qu'il lui avait été impossible de retirer de la grande rivière de Bégiajé; il en acheta quatre très propres à la course, de sorte que son escadre fut de nouveau composée de sept vaisseaux; il la mit en état de pouvoir tenir la mer, voulant immédiatement entrer en campagne à l'issue de l'hiver.

Les habitans de Tunis avaient également sept bâtimens destinés pour la course, leurs propriétaires prièrent Khaïr-ed-din de vouloir bien les prendre sous son escorte, et de les joindre à son escadre, grâce à la confiance qu'il avait inspirée; et, en effet, par une protection particulière du ciel, il n'avait jamais rien entrepris qui n'eût réussi au gré de son désir.

Comme il était en train de faire ses préparatifs, Mahji-ed-din reis qu'il avait envoyé à Constantinople avec un présent pour le sultan, arriva à Tunis; il était accompagné d'un officier très distingué dans la marine de Stanboul, nommé Courd-Ogli. Son voyage avait pour but de faire une visite à Khaïr-ed-din, de connaître un héros dont le nom était déjà si fameux dans l'univers, et de servir sous ses ordres dans les

entreprises qu'il tenterait encore pour la gloire de la religion.

Courd-Ogli reis fut suivi d'un autre turc appelé Muslik-ed-din qui venait joindre quatorze vaisseaux à l'escadre de Khaïr-ed-din.

Cette nombreuse flotte sortit pour aller faire la guerre sainte contre les infidèles; elle était composée de vingt-huit bâtimens grands et petits. Après quelques jours de navigation, le destin voulut qu'ils rencontrassent vingt-huit navires ennemis qui marchaient en convoi. Dès que les musulmans les aperçurent, ils remercièrent le ciel de leur avoir procuré une si belle occasion de se distinguer, et ils se mirent à leur donner la chasse. Mais Dieu jeta l'épouvante dans le cœur des ennemis de sa loi; ils ne se mirent pas même en devoir de se défendre, et ils se rendirent à la première sommation.

La flotte musulmane prit possession de tous ces bâtimens, et vira de bord pour les conduire à Tunis: la plus grande partie de leur cargaison se composait de grains.

Tandis que la flotte faisait route vers la Goulette, elle découvrit douze autres navires génois chargés de drap, d'étoffes, de miel et d'autres objets; elle les poursuivit et s'en rendit maître, de sorte qu'elle se vit entourée

de quarante bâtimens qu'elle avait pris sur les infidèles. Khaïr-ed-din les mit sous la conduite de Courd-Ogli reis, avec ordre de les mener à Tunis, et il se dirigea sur Gigel dans le dessein de revoir son frère.

§ VI.

Les habitans d'Alger prient Aroudj de venir à leur secours; il se rend à cette invitation; Khaïr-ed-din envoie ses soldats turcs à son aide, puis il part pour Tunis; arrivée d'Ishaac dans ce pays; Khaïr-ed-din le garde auprès de lui; armement formidable; flotte chrétienne à Bizerte; Aroudj et Khaïr-ed-din se réunissent de nouveau; Khaïr-ed-din se rend à Tunis où il fréquente le corps des Ulemas; expédition des chrétiens contre Alger; Aroudj défend la ville.

Lorsque Khaïr-ed-din arriva dans cette ville, il se trouva qu'Aroudj en était parti depuis quelque temps sur une invitation qu'il avait reçue des habitans de Gezaïr[1], qui l'engageaient à

[1] *Gezaïr*, ou *Gezaïr-el-Garb*, est la fameuse ville que nous nommons Alger. Les Turcs la nommaient les îles d'occident, à cause de quelques petites îles qui formaient son port, et sur lesquelles sont maintenant assises les fortifications de la marine. (*Note du traducteur*). Voir les notes à la fin.

venir les délivrer de la tyrannie des ennemis de leur loi. Ces infidèles, profitant de leur faiblesse, avaient bâti sur l'île voisine de leur ville un château dont ils se servaient pour les subjuguer. Aroudj, en lisant la lettre dans laquelle ils lui faisaient le récit des vexations qu'ils éprouvaient, ne consulta que son zèle pour l'islamisme, et vola au secours de ses frères. En partant, il recommanda aux habitans de Gigel de prier de sa part son frère Khaïr-ed-din, lorsqu'il paraîtrait chez eux, de lui envoyer une troupe de ses braves compagnons avec lesquels il pût attaquer les chrétiens qui s'étaient fortifiés sur la petite île.

Lorsque Khaïr-ed-din fut arrivé à Gigel[1], les habitans, transportés de joie, accoururent au devant de lui et l'accueillirent comme leur souverain. Ils s'acquittèrent de la commission dont les avait chargés Aroudj reis au sujet du secours qu'il attendait de sa part. Khaïr-ed-din se mit aussitôt en devoir de le satisfaire, et il lui envoya deux cent quatre-vingts Turcs avec toutes les munitions de guerre et de bouche qui leur étaient nécessaires. Puis, après avoir resté quelques jours à Gigel, il fit voile pour Tunis.

[1] 1515.

Il n'est point aisé de peindre la satisfaction qu'éprouva Aroudj, lorsqu'il vit arriver la petite armée que son frère lui avait expédiée. Il fit à ces braves soldats l'accueil le plus flatteur, et il augmenta leur solde.

Khaïr-ed-din, en arrivant à Tunis, apprit que Courd-Ogli avait fait décharger tous les bâtimens dont on s'était emparé, et qu'il venait de mettre toutes les marchandises en magasin. Il donna ordre d'en faire la vente, et de distribuer aux propriétaires des corsaires, aux reis et aux équipages, la part qui revenait à chacun [1].

En ce temps-là, Khaïr-ed-din eut la consolation de revoir son frère Ishaac, qui était l'aîné des quatre enfans de Jacoub reis; il avait quitté le pays de Romélie où il s'était fixé pour venir chercher son frère Khaïr-ed-din, et l'engager à s'établir auprès de lui.

Khaïr-ed-din le reçut avec des transports de joie inexprimables : mais bien loin de condes-

[1] Voici quel est l'usage des régences en ce qui concerne les parts : les propriétaires ont la moitié de la prise, et l'autre moitié se partage ensuite entre l'équipage. Le reis a quarante parts, le matelot trois, le simple combattant une et demie; mais sur le tout la régence prélève un droit de douze et demi pour cent. *(Note du traducteur).*

cendre à ses instances, il ne voulut point lui permettre de retourner en Romélie, et il le retint auprès de lui à Tunis.

Les prises immenses que Khaïr-ed-din avait faites sur les chrétiens, et le trouble qu'il portait à leur navigation, avaient enfin réuni toutes les puissances infidèles contre lui : elles avaient toutes contribué à faire les fonds nécessaires pour équiper une flotte de trois cent soixante vaisseaux destinée à le poursuivre, lui et son frère Aroudj, jusqu'à leur entière destruction.

Cette flotte qui couvrait toute la surface de la mer, vint mouiller à Binzerte [1], un des ports du royaume de Tunis où les chrétiens trouvèrent à l'ancre quatre navires musulmans sans équipage pour les défendre; ils s'en rendirent maîtres; ensuite de quoi, ils mirent pied à terre pour tâcher de s'emparer de la forteresse qui défend la ville. Ils mirent le siége devant elle : mais grâce à ses excellentes fortifications et au courage avec lequel les assiégés musulmans se défendirent, ces infidèles furent contraints d'abandonner leur entreprise et de retourner à leurs vaisseaux.

Ils vinrent dans la rade de la Goulette où était mouillée l'escadre de Khaïr-ed-din qui se pré-

[1] Binzerte à quelques lieues dans l'Ouest de Tunis.

para à les recevoir avec son artillerie, sa mousqueterie et ses archers, selon la manière de combattre des Turcs. Les infidèles ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'avaient rien à gagner avec lui par mer : ils voulurent tenter une descente, mais Khaïr-ed-din se portait comme la foudre partout où ils cherchaient à mettre pied à terre, et il les repoussait avec perte. Quand ils virent l'impossibilité de réussir dans leur dessein, ils prirent le parti de retourner vers leur pays, couverts d'opprobre et d'ignominie, et ils reconnurent que l'Éternel est le protecteur des vrais croyans.

Lorsque le reis Courd-Ogli et le reis Muslik-ed-din apprirent que les chrétiens réunissaient leurs efforts contre Khaïr-ed-din, et préparaient la nombreuse flotte dont nous venons de parler, ils pensèrent qu'il était de la prudence de ne pas attendre l'orage, et ils retournèrent à Constantinople. Dans ce temps-là, le sultan Sélim se préparait à partir pour la conquête de l'Égypte où régnait le sultan Gouri le Circassien ; ils le suivirent dans cette expédition qui fut si glorieuse pour les armes ottomanes : ce trait d'histoire est trop connu pour que je m'arrête à en faire le récit.

Après le départ ignominieux de la flotte des in-

fidèles, Khaïr-ed-din fit armer quatre chebecs; il les chargea d'un grand nombre de combattans, et de quinze grosses pièces d'artillerie, et il les envoya sous le commandement de son frère Ishaac au secours d'Aroudj qui était toujours à Alger.

Aroudj embrassa avec transport un frère chéri qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs années ; et il lui fit mille questions sur sa santé et sur ses projets. Il fut enchanté du nombre et du choix des troupes qu'il lui avait envoyées : il fit à ces soldats un accueil plein de bonté et d'affabilité, et il augmenta leur paye lunaire.

Quant à Khaïr-ed-din, il passa toute la saison d'hiver dans la ville de Tunis, où il s'occupa à cultiver le corps des ulémas dont la conversation et les exemples raffermirent ses vertus religieuses. Au commencement du printemps, il renonça au repos pour aller, selon sa coutume, chercher les combats et la gloire [1].

Lorsque la flotte des chrétiens fut de retour au port d'où elle était sortie, les infidèles furent plus que jamais convaincus de l'insuffisance des moyens qui leur restaient pour détruire une troupe de héros qui, affrontant tous les dangers, étaient prêts à verser leur sang pour

[1] 1516.

le triomphe de la vraie religion ; et qui allaient à la mort avec la même sollicitude que les chrétiens en montrent pour conserver leur vie.

Ils assemblèrent un grand conseil où il fut résolu d'attaquer la ville d'Alger et de s'en emparer. En conséquence, ils firent tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition importante ; et voici comment ils raisonnaient entre eux : Si les Turcs viennent à bout de s'établir solidement à Alger et de réduire tous les pays d'alentour sous leur domination, ils augmenteront nécessairement le nombre de leurs vaisseaux et de leurs troupes ; il ne nous sera plus possible alors de naviguer, et nos côtes mêmes ne seront pas à l'abri de leurs insultes ; heureux celui qui pourra acheter la tranquillité par un tribut annuel.

Ce qui déterminait surtout les infidèles à penser à la conquête d'Alger, c'était la ressource qu'ils avaient dans le château bâti sur l'île voisine de cette ville d'où on pouvait inquiéter facilement les Algériens en employant le canon, ou même simplement en faisant usage de la mousqueterie. La vue de cette forteresse était pour les habitans d'Alger une épine qui leur perçait le cœur. Mais le terme de la destruction de cet édifice d'opprobre et de tyrannie n'é-

tait point encore arrivé, et il était réservé à Khaïr-ed-din d'effacer jusqu'aux vestiges de la forteresse. Nous raconterons, quand il en sera temps, toutes les circonstances de cet événement si consolant pour l'islamisme.

Les chrétiens s'imaginèrent encore que la conquête d'Alger une fois accomplie, ils pourraient la garder et apaiser le ressentiment du Grand-Seigneur, moyennant une somme annuelle qu'ils enverraient à la Sublime Porte ottomane. En conséquence de la résolution qui avait été prise dans le conseil, ils se préparèrent à cette expédition, et ils équipèrent trois cent vingt navires de toute grandeur, sur lesquels ils mirent quinze mille hommes de troupes de débarquement. Ils vinrent mouiller dans la baie, et ils mirent à terre leurs troupes pour faire le siége de la ville.

Aroudj, à la tête de ses braves turcs et des habitans d'Alger, se chargea de la défense de la ville, et fit toutes les dispositions nécessaires pour rendre vains les efforts des ennemis.

Les infidèles vinrent asseoir leur camp près de la ville, et, selon leur usage, ils se mirent à l'abri de l'attaque par de larges fossés et au moyen de retranchemens. Ils y arborèrent leur étendard abominable, et ils commencèrent

à canonner Alger. Aroudj craignit que cette façon de combattre ne devînt trop avantageuse aux ennemis de la loi. Il assembla un grand divan dans lequel il proposa à sa troupe de faire une sortie, comme le seul moyen qu'il y eut de décourager les chrétiens, et de leur faire perdre espérance.

Les braves turcs qu'il commandait approuvèrent unanimement son idée, en s'écriant : « Nous ne devons point balancer : c'est nous qui sommes la cause que les infidèles sont venus attaquer Alger, et puisque les habitans n'ont point assez de forces pour se défendre, il est de toute justice que nous versions jusqu'à la dernière goutte de notre sang afin de détourner l'orage que nous avons attiré sur eux. Aroudj enchanté de les voir dans de si belles dispositions, n'attendit que le moment favorable pour en profiter.

Lorsqu'il fut arrivé, il fit ouvrir les portes de la ville, et s'avança le premier. Tous ses braves le suivirent avec une égale ardeur. On les entendait élever jusqu'au ciel les acclamations de leur profession de foi. Ils coururent sur l'ennemi qui venait au devant d'eux. Les chrétiens ne purent résister long-temps à ce choc impétueux ; ils tournèrent le dos et prirent la fuite

pour rentrer dans leurs retranchemens. Aroudj y pénétra avec eux; les infidèles furent contraints d'abandonner leur étendard, ainsi que leurs tentes, et de chercher à regagner leurs navires. Les Turcs les poursuivirent le sabre à la main, renversant les uns dans la poussière, faisant les autres esclaves. La plage d'Alger était toute couverte de sang, et l'on prétend que de cette nombreuse armée d'infidèles, c'est à peine si un millier d'hommes put se sauver à bord de la flotte, qui mit à l'instant à la voile pour retourner au port d'où elle était partie[1].

[1] Voir la note pour tout ce qui est relatif à l'expédition de Francesco de Vero, en 1516.

§ VII.

Colère du roi d'Espagne, en apprenant la nouvelle du désastre de l'expédition ; Khaïr-ed-din promet des secours à Alger. Sur l'avis d'Aroudj, il se rend d'abord à Gigel, pour déposséder un cheik, et il se contente de le rendre tributaire ; Aroudj et Khaïr-ed-din se réunissent à Alger ; digression rétrospective tirée d'Haédo, et complétant la chronique ; Mort de Sélim Eutemi ; révolte des habitans d'Alger ; Exécutions sanglantes ; Constitution définitive du pouvoir entre les mains d'Aroudj.

Lorsque le roi infidèle apprit la déroute de l'armée qu'il avait envoyée contre Alger, il se frappa le visage, il déchira ses vêtemens, il frémit de rage et se désespéra. Mais, au contraire, les habitans d'Alger en voyant la victoire signalée que Dieu leur avait accordée sur

les ennemis de leur loi, firent plusieurs jours de réjouissance, et ils offrirent des actions de grâces à l'Éternel.

Aroudj écrivit à Khaïr-ed-din son frère, pour lui faire part d'un événement si glorieux, et il envoya sa lettre à Gigel, pour qu'il la reçût à l'instant de son arrivée en ce port.

Peu de jours après, Khaïr-ed-din y aborda avec dix vaisseaux qu'il avait armés pour venir secourir Alger. Il félicita son frère sur son triomphe, et il lui fit savoir que dès qu'il aurait terminé diverses réparations nécessaires à quelques uns des bâtimens de son escadre, il se rendrait auprès de lui.

Aroudj, à la réception de sa lettre, lui dépêcha un courrier, pour lui apprendre que sa présence à Alger était moins nécessaire qu'à Gigel, et pour le conjurer de s'occuper de la punition d'un cheik des Berbers, établi dans les environs de cette place, qui servait d'espion aux chrétiens, et qui les aidait contre les musulmans. Et en effet, ce cheik perfide envoyait tous les ans aux infidèles qui occupaient Bégiajé, dix mille ducats en espèces; mille mesures de blé, mille moutons, sept cents bœufs, et quatorze chevaux enharnachés.

Khaïr-ed-din, sur l'avis qu'il reçut de son

frère, marcha contre ce traître, et il l'eut bien tôt forcé jusque dans ses derniers retranchemens. Lorsque ce cheik maudit eut vu qu'il ne lui était plus possible de résister, il demanda la paix à Khaïr-ed-din, en lui offrant le tribut annuel qu'il payait auparavant aux chrétiens. Khaïr-ed-din accepta ces conditions, et en fit part à son frère Aroudj.

Ensuite il se rendit à Alger avec son escadre, et les deux frères s'occupèrent sérieusement à en faire le centre d'une souveraineté respectable, en y établissant de bonnes lois.

—

Ce fut le 22 janvier 1516 que mourut le roi catholique don Hernando [1], âgé de soixante-

[1] Il nous eût été facile, sans doute, de rejeter parmi les notes de la fin ce fragment tiré de la chronique espagnole d'Haedo, mais, comme dans la vie de Barberousse, il révèle les seuls événemens politiques que l'auteur musulman devait passer sous silence, c'était à l'histoire dont il fait partie qu'il fallait nécessairement recourir. Il complète d'ailleurs un récit dont la suite serait beaucoup moins intelligible pour le lecteur, si nous l'avions omis. Il serait aisé, dans tous les cas, de considérer cette interpollation comme une simple note. Le vieux moine castillan est contemporain, ou peu s'en faut, du chroniqueur arabe, et cette coïncidence a été une raison de plus à nos yeux, pour insérer ici quelques pages de sa narration. Nous ajouterons que les faits importans qui y sont consignés deviennent eux-mêmes l'objet d'un examen spécial à la fin du livre.

deux ans. Alors les habitans d'Alger, qui sentaient leur sujétion, et qui se voyaient fort opprimés à cause d'une forteresse que ce roi avait fait construire plusieurs années auparavant sur l'île qui touche presque à la ville, et qui n'en est éloignée que de quelques pas (et cela afin qu'ils lui fussent soumis et qu'ils ne se livrassent plus à la course, comme par le passé, ainsi que c'était leur coutume); les habitans, disons-nous, quand ils surent cette nouvelle de façon certaine, reprirent courage, et, de la pleine volonté d'un cheik arabe, auquel, peu de temps auparavant, ils s'étaient assujétis, et qui se nommait Sélim Eutemi, prince qui avait pris l'engagement de les défendre, ils envoyèrent supplier Barberousse, de la valeur duquel on faisait tant de récits, de vouloir bien les délivrer de cette oppression des chrétiens, en les anéantissant. Ils désiraient qu'on enlevât de devant leurs yeux cette forteresse que les Espagnols possédaient dans l'île. Barberousse reçut cette ambassade avec beaucoup de contentement, et non pas tant en raison des promesses et de l'argent que la cité d'Alger lui faisait offrir de concert avec son chef (bien que tout cela fût considérable), que parce qu'il sentait parfaitement que rien ne venait plus à propos pour

qu'il fût un jour souverain maître de la Barbarie, événement qu'il cherchait à réaliser avec tant de sollicitude, et qui devait résulter pour lui de la domination sur Alger, ville si importante, si riche, si abondante, et de telle commodité pour son métier de corsaire. C'est pourquoi, cachant son intention, il congédia les envoyés avec de larges offres de services, et en leur promettant que sur l'heure et sans autre retard il irait avec ses Turcs et avec le monde qu'il pourrait rassembler, servir la ville et son cheik, et il le fit sur-le-champ, comme il l'avait dit; car cet homme eut entre autres vertus particulières, et qui naissaient de son grand courage, celle d'être très prompt et très diligent à exécuter toute chose.

Et d'abord il envoya en avant, par mer, jusqu'à seize galères, appartenant tant à lui qu'à d'autres corsaires ses affidés, qui, chaque jour, venaient le joindre à Gigel, et qui trouvaient là accueil, secours, faveur, argent même, parce que Barberousse était fort généreux avec tout le monde. Sur ces navires il y avait quinze cents Turcs, avec quelque artillerie, de la poudre, des munitions et autres appareils de guerre. Par terre, il conduisait huit cents Turcs bons tireurs restés avec lui, de même que trois mille Mau-

res des montagnes de Gigel, ses vassaux, et deux mille autres que la renommée de la campagne avait attirés (grâce à l'espérance d'une réussite certaine) : ce fut ainsi qu'il marcha vers les murs d'Alger. Le chef et les principaux habitans de la cité, prévenus de son départ, vinrent le recevoir à une bonne journée de marche avant qu'il arrivât à la ville, lui rendant mille grâces de l'excellente volonté qu'il montrait à les secourir, ou, pour mieux dire, à les délivrer du joug des chrétiens. Ils pensaient bien que Barberousse s'en irait immédiatement après comme il était venu, pour combattre les ennemis d'Alger; mais il leur dit qu'en tout cas il fallait qu'il se rendit d'abord à Sargel [1], lieu situé sur le bord de la mer, et qui pouvait renfermer quinze cents habitans environ; Sargel est à vingt-huit lieues en avant d'Alger vers le couchant. Barberousse promit d'être revenu dans un délai fort court, et d'accomplir enfin ce qu'on désirait et ce qu'il souhaitait plus que tout autre.

Et voilà quelle était la véritable cause de cette nouvelle direction. A l'époque où Barberousse s'était rendu maître de Gigel et de ses monta-

[1] Scherchel, ancienne Césarée, rebâtie par les Maures d'Espagne.

gnes avec tant de facilité, un corsaire turc de nation, nommé Car-Hassan, qui, bien des années auparavant, avait été en course avec lui, volant, comme il le faisait, sur une galère parfaitement armée, le corsaire Car-Hassan, disons-nous, envieux de la façon heureuse dont tout succédait à son ancien compagnon, et se trouvant tout aussi digne que lui d'une si haute fortune, s'était séparé de sa compagnie, et, avec son navire monté par un grand nombre de Turcs de ses amis, il avait passé à Sargel. Il est inutile de dire combien il avait été accueilli des habitans, qui étaient alors, comme ils sont aujourd'hui, des Morisques venus de Grenade, de Valence et d'Aragon, et qui, au moyen de leurs frégates et de leurs brigantins, se livraient à la course, comme cela se passe encore de nos jours. Etant tous nés en Espagne, et bons pratiques de la côte, ils exerçaient de notables dommages et faisaient de très grands vols en tous ces parages. Immédiatement donc, et comme d'un commun accord, Car-Hassan avait été reconnu pour chef par tous les corsaires qui habitaient cette bourgade. Il était devenu aussi le gouverneur et le seigneur de la contrée, et, en conséquence, avait toute confiance que son état prospérerait. Nul roi maure, nul cheik même ne demeurait en son

voisinage. Et en outre, comme le lieu où il s'était établi se trouvait muni d'un port, qu'avec peu de travail et d'industrie, on pouvait rendre fort étendu et fort sûr; que la terre des environs était on ne peut plus abondante en vivres, tandis que les montagnes voisines portaient des forêts propres à la construction des navires; comme enfin de là à Mayorque, à Minorque, à Yvice et dans tout le reste de l'Espagne, la traversée était extraordinairement courte, et ne durait guère plus de vingt heures, il espérait que sa situation future ne serait pas moins heureuse que celle de Barberousse, tant sur terre que sur mer. Mais de son côté Aroudj, qui n'ignorait point cela, s'irritait excessivement à l'idée que celui-ci voulût s'égaler à lui (chose, comme on sait d'ailleurs, assez habituelle aux tyrans et aux ambitieux); il allait jusqu'à penser que le fait d'occuper seulement en ces contrées quelque terre ou seigneurie, était, pour ainsi dire, les lui dérober, et comme si on les avait enlevées à lui-même, tant ses désirs ambitieux convoitaient la domination de ces terres et de ces provinces. Quant à la sujétion d'Alger, il était si intimement persuadé qu'elle aurait lieu lorsque bon lui semblerait, que sa première pensée avait été qu'il convenait avant tout de

tomber à l'improviste sur Car-Hassan, et de le chasser de là avant qu'il n'y prît davantage racine.

Mu par cette intention, il s'achemina donc sur-le-champ vers Sargel, et cela en grande hâte et sans prendre repos seulement durant une heure. Il avait ordonné également à ses galères de mouiller dans le port d'Alger, et de le suivre immédiatement par mer.

Une fois arrivé à Sargel, il put s'apercevoir qu'il lui était on ne peut plus facile d'y entrer immédiatement et sans résistance, parce qu'il n'y avait pas alors plus de murailles qu'il n'en existe aujourd'hui, et qu'on ne voyait qui que ce fût se mettre en avant. Et toutefois, il voulut montrer qu'il ne venait point pour faire le mal, mais bien seulement pour conclure de libre accord une affaire, comme cela se pratique entre amis. Conformément donc à cette manière d'agir, il fit savoir à Car-Hassan, qui se montrait fort émerveillé de sa venue, que lui Barberousse n'était point satisfait de le voir s'emparer ainsi de ce territoire, parce qu'il prétendait y établir sa résidence. Grâce à tous ses bâtimens et aux corsaires dont il était suivi, il imprima une telle crainte à Car-Hassan, que celui-ci résolut d'accomplir sa volonté. Confiant donc dans l'an-

cienne amitié qui, durant tant d'années, les avait unis, il alla sur l'heure s'entendre avec lui, et lui donner la bienvenue; puis s'excusant le mieux qu'il put faire, il se remit lui-même, avec ses Turcs, ses galères, en y comprenant même le pays, entre les mains de Barberousse; mais celui-ci usa de bien grande cruauté, car, sans plus de retard, la tête d'Hassan fut tranchée devant lui. Non seulement il prit son bâtiment, mais encore ses esclaves et tout ce qu'il avait en sa demeure, puis incorporant sous sa bannière les Turcs qui se trouvaient là, il se fit reconnaître pour roi et seigneur de tous les habitans de cette bourgade.

Cela fait, Barberousse laissa environ une centaine de Turcs pour garnison, et, se dirigea en toute hâte sur Alger. Et étant arrivé en cette ville, il fut reçu de tous avec grand contentement; car ceux-ci ne savaient guère quel incendie ils allumaient en leur cité, et particulièrement le cheik, ou, si on l'aime mieux, le prince Sélim Eutemi, qui tenait la ville sous sa domination. Ce fut lui qui recueillit et logea Barberousse en son palais, ne sachant quel accueil lui faire. Les Maures et les principaux habitans en agirent de même avec les Turcs, et on peut dire en général que tous, tant les Turcs que

les Arabes, furent reçus avec grande joie et parfaitement hébergés.

Alors voulant montrer qu'il n'était point venu conduit par d'autre intention que celle de servir les habitans et de les délivrer du joug des chrétiens, Barberousse commença, dès le jour suivant, avec grand bruit et clameur, à ouvrir une tranchée et à planter une batterie en face de l'île où étaient les Espagnols, les menaçant tous de leur faire perdre la tête, usant de rodomontades et proférant mille bravades orgueilleuses, comme les Turcs en font souvent. Et néanmoins, avant que la batterie commençât à jouer, et pour ne point négliger les moyens ordinaires et de droit usités en ces sortes d'occasions, il fit entendre par un Turc, au commandant de la forteresse, que s'il voulait la lui remettre sans coup férir, il lui donnait sa parole de le laisser sortir, lui et sa troupe, avec ses bagages, et de lui assigner outre cela certains bâtimens qui les transporteraient à leur bon plaisir en Espagne. A cela le commandant répondit qu'il l'excusait et de ses bravades et de ses offres; que ces dernières ne pouvaient avoir quelque influence que sur des lâches, et qu'il eût bien à considérer lui-même qu'il lui en adviendrait pis encore qu'il ne lui en était advenu devant Bougie. Cela

ayant été dit, et, sans attendre autre réplique, Barberousse commença à battre en ruine cette forteresse, qui n'était pas distante de la ville de plus de trois cents pas (comme aujourd'hui on peut encore le voir dans l'endroit de l'île où elle était située). Jamais néanmoins le dommage ne put être considérable, parce que toute l'artillerie des Turcs était de petit calibre. Les habitans d'Alger, voyant qu'au bout de vingt jours aucun résultat n'avait eu lieu, ce qui rendait la venue de Barberousse comme superflue, commencèrent à se repentir de leur démarche; car, en outre de cette circonstance, les Turcs se rendaient insupportables, exerçant mille violences et mille exactions en la ville (et cela avec un orgueil démesuré, comme il arrive en tout lieu où on les accueille et où on les reçoit). Dans leur pensée, en effet, il était à craindre qu'il n'en advînt pas mieux par la suite, et c'est ce qui accroissait leur mécontentement, particulièrement celui du cheik Sélim Eutemi, le seigneur d'Alger, qui ne pouvait déjà plus supporter l'arrogance de Barberousse, et le peu de cas qu'il faisait de lui dans sa propre habition, et hors de là en public. Dès cette époque, il redoutait déjà ce qui, dans bien peu de temps, devait arriver. Et, en effet, de nuit comme de

jour, Barberousse n'avait autre chose en l'imagination que ceci : comment et de quelle manière, à quelle occasion enfin il pourrait s'emparer du pays.

Malgré les obligations qui sont naturellement imposées à un hôte, il prit en dernier lieu la résolution de tuer traîtreusement le cheik qui l'avait accueilli ; puis, cela une fois exécuté, de se faire reconnaître de force et à main armée pour roi et seigneur, ordonnant qu'on le proclamât comme tel, et qu'on lui jurât obéissance. Et pour venir à bout d'un tel dessein sans tumulte, et sans bruit, un jour, vers midi, comme le cheik Sélim Eutemi était entré au bain, en son palais, afin d'accomplir l'ablution qu'on doit faire avant la prière de cette heure (ainsi que c'est l'usage des Maures et le précepte de leur Coran), Barberousse, qui logeait en la même habitation, entra traîtreusement dans le bain, et y trouvant le prince seul, nu, à l'aide d'un autre Turc qu'il avait amené avec lui, il l'étouffa et le laissa étendu à terre. Il cacha ce qui s'était passé durant quelques instans, environ un quart d'heure ; puis, venant à entrer une seconde fois dans le bain, il commença à appeler à grands cris le secours des gens de la maison, et à dire que le cheik était mort, que c'était la chaleur du bain

qui l'avait étouffé; et cela étant publié immédiatement dans la ville, non sans de grands soupçons que Barberousse fût l'auteur d'une telle méchanceté et d'une si grande trahison, tout le monde se recueillit chez soi de terreur; mais, par ordre de leur chef, les Turcs qu'il avait instruits prirent à l'instant les armes et se joignirent aux Maures des montagnes de Gigel. Ils firent chevaucher Barberousse sur son cheval, et le conduisant par la ville avec grandes clameurs et acclamations, ils l'intronisèrent comme roi. Cela fut fait sans qu'aucun Maure ou aucun habitant d'Alger osât ouvrir la bouche et dire une parole d'opposition. Le cheik avait un fils qui se trouvait encore en bas âge; mais voyant que son père n'existait plus, et craignant que Barberousse le fît périr, grâce à l'aide de quelques Maures du palais et des serviteurs de son père, il s'enfuit et ne s'arrêta que quand il fut parvenu en la ville d'Oran, où le marquis de Comarès (qui alors était le général commandant le pays et ses forteresses) l'accueillit favorablement. Plus tard, il l'envoya en Espagne au cardinal archevêque de Tolède don Fray Francisco Ximenès, qui, à la suite de la mort du roi catholique, et en l'absence de Charles-Quint, alors en Flandres, gouvernait ce royaume.

Barberousse, devenu de cette façon roi et seigneur d'Alger, fit appeler les principaux d'entre les habitans de la ville, et leur offrant des grâces et de grands avantages, après leur avoir promis pour l'avenir bien des faveurs, il obtint facilement ce à quoi d'ailleurs on se voyait contraint, et tous l'acceptèrent pour leur roi et pour leur seigneur absolu. Une fois cela terminé, il commença immédiatement à battre monnaie et à fortifier la Casauba de la cité, parce qu'alors il n'y avait point en toute la ville d'autre forteresse. Dressant là quelques pièces d'artillerie, mais en petit nombre, il y établit également une garnison de Turcs. Et comme ceux-ci se voyaient déjà maîtres absolus d'Alger, au bout de quelques jours ils traitèrent les Maures et les habitans comme s'ils avaient été leurs esclaves, les violant, les injuriant de mauvaises paroles, les vexant par des actions pires encore, ainsi que c'est leur coutume, et comme il semble naturel à leur orgueil de le faire. Ceux-ci ne savaient donc plus à quel parti s'arrêter, et ils eussent encore préféré être vassaux des chrétiens que de se voir ainsi soumis aux Turcs. A tout cela venait se joindre une circonstance particulière : sachant que le fils du cheik Sélim Eutemi était passé d'Oran en Espagne, ils étaient

tous en crainte qu'il ne revînt avec une flotte et des troupes, afin de recouvrer les états de son père; ils redoutaient aussi que, dans la persuasion où il serait qu'ils avaient trempé dans sa mort, il ne fît pas seulement la guerre aux Turcs, mais bien à eux: venant à cette fin, les détruire et les anéantir complètement. C'est du moins ce que leur suggéraient les soldats espagnols qui se trouvaient en la forteresse de l'île, et qui leur répétaient ces propos, en les menaçant. Voilà pourquoi tous les baldis[1], c'est-à-dire les citoyens et les Maures principaux de l'endroit, se consultant entre eux, commencèrent à avoir des intelligences avec le commandant de la forteresse, le priant, quand le temps serait venu, de les aider, au moyen de sa garnison, à chasser les Turcs du pays; car, pour les Maures de Gigel, ils étaient déjà retournés en leurs foyers, et Barberousse ne se trouvait entouré que de ses propres Turcs. Ces habitans d'Alger disaient donc qu'ils serviraient de bien meilleur gré les chrétiens, gens de justice et de raison, qu'une race superbe et ennemie de toute

[1] Le titre de baldis est toujours adopté par Haedo, en ce sens; il paraît être particulier au XVIe siècle, car on ne le rencontre plus, que nous sachions, dans les ouvrages postérieurs.

bonté, comme était celle des Turcs. Cela étant ainsi, ils commencèrent à s'entendre fort secrètement avec les alarbes[1] de Mutidjâ[2], qui habitent les vastes plaines aux alentours d'Alger, et qui avaient ressenti à l'excès la mort de Sélim Eutemi. Sélim était non seulement leur chef naturel, mais c'était aussi un homme de leur sang et de leur race, et dont ils avaient à cœur surtout de venger l'assassinat dès que l'occasion s'en présenterait; et ils étaient d'autant plus incités à agir de cette façon, qu'aussitôt que Barberousse avait vu son pouvoir s'accroître par la possession d'Alger, et qu'il avait pu, tant bien que mal, ramener la tranquillité parmi les habitans, il s'était tourné vers les alarbes de la plaine, leur faisant grandes instances et employant même auprès d'eux toutes sortes de

[1] Le mot alarbe que nous croyons employé ici pour la première fois, est fort usité dans les historiens espagnols et portugaïs. On le retrouve également à Alger parmi le peuple indigène. Il signifie : *gens grossiers sans culture*, et il sert toujours à désigner les Arabes des campagnes ou du désert.

[2] Metidjà; c'est le nom de la magnifique plaine qui environne Alger et son massif de montagnes, de l'est à l'ouest, en passant par le sud, plaine dans laquelle nos prétendus colons ont fait de nombreuses acquisitions, dans l'espérance (vaine jusqu'à ce jour) de voir notre occupation militaire y porter la sécurité.

menaces, pour qu'ils l'eussent à recevoir comme seigneur, ainsi que cela était arrivé à l'égard de Sélim Eutemi : il réclamait en même temps le tribut que l'on avait coutume de payer. Bien souvent les Turcs s'en allaient par bandes de trois et quatre cents hommes à travers la campagne. Armés alors de leurs mousquets, ils contraignaient ces habitans à payer le tribut dont nous venons de parler, ou bien ils leur prenaient leurs vaches, leurs moutons, tout ce qu'ils possédaient enfin, jusqu'à leurs propres enfans.

En conséquence donc, les baldis de la cité et les alarbes s'entendirent tous ensemble, et avec eux les chrétiens de la forteresse de l'île. Il fut convenu qu'à un certain jour, et sous prétexte d'acheter ou de vendre divers objets, comme ils avaient coutume de le faire, un bon nombre d'alarbes entreraient dans la ville, armés en secret, et qu'ils mettraient le feu à vingt-deux galiotes (c'était le nombre des bâtimens, les uns appartenant à Barberousse, les autres aux corsaires qui venaient se joindre à lui). Elles étaient tirées à terre et rassemblées en deux endroits différens : les unes dans les fossés de la ville, vers cette partie de la muraille qui est près de la porte de Bab-al-oued[1], entre la mer, et

[1] *Bab-al-oued*, porte de la rivière, à cause du ruisseau qui l'avoisine : c'est la porte du couchant.

le bastion de Rabadan-Pacha ; les autres plus en avant, sur la plage de la Fiumara[1] ou du ruisseau qui descend de la colline. Il avait été décidé qu'au moment où Barberousse, avec ses Turcs, sortirait pour éteindre le feu par la porte de Bab-al-oued, les baldis et les autres citoyens courraient à l'instant fermer cette porte, et qu'on s'opposerait ensuite à leur entrée. On était convenu en même temps, que le commandant de la forteresse et les soldats chrétiens passeraient sur des embarcations en la ville, et que, réunis aux Maures, tous d'un commun consentement et d'un même courage, d'un côté ils tueraient tous les Turcs qui seraient restés dans la ville, de l'autre ils attaqueraient Barberousse ainsi que les gens qui seraient sortis avec lui pour éteindre l'incendie. Tout cela enfin était si bien combiné qu'on n'eût pu rien trouver de préférable. Comment la chose arriva, c'est ce que jamais on n'a pu savoir; mais Barberousse eut avis de ce qui se tramait secrètement. Il dissimula, et faisant faire bonne garde auprès des galères de course, n'omettant rien

[1] C'est la plage qu'avoisinent les fours à chaux qui, de tous temps, ont été où nous les voyons encore, à quelques centaines de pas de la porte de Bab-al-oued. Le nom de *Fiumara* est Franque.

en sa vigilance, il s'arrangea de manière que les alarbes ne purent jamais accomplir leur dessein.

. Un de leurs jours consacrés, c'était le vendredi, jour férié et qui remplace le dimanche parmi eux, comme Barberousse se rendait à la grande mosquée, à l'heure de midi, pour y remplir les rites de son culte, en sa compagnie allaient quelques Turcs, les seuls au fait de ce qui devait advenir; puis venaient la plupart des baldis et les principaux citoyens qui avaient coutume en ce jour de se rendre à la mosquée avec leur seigneur pour y faire la prière. Ils étaient donc tous présens, mais ils ne savaient pas, et ils ne pouvaient guère imaginer que Barberousse sût le moindrement leur projet. Ils entrèrent donc en la mosquée; mais dès qu'ils y furent, les Turcs coururent au même instant fermer les portes. Au dehors donc ainsi qu'au dedans, la force leur appartenait par les armes. En conséquence, faisant lier les mains aux principaux baldis et aux citoyens maures de la ville, sans plus attendre, Barberousse en fit décoler vingt-deux des plus coupables à la porte de la mosquée. Leurs têtes et leurs corps furent jetés en la rue, et ensuite, pour plus grande ignominie, il les fit enterrer dans de grands cloaques placés alors dans l'intérieur de la ville,

précisément au lieu où se trouvent situées aujourd'hui les écuries du dey. Grâce à cette façon d'agir, aussi inattendue que rigoureuse, les habitans d'Alger demeurèrent en l'épouvante, et dorénavant, quelque maltraités qu'ils fussent par les Turcs, ils n'osaient ni parler ni sortir de la ville, car Barberousse ne l'eût point permis. Aussi, de gré ou de force, ont-ils vécu jusqu'à ce jour en repos, fort soumis et fort obéissans aux Turcs [1].

[1] Les événemens rapportés ici eurent lieu en 1517.

§ VIII.

Le neveu du sultan de Telmessen (Telemcen) vient chercher du secours contre son oncle chez les chrétiens; expédition dirigée sur Ténès; Khaïr-ed-din va combattre; fuite du prétendant; partage du territoire d'Alger entre les deux frères; Aroudj s'avance à la tête d'une armée dans le pays de Telmessen; soulèvement général; le sultan va demander des secours aux Espagnols; siégé de Beni-Rachid; mort d'Ishaac; mort d'Aroudj.

Dans ce temps-là, le prince qui régnait à Telmessen était de la famille de Béni-Zian. Il avait un neveu qui cherchait à lui enlever sa couronne. Son oncle découvrit ses complots, et il donna des ordres pour l'arrêter. Mais le neveu, qui en fut instruit, prit la fuite et se réfugia au-

près du roi infidèle, qui s'était rendu maître de toute l'Andalousie. Il en fut très bien accueilli, et il lui promit qu'on l'établirait dans cette partie de la côte de Barbarie, où régnaient les Beni Abd-Aborad. Le but que se proposait ce roi maudit de Dieu, était de semer la division parmi les musulmans, et de profiter ensuite de leur faiblesse pour les assujétir. D'après ce plan, il arma une flotte, sur laquelle il fit embarquer de nombreuses troupes, et il les expédia à Ténès. En peu de temps, elles se rendirent maîtresses de cette ville, où s'établit le neveu du sultan de Telmessen, sous la protection du roi infidèle. Lorsque la flotte jugea à propos de retourner en Espagne, celui qui la commandait laissa quatre vaisseaux, avec cinq cents hommes d'équipage pour défendre la ville.

Khaïr-ed-din, en apprenant tout ce qui s'était passé, s'abandonna au zèle qui l'enflammait pour l'islamisme, et partit sur-le-champ avec toute son escadre pour Ténès. Au moment où les chrétiens le virent entrer dans le port, ils désertèrent leurs vaisseaux et se réfugièrent dans la ville. Khaïr-ed-din vint y mettre le siége, qu'il pressa avec son impétuosité accoutumée. Il était prêt à s'en rendre maître, quoiqu'il n'eût combattu qu'un seul jour, depuis le soleil le-

vant jusqu'à l'*Asr*[1], lorsqu'il vit venir les gens de loi de Ténès, qui étaient députés vers lui de la part de l'usurpateur, pour lui demander la paix. Ils avaient ordre de lui promettre que le lendemain, de bon matin, il se rendrait lui-même en personne à son camp. Khaïr-ed-din se fia à leurs promesses, et fit aussitôt cesser l'attaque de la ville. Mais lorsque la nuit fut venue, le nouveau sultan trouva le moyen de s'évader et de gagner la campagne, déguisé.

Le matin, à la pointe du jour, les habitans de la cité vinrent se présenter à Khaïr-ed-din, pour lui apprendre en tremblant la fuite de l'usurpateur, à laquelle ils n'avaient aucune part. En même temps ils lui remirent les clés de la ville, et le prièrent d'en prendre possession, l'assurant que tôt ou tard ils le rendraient

[1] *Asr*, arabe ; ce mot signifie le moment de la troisième prière. *Vespera*, c'est l'heure moyenne entre le midi vrai et le coucher du soleil, et qui, à Alger, répond plus ou moins, selon la saison, à trois heures de l'après-midi. C'est l'*Ikindi* des Turcs. Les Arabes et les Maures ont encore le *Magreb*, qui répond au coucher du soleil et à la quatrième prière; puis le *Zohour*, mieux connu dans les ports de la Barbarie sous le nom de *Bandera-Abaxo*, qui est le midi vrai et l'heure de la deuxième prière. Cet instant est signalé du haut des minarets par un pavillon blanc, que l'on hisse et que l'on amène ensuite à l'heure précise.

maître de la personne du prince qui les avait si cruellement trompés.

Khaïr-ed-din agréa leurs excuses. C'était un homme droit et simple, qui ne soupçonnait jamais la duplicité ni le mensonge. Il fit son entrée dans la ville, et il s'empara de tout ce qui appartenait au prince fugitif et à ses protecteurs les ennemis de la loi. Il fit quatre cents esclaves chrétiens, et il trouva cent cinquante quintaux de poudre, trois cents pièces de gaze, quatorze mille pièces de toile, six cents quintaux de miel et tout autant de cire. Il fit charger ce riche butin sur ses vaisseaux, et mit à la voile pour Alger.

A son retour, Aroudj et Khaïr-ed-din se partagèrent le gouvernement des pays qu'ils avaient conquis. Khaïr-ed-din eut la partie de l'est, et son frère Aroudj la partie de l'ouest. Khaïr-ed-din alla s'établir à Tédlès, avec les troupes qui lui étaient nécessaires pour faire respecter son autorité et pour soumettre les cantons de cette province qui étaient encore rebelles. Il régla d'une manière fixe la solde des soldats qui le suivaient, et il établit quatre lieutenans dans divers lieux de son gouvernement.

Revenons maintenant à Ténès. Lorsque l'usurpateur, qui avait fui de cette ville, eut ap-



pris que Khaïr-ed-din avait fixé son séjour à Tédlès, il retourna dans la cité qu'il avait abandonnée, et là, ayant négocié avec les principaux habitans, il obtint sa restauration dans le commandement du pays.

Lorsqu'il se vit à la tête des affaires il ne s'occupa qu'à rassembler des forces suffisantes pour enlever à Aroudj les pays qu'il possédait dans la partie de l'ouest. Les mouvemens qu'il faisait donnèrent de l'inquiétude à celui-ci, qui invita Khaïr-ed-din à quitter Tédlès et à se rendre à Alger en diligence. A son arrivée, Aroudj lui confia le gouvernement de la ville, et se mettant lui-même à la tête d'un corps de troupes suffisant, il s'avança dans la partie de l'ouest, pour contenir par sa présence tous ses sujets dans l'obéissance, et pour tacher de surprendre l'usurpateur de Ténès. Il avait consulté sur son compte les gens de loi de la ville d'Alger, lesquels lui avaient répondu unanimement qu'il était licite et juste de verser le sang de ce malfaiteur et de tous ceux qui, comme lui, ne cherchaient qu'à répandre le tumulte et la sédition dans le pays de l'islamisme.

Il s'avança avec une armée petite, mais redoutable, dont les Turcs faisaient la principale force, et chemin faisant, il apprit que le sultan,

qui régnait à Telmessen, s'était attiré la haine de tous ses sujets par les tyrannies et les vexations qu'il exerçait contre eux.

Aroudj, profitant d'une si belle circonstance, se porta vers Telmessen, la capitale du royaume de ce nom, où le sultan tenait emprisonnés deux de ses frères. A mesure qu'il s'approchait, tous les habitans de cette contrée venaient au devant de lui pour lui offrir leurs services et leur obéissance en le suppliant de les délivrer de la tyrannie du prince cruel qui les gouvernait. Lorsque le sultan de Telmessen apprit le soulèvement général qu'il y avait contre lui dans tous ses états, il jugea qu'il lui serait impossible de résister aux armes d'Aroudj. Et ramassant ses effets les plus précieux, ainsi que son trésor, il s'enfuit de la ville. Aroudj y entra sans combattre, et il s'assit sur le trône de Telmessen aux acclamations de tout le peuple. La première chose qu'il fit ce fut d'élargir les deux frères du sultan et tous les prisonniers. Ces deux princes maures se retirèrent à Fas.

Le sultan fugitif de Telmessen tint pendant quelque temps la campagne avec le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles; mais voyant qu'il n'avait point assez de forces pour repren-

dre son royaume, il se retira lui-même à Fas, auprès du sultan qui y régnait et qui était de la dynastie de Beni-Merin. Il le supplia de le prendre sous sa protection, et de lui donner le moyen de s'asseoir sur le trône de ses pères, en considération des secours mutuels que les rois de Fas et de Telmessen s'étaient toujours accordés dans les circonstances critiques.

La contrée où est située la forteresse nommée Beni-Rachid, passait dans ce temps-là pour le plus fertile et le plus riche de tous les pays connus. L'abondance de ses grains et les autres productions de son sol semblaient inépuisables. Les Espagnols, qui à cette époque étaient déjà maîtres de Wehran [1], tiraient toutes les provisions qui étaient nécessaires à l'entretien de leurs troupes de la forteresse de Beni-Rachid, et les moyens faciles d'approvisionnement qu'offraient ce territoire devenaient fort nuisibles aux intérêts de l'islamisme et étaient la cause principale de leurs fréquentes irruptions sur les côtes de la Barbarie.

Dès qu'Aroudj se vit en possession des États de Telmessen, il fit défendre, sous les peines les plus sévères, aux habitans de Beni-Rachid de

[1] Oran.

transporter et de vendre des provisions de bouche à la place de Wehran. Grâce à cette sage mesure, la garnison de la place se trouva en peu de temps réduite aux abois.

Le sultan de Telmessen, réfugié à Fas, profita d'une circonstance aussi favorable, pour obtenir secours des Espagnols. Il fit parvenir au commandant de Wehran une lettre dans laquelle il lui parlait ainsi : « Voyez la situation dans laquelle vous êtes réduit depuis que j'ai perdu ma couronne, et que les Turcs se sont assis sur le trône de mes pères. Ils vous ont privés de provisions abondantes, que vous receviez de la forteresse de Beni-Rachid et de toutes les contrées voisines. Si vous vous étiez réunis à moi pour combattre Aroudj, et si vous aviez eu la prévoyance de m'aider de vos troupes et de vos trésors, vous ne seriez point dans le cas d'éprouver la disette et la famine. Pesez toutes les conséquences de l'usurpation d'Aroudj, et prenez les meilleurs moyens pour arrêter ce torrent à sa source, sans quoi vous serez victime de votre imprudence, et la perte de la forteresse que vous possédez sera le moindre des maux qui vous attendent. »

Le commandant infidèle de la place fit à cette lettre la réponse suivante : « Vous ne nous avez

jamais appris l'embarras dans lequel vous vous trouviez, et l'impossibilité où vous êtes de résister aux armes d'Aroudj. Si vous nous aviez demandé des secours, nous nous serions empressés de vous les accorder, et nous vous aurions envoyé nos troupes et tout l'argent qui aurait pu vous être nécessaire. Mais ce qui ne s'est pas fait peut se faire encore, et tant de mal peut être bientôt réparé. Vous pouvez disposer de tous les secours qui dépendent de nous. Préparez-vous à aller attaquer l'ennemi commun; nous nous réunirons à vous, et nous pourvoirons à toutes les dépenses nécessaires à cette expédition. »

Le sultan de Telmessen fut au comble de la joie en voyant cette lettre, et il sentit l'espérance renaître dans son cœur. Il dépêcha un exprès au commandant de Wehran pour lui demander des fonds suffisans pour rassembler des troupes, et se mettre en état d'enlever Telmessen aux Turcs qui l'occupaient, avec promesse de sa part que dès qu'il serait rentré en possession de ses états, il leur fournirait, comme par le passé, en bestiaux, en grains, en légumes, toutes les provisions qui leur étaient nécessaires.

Le commandant de la place lui envoya sur-le-champ sept mille ducats, et demanda en

ôtages soixante fils de cheiks arabes, qui lui furent remis comme garantie de la fidélité du sultan dans l'observation de ce traité. Celui-ci rassembla aussitôt quinze mille cavaliers, auxquels se joignirent quinze cents hommes d'infanterie de la place de Wehran.

Lorsque Khaïr-ed-din apprit les mouvemens qui se manifestaient, il envoya des troupes pour renforcer la garnison de la forteresse de Beni-Rachid, et il la donna à commander à Ishaac, son frère aîné. Le renfort arriva devant cette forteresse, dans le temps qu'un corps d'armée de Wehran en faisait le siége. Les Turcs, quoiqu'en petit nombre, ne balancèrent pas à attaquer les infidèles, et la victoire se déclara en faveur des vrais croyans. Ils massacrèrent six cents chrétiens sur le champ de bataille, et ils en firent trois cents esclaves, ensuite de quoi ils entrèrent en triomphe dans la forteresse.

Ils y étaient à peine établis, qu'ils virent arriver le sultan de Telmessen, à la tête de l'armée d'Arabes, qu'il avait ramassés, et des quinze cents chrétiens qui s'étaient joints à lui. Il entoura la forteresse, qu'il pressa de tous côtés. Mais les Turcs qui la défendaient firent un jour, bien à l'improviste, une sortie qui mit le plus grand désordre dans l'armée des assiégeans.

Ils en tuèrent un grand nombre; et firent prisonniers cent soixante chrétiens, qu'ils emmenèrent avec eux à la forteresse.

Quelques jours après, les Turcs se proposèrent de faire une nouvelle sortie. Des espions en donnèrent avis au sultan de Telmessen, qui se tint sur ses gardes. Les chrétiens dressèrent une batterie masquée devant la place où les assiégés devaient s'avancer. Dans le moment où ils opéraient leur sortie, on tira sur eux plusieurs coups de canon à mitraille, qui en renversèrent une grande quantité. Le petit nombre de ceux qui ne furent point tués rentrèrent dans la forteresse qu'ils défendirent avec impétuosité pendant l'espace de six mois.

Les infidèles, désespérés de ne pouvoir emporter cette place malgré le peu de combattans qui la défendaient, imaginèrent de pratiquer une mine qu'ils avancèrent jusque sous les murs de la forteresse. Une fois remplie de poudre, ils y mirent le feu; l'explosion fit sauter une partie des remparts; ils voulurent alors pénétrer dans la forteresse; mais les Turcs se présentèrent à la brèche, où ils opposèrent une résistance invincible. Les assiégeans leur dirent : « Vous avez beau faire, il faut que nous emportions la place, ou si cela est nécessaire,

nous passerons encore six ans à en continuer le siége. » Cette opiniâtreté réciproque fit faire des réflexions aux deux partis et amena enfin un accommodement. Les assiégés demandèrent à sortir avec leurs armes et leurs bagages ; et les assiégeans exigèrent qu'on leur rendît les chrétiens qui avaient été pris, ils voulurent en outre que, pour l'exacte observation de cette capitulation, les Turcs remissent en otages seize hommes choisis parmi les principaux officiers. On tomba d'accord sur tous ces points, et les assiégés ouvrirent les portes pour évacuer la place. Ils commençaient à défiler, lorsqu'ils s'aperçurent que les assiégeans détournaient une partie de leurs effets, et que, non contens de manquer ainsi à la foi promise, ils épiaient le moment de les surprendre. Les Turcs ne consultèrent que leur courage et mirent le sabre à la main. Le combat s'engagea avec une fureur réciproque ; mais la partie n'était pas égale. Ishaac, le frère aîné d'Aroudj et de Khaïr-ed-din, fut tué un des premiers et alla recevoir, dans le sein de l'Éternel, la récompense de son martyre. Le brave Iscander, son lieutenant, se mit à la tête de la petite troupe de héros qui faisaient face à une nombreuse armée. Il fit des prodiges de valeur ; mais à la fin,

il succomba, ainsi que tous ses compagnons, en vendant chèrement sa vie.

Le sultan de Telmessen prit possesion de cette forteresse, et après y avoir fait les réparations nécessaires, et y avoir mis une forte garnison, il se porta vers Telmessen avec les Arabes et l'armée des infidèles. Il y avait déjà vingt-six jours qu'il en faisait le siége, lorsqu'Aroudj, voyant que la disette commençait à se faire sentir dans la ville, résolut de tout tenter pour éloigner les ennemis; il se mit à la tête de ses Turcs, et vint les attaquer dans leur camp.

La fortune cette fois ne seconda point son courage; il fut tué d'un coup de feu au commencemeut du combat [1]. Ses intrépides compagnons, bien loin de se décourager d'une si grande perte, ne pensèrent qu'à venger sa mort; ils firent un massacre effroyable d'Arabes et de chrétiens; et tous jusqu'au dernier d'eux, ne cessèrent de combattre qu'après avoir versé des torrens de sang.

[1] Cet événement eut lieu vers l'an de l'égire 924 (1518 de l'ère chrétienne). Aroudj avait quarente-cinq ans quand il mourut.

§ IX.

Khaïr-ed-din rassemble des forces nouvelles et parcourt la province; le sultan de Telmessen vient mettre le siége devant Alger; une escadre chrétienne le seconde; propositions faites à Khaïr-ed-din pour qu'il abandonne Alger; sortie contre les chrétiens, l'avantage reste aux musulmans; tempête qui disperse la flotte; sort des esclaves; Khaïr-ed-din est surnommé Barberousse.

Khaïr-ed-din apprit avec douleur la mort de son frère chéri, et néanmoins il se résigna aux décrets du Très-Haut. Les pluies de l'hiver avaient déjà commencé, lorsqu'il reçut cette fatale nouvelle, et il attendit avec impatience le retour du printemps pour se mettre en campagne. Il rassembla une armée composée de six

cents Turcs, et de vingt mille cavaliers, et il parcourut la province de l'ouest pour ramener ses sujets et pour les raffermir dans l'obéissance. Puis, lorsqu'il les quitta, il leur dit : « Mes affaires me rappellent à Alger plus tôt que je ne m'y attendais. Si le sultan de Telmessen vient vous attaquer, ne vous défendez pas ; paraissez même vous soumettre à son empire, et offrez-lui des présens, afin d'éloigner de vous le mal qu'il pourrait vous faire. Le temps viendra, s'il plaît à Dieu, où je vous vengerai. »

En effet, le sultan de Telmessen ne tarda pas d'entrer sur les terres d'Alger qui confinent à ce royaume. Partout les habitans se conformèrent à la recommandation que leur avait faite Khaïr-ed-din : non seulement ils lui portèrent des présens, mais ils lui présentèrent en même temps les clefs de leur ville. Le sultan continua sa route pour venir mettre le siége devant Alger, où une flotte de chrétiens devait aussi se rendre par mer.

Tandis que Khaïr-ed-din était à attendre de pied ferme, à quelques lieues de la ville, le sultan de Telmessen, il aperçut tout à coup les vaisseaux des infidèles qui s'avançaient à pleines voiles. Il les avait découverts à l'heure de midi, et à l'asr ils étaient déjà mouillés

près du rivage. Il firent parvenir aussitôt à Khaïr-ed-din une lettre, dont voici le contenu :

« Fais tes réflexions ; songe au sort de tes deux frères, Ishaac et Aroudj. Leur témérité leur a enfin coûté la vie, et si tu ne prends pas toi-même les moyens de détourner notre courroux ; tu iras bientôt les rejoindre chez les morts. Une bonne étoile préside maintenant à nos armes ; la fortune s'est lassée de nous persécuter, et elle nous promet des faveurs constantes. La victoire, tu ne l'ignores pas, est soumise aux décrets du destin. »

Khaïr-ed-din leur répondit ainsi : « Vous vous trompez, infidèles; nos braves compagnons que vous croyez avoir perdu la vie en combattant contre vous, sont vivans ; ils jouissent, dans le sein de l'Éternel, d'une béatitude parfaite. Dieu est satisfait des preuves qu'ils ont données de leur zèle pour sa religion sainte, et ils sont satisfaits eux-mêmes des récompenses infinies que sa main généreuse verse sur eux. Ils sont établis dans des palais dont l'imagination la plus exaltée ne pourrait dépeindre la magnificence; ils se promènent dans des jardins toujours verts, et arrosés par des fleuves qui roulent une eau fraîche et limpide ; ils ont pour compagnes de jeunes beautés dont les attraits célestes ne se fanent

jamais ! Rien ne manque à leur félicité, et cette félicité est le prix du sang qu'ils ont versé pour la cause de Dieu. Animés du même esprit, nous ne désirons que de trouver l'occasion de vous combattre ; ou la victoire couronnera nos efforts, ou nous irons nous réunir à nos frères, et jouir des faveurs et des bontés de l'Eternel. Nous vous invitons à faire tous vos efforts contre nous ; mais ne pensez pas que tant qu'il restera un seul Turc en vie, vous puissiez vous emparer de la ville d'Alger. Le sabre décidera qui de nous ou de vous est le plus digne de commander à cette ville ; ou plutôt Dieu jugera nos intentions, et il est le plus éclairé, le plus juste de tous les juges.»

Cette réponse fière et noble enflamma le courage des infidèles, et le commandant de la flotte donna ordre aux troupes de mettre pied à terre, le soir même de leur arrivée.

Khaïr-ed-din établit pour la garde d'Alger trois cents Turcs et tout autant de Maures, et il choisit cinq mille combattans, qui devaient le suivre lorsque le moment serait arrivé de faire une sortie avantageuse sur les ennemis, dont il observait tous les mouvemens.

Les chrétiens employèrent deux jours entiers à descendre à terre leurs bagages et leur artil-



lerie, ensuite ils se divisèrent en deux corps d'armée, dont l'un vint attaquer la ville du côté du midi, et l'autre du côté du nord. Les vaisseaux se rangèrent en ligne devant la ville, et Alger se trouva pressé par terre et par mer.

Khaïr-ed-din jugea qu'il était temps de faire une sortie, et il se mit à la tête des combattans qui devaient attaquer l'ennemi dans ses retranchemens. Il divisa sa troupe en trois corps d'armée, et on le voyait tantôt à l'aile droite, tantôt à l'aile gauche, tantôt au centre, animant les soldats et les invitant à bien faire.

Lorsqu'il eut fait toutes les dispositions de l'attaque, il fit sonner la charge. Les musulmans tombèrent sur les chrétiens avec une intrépidité dont ceux-ci n'avaient pas même l'idée. Le combat ne fut pas long; Dieu fit pencher la victoire du côté de son peuple chéri, et il jeta l'épouvante dans le cœur des infidèles, les ennemis de sa foi. Ils se débandèrent et se mirent à fuir pour regagner leurs vaisseaux. Les musulmans victorieux les poursuivirent avec acharnement, et en firent un horrible carnage. De vingt mille hommes qui étaient débarqués, à peine six mille purent-ils parvenir sur la plage, où le canon de leurs vaisseaux pou-

vait les protéger. Malgré cela, les musulmans ne cessèrent de les poursuivre et de les combattre, que lorsque l'obscurité de la nuit les eut contraints de retourner à Alger pour se reposer de leurs fatigues, et pour y goûter les douceurs du triomphe que le Seigneur leur avait accordé.

Sur ces entrefaites, il s'éleva un gros vent; la mer devint houleuse, et il fut impossible aux chrétiens qui étaient sur la plage de regagner leurs vaisseaux. Ils se fortifièrent le mieux qu'ils purent dans leur poste, où les musulmans ne pouvaient les attaquer à cause du feu de l'escadre.

Cependant le lendemain, Khaïr-ed-din ayant fait transporter quelques grosses pièces d'artillerie vis-à-vis leur camp, il ne cessa de les inquiéter jour et nuit, pendant quarante-huit heures que dura la tempête. Le troisième jour enfin, la mer s'étant calmée, les vaisseaux s'approchèrent davantage du rivage, et envoyèrent leurs chaloupes pour recueillir les débris de cette armée. Le rembarquement s'opéra sans que Khaïr-ed-din pût s'y opposer, en raison du feu continuel que les vaisseaux faisaient sur nous. Mais le ciel n'était point encore satisfait. Lorsque cette flotte nombreuse se fut tant soit

peu éloignée de la baie, il survint un orage épouvantable qui jeta sur la côte la plupart des bâtimens, et ce fut ainsi que le Tout-Puissant mit le comble aux faveurs signalées qu'il versait sur les Algériens. Ils allèrent attaquer les infidèles que la mer jetait sur leurs plages. Ceux-ci implorèrent en vain le secours des vaisseaux qui avaient résisté à la tempête; les vagues irritées les empêchèrent de s'approcher, et les musulmans firent esclaves tous ceux que le fer épargna. Le nombre monta à trois mille et trente-six individus, parmi lesquels se trouvaient le commandant de l'armée et celui de la flotte: les chrétiens nommaient ce dernier dans leur langage, le *Général.* Ce maudit de Dieu, au moment même où il quittait le rivage d'Alger, avait fait serment qu'il y reviendrait une seconde fois en prenant de meilleures précautions pour réussir dans ses projets de destruction; mais le ciel confondit ses espérances: il ne retourna à Alger que pour y traîner des chaînes.

Khaïr-ed-din et sa troupe fidèle reprirent le chemin de la ville, suivis d'une armée d'esclaves plus nombreuse que la leur; ils firent leur entrée triomphante aux acclamations de tous les

habitans, qui notèrent cet heureux événement parmi les époques les plus brillantes de leur histoire [1].

Khaïr-ed-din fit renfermer tous les esclaves dans des prisons souterraines qu'il avait fait bâtir pour eux, et il établit divers gardiens pour les surveiller. Quant au général de mer, il lui assigna un appartement dans l'hôtel du Gouvernement. Cet infidèle avait reçu une blessure; Khaïr-ed-din le fit traiter par ses chirurgiens, et il ordonna qu'on le nourrît avec les mets les plus délicats. En peu de temps, sa blessure fut guérie, grâce aux bontés de celui qui le tenait en son pouvoir.

La raison des complaisances et des égards que Khaïr-ed-din avait pour ce maudit de Dieu était fondée sur l'état distingué dont il jouissait parmi les chrétiens; il pensait qu'il en obtiendrait une rançon importante, qui lui procurerait le moyen de faire quelque nouvelle entreprise, ou qu'il le donnerait en échange d'une troupe de musulmans que le destin retenait captifs entre les mains des infidèles. Dès que la santé du général fut parfaitement rétablie, Khaïr-ed-

[1] Voyez les notes relatives à l'expédition de Moncade.

din le mit à la tête des esclaves qui avaient l'honneur de le servir [1].

La nouvelle de cette victoire étant parvenue au sultan de Telmessen, qui s'avançait à petites journées pour se joindre à ses alliés, les ennemis du Coran, il s'en retourna dans sa capitale couvert de honte et de confusion. Quant aux Espagnols, lorsqu'ils virent revenir les débris de la nombreuse armée qu'ils avaient expédiée contre Alger, et qu'ils entendirent raconter ses malheurs, ainsi que les exploits de Khaïr-eddin, la douleur et la consternation se peignirent sur tous les visages, et ils ne prononcèrent plus qu'en tremblant le nom de ce héros de l'islamisme; ils lui donnèrent, dans leur langage, le surnom de Barberousse, et il suffisait de répéter ce nom pour jeter l'épouvante parmi leurs enfans.

[1] Dans les échanges des captifs, les Algériens ne donnent qu'un chrétien pour deux Turcs; mais quant aux Maures, ils n'en prendraient point dix pour un chrétien. *(Note du trad.)*

§ X.

Le nombre des captifs inspire de la crainte aux Turcs ; révolte et massacre; complot des esclaves ; songe prophétique de Khaïr-ed-din ; un jeune captif dévoile ce qui se passe parmi les chrétiens ; exécution du général espagnol et de ses compagnons ; propositions faites par l'Espagne pour le rachat du corps ; refus de Khaïr-ed-din ; le cadavre est jeté à la mer.

Les officiers turcs qui composaient le divan de Khaïr-ed-din se rassemblèrent un jour chez lui, pour lui faire observer que la ville était pleine d'esclaves chrétiens, et qu'il était à craindre qu'ils ne formassent quelque complot, ou au moins, qu'ils ne saisissent l'occasion de passer dans la forteresse qui est si voisine d'Alger. Khaïr-ed-din trouva leurs réflexions vraiment

opportunes, et il s'occupa à disposer toute chose, pour prévenir le mal que l'on appréhendait. Il fit creuser des basses-fosses afin d'y renfermer les esclaves; et faisant fondre le fer qu'on avait retiré des vaisseaux qui s'étaient perdus sur la côte, il ordonna qu'on en fabriquât des chaînes pour retenir les chrétiens; il établit enfin une garde de trente hommes qui devait surveiller chaque prison souterraine.

Il était resté près de la plage quelques bâtimens que la mer n'avait point encore brisés; Khaïr-ed-din ordonna aux gardiens de la chiourme de prendre cinq cents chrétiens, et de les faire travailler à retirer ces navires. Mais les esclaves que l'on avait commandés pour cette corvée avaient fait le complot d'assassiner leurs surveillans, lorsqu'ils seraient à peu de distance de la ville. Ils devaient se sauver ensuite, et trouver un refuge dans la forteresse de l'île, moyennant un signal dont ils étaient convenus avec la garnison. En conséquence de ce complot, lorsque les infidèles se virent un peu éloignés d'Alger, ils tombèrent à l'improviste sur leurs gardiens, et en massacrèrent une partie, mais quelques uns eurent le bonheur de se sauver, et ils vinrent sur-le-champ avertir Khaïr-ed-din de ce qui s'était passé.

Les Turcs de la ville marchaient toujours armés, de peur que le grand nombre d'esclaves qui vivaient au milieu d'eux, ne les prissent au dépourvu. Khaïr-ed-din leur donna ordre de poursuivre les chrétiens révoltés. Ceux-ci s'étaient rendus au bord de la mer, où ils attendaient les chaloupes qui leur avaient été expédiées de la forteresse voisine, au signal convenu. Mais de la ville on avait aperçu le mouvement de ces bâteaux : on pointa le canon sur eux et on les empêcha d'avancer. Sur ces entrefaites, la troupe, composée de Turcs, atteignit les esclaves, dont elle fit un massacre épouvantable, et de cinq cents chrétiens il n'en fut épargné que quatre-vingt-seize que l'on ramena à la ville; ils furent jetés dans les prisons souterraines, avec leurs compagnons d'infortunes.

Dans le nombre, il y avait un jeune chrétien qui avait reçu une blessure. Le chef des gardiens en eut pitié, et le retira près de lui, pour le faire guérir. Lorsqu'il fut remis, sa jeunesse l'intéressa en sa faveur, et il le garda pour son propre service. Ce même enfant qui, avant son esclavage, était du nombre des domestiques du général dont il a été question plus haut, fut chargé, de la part de son nouveau maître, du soin de lui porter les mets

particuliers que l'on préparait pour lui. Celui-ci un jour l'engagea à dérober les clefs de la basse-fosse, au Gardian-Bachi et à venir durant la nuit ouvrir les portes, afin qu'après avoir massacré leurs gardes, ils pussent se rendre sur le bord de la mer, d'où ils espéraient faire venir à leur secours quelques bateaux de la forteresse voisine. Ce jeune enfant fit promesse au général de faire ce qui lui était demandé, tant par le respect qu'il conservait pour lui, que par l'espoir de la liberté. Tandis que ce coup se montait parmi les esclaves, et qu'ils attendaient le moment favorable pour exécuter leur complot abominable, Khaïr-ed-din vit en songe la maison du Gardian-Bachi ébranlée tout à coup dans ses fondemens par un tremblement de terre épouvantable. Ce spectacle fantastique le réveilla en sursaut, il se mit aussitôt en prière, pour demander au ciel de détourner les maux que semblait annoncer un si funeste augure ; plus tard, et en cherchant à expliquer ce qu'il avait vu dans son sommeil, il l'attribua à quelques trames secrètes ourdies par les chrétiens ; et, en effet, ce songe était une inspiration divine et une faveur de la providence qui veillait à sa prospérité.

Dès qu'il eut fait sa prière canonique du ma-

tin, et qu'il eut fini ses oraisons particulières, le Gardian-Bachi se présenta, selon sa coutume, pour prendre ses ordres. Khaïr-ed-din préoccupé lui demanda des nouvelles de ce jeune chrétien, qui avait été blessé : le Gardian-Bachi lui apprit qu'il était guéri depuis long-temps, et qu'il l'avait gardé dans sa maison pour le servir, et servir en même temps le général. C'est fort bien, reprit Khaïr-ed-din, mais va-t'en le chercher à l'instant même, je suis bien aise de l'entretenir.

Khaïr-ed-din était d'un esprit pénétrant, rempli en même temps de jugement, de prévoyance et de sagacité. Lorsque cet enfant fut en sa présence, il lui dit : «Je t'ai fait venir, pour que tu m'expliques ce qui se passe entre toi et le général ; ne cherche pas à me déguiser la vérité; je sais tout, mais je veux qu'un aveu sincère de ta part te rende digne de ma faveur et de mes bonnes grâces.»

Le jeune homme commença à nier qu'il y eût aucun mystère entre lui et le général, et il affirma qu'il n'y avait rien de commun entre eux deux que les affaires du service auquel il était commis de la part du Gardian-Bachi; mais il mit dans cette assertion si peu de fermeté, il avait alors un air si tremblant, que le moins clair-

voyant eût pu lire son crime dans l'embarras de sa contenance. Khaïr-ed-din le pressa, le menaça même, et le jeune homme, à la fin, lui avoua le complot qu'avait fait le général de sortir de la ville avec tous les esclaves, et de chercher un refuge dans la forteresse voisine.

Khaïr-ed-din lui demanda ensuite si ce projet avait été formé par le général seulement, ou bien si tous les chrétiens y étaient entrés. Le jeune homme lui répondit que tous les esclaves étaient d'accord sur ce point. Aussitôt il manda le général, et le somma de se rendre auprès de lui. Alors, après lui avoir redit ce que le jeune esclave venait de lui avouer, après lui avoir reproché sa perfidie et lui avoir rappelé toutes les bontés, tous les égards même qu'il avait eus pour lui depuis le moment de son esclavage jusqu'à ce jour, il ajouta : «Si tout autre avait conçu un pareil projet, tu aurais dû être le premier à t'y opposer, en reconnaissance des faveurs dont je t'ai comblé.» Le général confondu lui dit : «Je conviens de mes torts et de mon ingratitude; je n'ai répondu aux preuves que tu m'as données de ta bienveillance et de ton humanité, qu'en enfantant les plus noirs projets contre tes intérêts, contre ta vie même... C'est aussi pour cela que Dieu, protecteur de

la vertu, te révèle mon crime. Mais tu n'ignores pas, ô mon seigneur et maître, qu'un esclave ne respire qu'après la liberté, et qu'il n'est pas plus coupable de s'occuper des moyens de se la procurer, que son patron ne l'est de prendre toutes sortes de précautions pour le retenir dans les fers. »

Khaïr-ed-din, sans l'écouter davantage, le renvoya dans la prison. Cependant le roi infidèle[1], que Dieu confonde! envoya des ordres au gouverneur du château voisin d'Alger, pour traiter avec Khaïr-ed-din de la rançon des officiers esclaves, qui étaient au nombre de trente-six. Le gouverneur offrit pour rachat cent vingt mille ducats[2]. Ce taux fut accepté, et le gouverneur dépêcha sur-le-champ en Espagne, pour faire savoir au roi le traité qu'il venait de conclure. Dès qu'i eut reçu la somme, il en fit part à Khaïr-ed-din. Ce pieux commandant des musulmans eut alors quelque scrupule, et il ne passa pas outre sans consul-

[1] Il est à remarquer que ce mot, *baghict*, dont l'auteur arabe se sert pour dire infidèle, a une signification féminine, quoiqu'il soit question d'un roi et non d'une reine. C'est une marque de mépris de plus. (*Note du traduct.*)

[2] Dans ce moment-ci (fin du XVIII[e] siècle), le rachat d'une personne de marque, à Alger, n'exige guère moins de cent mille francs. (*Note du traducteur.*)

ter les gens de loi. Il les assembla chez eux, et leur communiqua les offres qu'on lui faisait. Les docteurs furent unanimement d'avis qu'il était de son devoir de les rejeter, et qu'il était illicite de recevoir une rançon pécuniaire pour la délivrance de ces esclaves chrétiens. « Fais attention, Seigneur, lui dirent-ils, que les personnes qu'on te demande tiennent un rang considérable dans les états chrétiens. Lorsqu'ils auront leur liberté, ils ne manqueront pas de s'en servir pour allumer la haine déjà trop active de leurs compatriotes contre Alger. Alors nous nous verrons encore exposés à de nouvelles tentatives de leur part. Ils deviendront pour nous des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils connaissent mieux le fort et le faible de notre position. Toutes ces considérations nous déterminent à prononcer contre eux une sentence de mort, sentence qu'ils ont méritée d'ailleurs par la scélératesse de leurs complots.

Khaïr-ed-din se rendit à ces raisons dictées par la politique et par l'esprit de religion; et il envoya dire au gouverneur du château qu'il retirait sa parole, et qu'il ne lui était pas possible de recevoir la rançon des esclaves qu'il lui demandait.

Les chrétiens de la garnison avaient déjà appris indirectement quel avait été l'avis des gens de loi; et, dans l'inquiétude où ils étaient que Khaïr-ed-din ne l'adoptât, ils en avaient immédiatement fait part à leur souverain. Ce prince infidèle avait mandé au gouverneur d'offrir deux cent quarante mille ducats pour le rachat de ses officiers, dans l'espérance qu'une si forte somme pourrait tenter Khaïr-ed-din. Lorsque les gens de loi eurent connaissance des nouvelles propositions qui lui avaient été faites, ils se réunirent auprès de leur maître, afin de raffermir sa religion, ils déclarèrent que l'honneur de l'islamisme et le salut des vrais croyans exigeaient de lui qu'il fît mourir à l'instant même tous ces officiers infidèles. Aussitôt Khaïr-ed-din donna ordre de les faire sortir de leur prison et de leur trancher la tête, en commençant par le général de mer.

Quels éloges ne mérite pas Khaïr-ed-din pour avoir dédaigné des sommes aussi importantes, et pour en avoir fait si généreusement le sacrifice, en se rappelant avec respect la sentence prononcée par les interprètes de la loi. Dieu, n'en doutons pas, lui aura tenu compte de cette soumission religieuse; car, grâce à lui, jamais une bonne œuvre ne reste sans récompense.

Après cette exécution, Khaïr-ed-din donna ordre de jeter au loin dans la mer tous les cadavres des officiers qui avaient été décollés, dans la crainte qu'on ne les vendît aux chrétiens de la forteresse. Car, dans ce temps-là, il y avait à Alger des gens assez impies pour faire un pareil trafic ; cependant, malgré le soin prévoyant de Khaïr-ed-din, un des gardiens des esclaves trouva le moyen de dérober le cadavre du général, et il l'enfouit secrètement, avec l'espérance que, plus tard, il en recueillerait quelque avantage pécuniaire.

En effet, lorsque dans les états chrétiens on eut reçu la nouvelle de la mort de ces officiers, il y eut un deuil universel, et le roi infidèle permit au gouverneur d'offrir sept mille ducats, pour qu'on lui remît le cadavre du général, et qu'il fût possible de lui rendre les derniers honneurs. Le gouverneur dépêcha à Khaïr-ed-din le même courrier qui lui avait été envoyé d'Espagne pour s'entendre à ce sujet. En conséquence, celui-ci se présenta et fit sa proposition; mais Khaïr-ed-din lui répondit que cette chose était impossible, puisque le cadavre qu'il réclamait avait été jeté à la mer avec ceux des autres officiers. Néanmoins comme par hasard le gardien qui avait dérobé

le corps, et qui l'avait enfoui secrètement, se trouvait présent à cette conversation, il avoua à Khaïr-ed-din ce qui avait été fait, et ajouta qu'il ne tenait qu'à lui de profiter de la somme qu'on lui offrait. Khaïr-ed-din consulta là-dessus les docteurs de la loi, qui prononcèrent unanimement qu'une pareille condescendance de sa part serait illicite, et que le plus ou moins d'argent qu'il pourrait retirer par ce moyen, ne l'excuserait jamais ni devant Dieu, ni devant les vrais croyans. En conséquence, Khaïr-ed-din ordonna que le cadavre du général fût déterré à l'instant et jeté dans un four à chaux, afin que personne ne pût être tenté de profiter de ses dépouilles sacriléges. L'envoyé chrétien s'en retourna les larmes aux yeux et le chagrin dans le cœur.

§ XI.

Khaïr-ed-din veut quitter Alger et se rendre à Constantinople; les principaux habitans le supplient de rester parmi eux ; il y consent ; Hadj - Hussein est choisi pour se rendre auprès du Grand-Seigneur ; succès de l'ambassade ; Alger est mis sous la protection immédiate de la Porte ; passeport fourni par le bailli de Venise ; en dépit de ce sauf-conduit, Hadj-Hussein est attaqué par les navires génois; réparation ; Hussein retourne à Alger ; Khaïr-ed-din reçoit le titre de Bey.

Quelques jours après cet événement, Khaïr-ed-din prit la résolution d'aller à Constantinople, pour avoir part aux mérites des guerres saintes que le sultan Sélim, conquérant de l'Egypte, méditait contre les infidèles. Il rassembla les principaux habitans d'Alger, les doc-

teurs de la loi, ainsi que tous les muftis et imans desservant les mosquées et les chapelles, et il leur dit : « Maintenant qu'il ne me reste plus rien à faire pour votre bonheur et la sécurité de votre ville, j'ai résolu de vous quitter et d'aller rendre hommage à notre souverain seigneur et maître le sultan des Ottomans, qui occupe si glorieusement le trône de ses ancêtres; je laisse auprès de vous une troupe suffisante de braves guerriers qui sauront faire respecter le nom des Algériens. Votre population se trouve augmentée d'un nombre considérable d'Andaloux expérimentés dans l'art de la guerre. Vous avez des armes, des vaisseaux, des munitions de guerre, pour tenter de nouvelles entreprises. Les infidèles, ces ennemis implacables de notre foi, ont été trop maltraités dans leur dernière expédition, pour qu'ils se décident de sitôt à revenir sur vos terres ; il faut des siècles pour réparer les ravages qu'ils ont essuyés, et pour perdre le souvenir d'une défaite si ignominieuse. Lorsque je suis arrivé chez vous, il n'y avait pas un seul canon pour la défense de la ville; maintenant, grâce à Dieu, vous en avez plus de quatre cents, que vos ennemis vous ont eux-mêmes, pour ainsi dire, apportés,

et qu'ils ont été contraints de vous abandonner. Je vous invite à choisir parmi vous celui que vous croirez le plus digne de commander. Établissez-le votre émir, puis vous lui jurerez foi et obéissance. »

Ahmed-ben-el-cadi, que Khaïr-ed-din avait fait son lieutenant dans la province de l'est, et Mohammed-ben-ali, à qui il avait confié le gouvernement de la province de l'ouest, se trouvaient présens à cette assemblée. Khaïr-ed-din, continuant son discours, dit aux habitans d'Alger : « Lorsque vous vous trouverez dans quelque embarras, et qu'il se présentera des cas difficiles et importans, consultez les docteurs de la loi, et ces deux braves commandans qui sont à mes côtés; avec leurs conseils, leurs secours et l'aide du Tout-Puissant vous triompherez de tous les obstacles. »

Un des principaux habitans d'Alger se leva, et après s'être prosterné devant Khaïr-ed-din, lui dit : « Seigneur, l'annonce de ton départ nous afflige, ou pour mieux dire elle nous consterne et nous ne consentirons que malgré nous à te laisser poursuivre un dessein qui est si contraire à nos vœux, et à nos intérêts même. Si nous avons terrassé nos

ennemis, ce n'est qu'à ta bravoure et à ta sagesse que nous devons ce triomphe. Tes glorieux exploits ont imprimé la crainte et l'épouvante dans le cœur des chrétiens, ton nom seul est notre bouclier et notre rempart. Tant que tu seras au milieu de nous, nous n'avons rien à redouter des infidèles; mais si tu nous abandonnes, leur fureur déchaînée viendra peut-être répandre le sang des vrais croyans, et le prophète notre Seigneur Mohammed t'en rendra responsable devant Dieu, au jour du jugement. »

Quelques habitans d'Alger ajoutèrent leurs réflexions à cette harangue, et ils la terminèrent en suppliant Khaïr-ed-din, avec les plus vives instances, de renoncer à son voyage.

Le corps des gens de loi lui fit aussi ses représentations particulières, et le mufti lui dit entre autres choses : « Ta présence, Seigneur, est absolument nécessaire à la sûreté et à la tranquillité de la ville. Les habitans n'ont que toi seul pour protecteur, et ce serait une déloyauté de ta part que de les abandonner aux entreprises des infidèles, qui n'attendent sans doute que le moment où tu t'éloigneras, pour inonder cette contrée d'une armée de barbares. Tu te proposes d'aller participer aux expédi-

tions guerrières que l'on prépare dans la Romélie; mais tu te trompes si tu penses que le ciel t'en tiendra compte, dans un moment où tu négliges le plus essentiel de tes devoirs. A Constantinople mille autres pourront te remplacer, mais ici nul ne saurait se mettre à ta plaee, et l'œuvre la plus méritoire que tu puisses faire aux yeux de Dieu, c'est de rester dans cette ville, pour la défendre contre les ennemis de la loi.»

Khaïr-ed-din, pressé par ces argumens, répondit ainsi aux habitans d'Alger :

« Je ne suis dans votre pays qu'un simple étranger qui ai le plus grand désir de vous servir, mais qui n'a pour protecteur et pour appui, que le créateur du ciel et de la terre. Vous connaissez ce que nous devons attendre du sultan de Telmessen; il a suscité contre nous les peuples infidèles, et il n'a pas tenu à lui qu'Alger ne fût maintenant en leur pouvoir. Heureusement le Tout-Puissant est venu à notre secours; nos armes victorieuses ont terrassé nos ennemis, elles ont confondu les odieux projets de ce sultan profanateur du nom de musulman; elles l'ont forcé d'aller cacher sa honte et son ignominie dans les murs de sa capitale.

Le sultan de Tunis n'est pas aussi coupable envers nous, mais ses sentimens sont au moins équivoques, et, dans les circonstances critiques que les vicissitudes du temps pourraient amener, je parle par expérience, ce n'est point de là que nous devons attendre des secours.

Cependant, quels moyens ai-je en mon pouvoir pour repousser les forces redoutables que de jour en jour on peut voir s'accroître pour fondre sur nous ? Ces moyens ce sont ceux qu'a possédés mon frère Aroudj, à qui Dieu aie fait miséricorde, de la fermeté, des intentions pures, et beaucoup de confiance en la protection du Tout-Puissant. On ne peut se le dissimuler : ces deux états voisins, qui devraient se réunir à nous pour combattre l'ennemi commun de notre sainte religion, ne semblent exister que pour multiplier nos embarras et augmenter nos inquiétudes.

Dans cet état de choses, je ne vois qu'un parti à prendre : cette ville doit être mise sous la sauvegarde de Dieu, et ensuite sous la protection particulière de mon souverain seigneur et maître, le puissant et redoutable empereur des Ottomans, dont la victoire dirige partout les pas. Nous trouverons non seule-

ment auprès de lui des secours en espèces, mais des hommes et des munitions de guerre, qui nous permettront d'achever de glorieuses entreprises, et de jouer enfin un rôle distingué dans cet univers. Dès aujourd'hui, donc, pour mériter ce monde, il faut commencer à faire dans toutes les mosquées le khoutbé[1] en l'honneur du sultan. Nous lui demanderons ensuite son agrément, pour faire frapper les monnaies à son coin. »

Tous les habitans d'Alger applaudirent d'une voix unanime à une proposition si sage, et Khaïr-ed-din les engagea sur-le-champ à envoyer une missive au Grand-Seigneur, pour le supplier de les admettre au nombre de ses sujets, et d'agréer leur foi et leur hommage. De son côté, il lui écrivit également une lettre dans laquelle il lui faisait les mêmes instances, en lui donnant connaissance de l'état actuel de la Barbarie. Le député qui fut choisi pour porter au pied du trône de sa Hautesse le vœu des habitans d'Alger, se nommait Hadj-Hussein[2]; il était Turc de naissance,

[1] *Khoutbé*, prière publique en faveur du souverain.

[2] *Hadj* signifie pélerin ; cette épithète est ajoutée par les musulmans au nom de ceux qui ont fait le voyage de la Mecque.

et il avait accompagné Khaïr-ed-din dans toutes ses expéditions. Il partit avec quatre vaisseaux chargés d'un présent digne d'être offert à un si grand prince. Parmi les esclaves chrétiens que Khaïr-ed-din envoya, il y en avait quatre qui étaient des gens de marque dans le pays des infidèles. Lorsque cette escadre algérienne entra dans le port de Constantinople, et qu'elle passa devant le palais impérial, elle fit, suivant l'usage, une décharge de tous ses canons, et l'envoyé d'Alger mettant incontinent pied à terre, se rendit à l'hôtel du grand-visir; il lui fit part du sujet de sa mission, et le pria de faire agréer au sultan le présent dont il était chargé. Le sultan Sélim donna des marques de sa satisfaction à l'envoyé algérien; en outre, il ordonna qu'on le logeât lui et ses gens dans un bel hôtel, et qu'on le fournit abondamment de toutes les provisions nécessaires.

Quelque temps après, le grand-visir fit appeler l'envoyé, et lui donnant ordre de se préparer à son départ; il lui remit de la part du Grand-Seigneur un étendard et un firman par lequel sa Hautesse impériale déclarait aux Algériens, qu'elle avait agréé leur hommage, qu'elle leur accordait sa protec-

tion, et que désormais ils seraient inscrits au nombre de ses sujets fidèles.

Le bailli qui résidait à Constantinople, de la part de la république de Venise, remit à l'envoyé d'Alger, sur la demande du grand-visir, un papier que les gens de mer appellent passeport. Ce papier devait servir à faire respecter la division algérienne par tous les vaisseaux ennemis qui pourraient la rencontrer.

Sur sa route, elle rencontra, en effet, huit vaisseaux de guerre vénitiens, qui croisaient dans l'Archipel; Hadj-Hussein alla à bord du commandant et lui présenta le passeport du bailli de Venise; il parut y avoir égard, mais dans le fond ce n'était de sa part qu'une feinte, ou pour mieux dire une trahison, comme on va le voir. Ce commandant dit à l'envoyé d'Alger : « Nous allons du côté de Zante, et nous vous accompagnerons jusque dans ces parages pour vous mettre à l'abri des insultes de quelques vaisseaux chrétiens que nous savons être en croisière. » Les Algériens, trompés par ce discours, continuèrent leur route avec les vaisseaux vénitiens; mais lorsqu'ils furent arrivés sur les côtes d'Antoul, ces vaisseaux, à un signal donné, vinrent tomber tous à la fois sur la petite esca-

dre algérienne qui naviguait sans méfiance, et en outre n'était pas assez forte pour se défendre. En peu de temps ils coulèrent à fond trois bâtimens, dont il ne se sauva que trois hommes à la nage. Le quatrième, sur lequel était monté l'envoyé d'Alger, alla se briser sur le rivage : les musulmans se sauvèrent à terre, les infidèles les y suivirent, et il n'y eut que très peu de musulmans qui purent par la fuite échapper au carnage. L'envoyé d'Alger fut un des heureux, il gagna la ville d'Antoul qui n'était pas éloignée de la plage où le vaisseau s'était brisé, et il se rendit chez le cadi auquel il fit part de ce qui venait d'avoir lieu.

Le cadi en dressa un ylam[1] qu'il fit parvenir à Constantinople par un bâteau, et Hadj-Hussein accompagna le caïde du cadi qui en fut le porteur.

A leur arrivée à Constantinople, ils se rendirent chez le grand-visir, pour lui remettre l'ylam. La lecture de cette pièce excita dans son cœur la plus vive indignation, et il envoya sur-le-champ un de ses gens au bailli de Venise, pour le menacer de tout le ressentiment de sa Hautesse impériale, s'il ne donnait

[1] *Ylam*, procès-verbal.

point à l'instant même des ordres précis pour que l'on eût à restituer aux Algériens les vaisseaux et les effets qu'ils avaient perdus par la plus infâme des trahisons. Le bailli promit de faire réparer le mal, et l'envoyé d'Alger retourna sur-le-champ à la ville d'Antoul; il y trouva les trois hommes qui s'étaient sauvés à la nage, et qui provenaient des trois bâtimens algériens que les Vénitiens avaient coulés à fond; et sur l'avis qu'il reçut, il partit avec eux d'Antoul, pour se rendre à une île voisine où ils trouvèrent quatre vaisseaux gréés que la république de Venise avait rendus à la place de ceux qui avaient été détruits. L'envoyé d'Alger rassembla un équipage suffisant pour se mettre en mer, puis il fit route pour Alger. Arrivé heureusement au port, il remit à Khaïr-ed-din l'étendard et le firman du Grand-Seigneur. Khaïr-ed-din réunit les troupes et les principaux habitans de la ville, puis il lut à haute voix et avec respect le firman de sa Hautesse impériale, qui déclarait qu'elle avait agréé la foi et l'hommage des habitans d'Alger; qu'elle leur permettait de faire le khoutbé en son nom et de battre monnaie à son coin; et qu'elle établissait enfin Khaïr-ed-din pour son lieutenant, avec le titre de bey.

La joie que procurèrent des nouvelles si agréables, ne fut troublée que par le récit que fit l'envoyé de la destruction de son escadre. On fit durant trois jours et trois nuits des réjouissances publiques, dans la ville; et pendant tout ce temps-là, on tint arboré sur la terrasse de l'hôtel du gouvernement l'étendard qu'avait envoyé le sultan Sélim-Khan. Khaïr-ed-din commença à faire battre diverses monnaies au nom de l'empereur; et en outre, il monta sa maison sur le ton de représentation qui convenait à l'officier d'un si grand prince.

§ XII.

Jalousie du sultan de Tunis; ses tentatives d'union avec le sultan de Telmessen; il cherche à séduire les lieutenans de Khaïr-ed-din, Mohammed-ben-ali, et Hamed-ben-el-cadi; soulèvement des hordes arabes; Khaïr-ed-din marche contre elles; le sultan de Telmessen rappelle ses deux frères, réfugiés chez le sultan de Fas; l'un d'eux, Messaoud, réclame l'appui de Khaïr-ed-din; il monte sur le trône; son ingratitude; tentatives de l'ancien sultan pour être réintégré dans ses états; des secours lui sont accordés; prise de Mostaganem; les Morisques de Grenade cherchent un refuge à Alger.

Le sultan de Tunis n'apprit qu'avec inquiétude tout ce qui s'était passé à Alger; il dépêcha un courrier au sultan de Telmessen, et dans la lettre qu'il lui écrivit, il lui parlait ainsi :

« Vous avez sans doute appris la manière dont

les Turcs se sont établis à Alger; il est bien à craindre qu'avec l'esprit de domination qui les possède, leur voisinage ne devienne dangereux et pour vous et pour moi. Ce Khaïr-ed-din, qui est à leur tête, est un homme hardi, entreprenant, prêt à tout sacrifier pour satisfaire son ambition. Si nous lui laissons le temps de se fortifier dans le pays dont il s'est emparé si artificieusement, il n'est pas douteux qu'il ne cherche bientôt à envahir vos états et les miens. Je vous invite donc à prendre, lorsqu'il en est temps encore, les précautions que vous suggérera la prudence. Si cet homme, avec une poignée de matelots compagnons de ses courses maritimes, est déjà venu à bout de se constituer une souveraineté dans le territoire d'Alger, que ne sera-t-il pas en état d'entreprendre, avec les secours en troupes, en argent et en munitions de guerre, que la mer lui apportera, et qu'il recevra de la part du sultan des Ottomans! L'objet de ses premières tentatives sera sans doute de nous ravir à vous et à moi le trône dont nous avons hérité de nos pères; et pour prévenir ce malheur, nous n'avons d'autre parti à prendre que de faire cause commune entre nous, et de travailler de concert à renverser cet empire naissant. Il me sem-

ble que nous réussirons plus aisément dans nos projets, si nous pouvons détacher du parti de Khaïr-ed-din les deux officiers qui commandent de sa part, l'un dans la province de l'est, et l'autre au couchant. Chargez-vous de gagner Mohammed-ben-ali, et moi je me chargerai d'Ahmed-ben-el-cadi. Dès que nous serons venus à bout de semer la division entre eux et Khaïr-ed-din, il nous restera bien peu de chose à faire.»

La lecture de cette lettre fit une sérieuse impression sur l'esprit du sultan de Telmessen. Il était déjà bien persuadé que Khaïr-ed-din nourrissait dans son cœur un ressentiment implacable contre lui, et que jamais il ne pourrait oublier qu'il était la cause de la mort de ses deux frères, Ishaac et Aroudj, ainsi que le promoteur des expéditions que les chrétiens avaient faites contre Alger. Il sentit qu'il n'avait pas un moment à perdre, s'il voulait conserver son royaume et la vie; et adoptant le conseil du sultan de Tunis, il essaya de détacher des intérêts de Khaïr-ed-din Mohammed-ben-ali. Dans cette vue, il lui écrivit la lettre suivante :

« L'attachement que j'ai toujours eu pour toi m'engage à te prévenir des mauvaises intentions que Khaïr-ed-din nourrit contre ta

personne. Des avis sur lesquels je puis compter m'apprennent qu'il cherche à t'enlever, avec le commandement qu'il t'a donné, les biens dont tu as hérités de tes pères. Un Arabe est à ses yeux un être trop vil et trop méprisable, pour qu'il daigne se ressouvenir des services que tu lui as rendus. Il pouvait en faire cas dans un temps où il était sans appui; mais aujourd'hui qu'il se voit le représentant d'un grand prince, et qu'il peut compter sur des secours, il pense que ta place serait mieux occupée par quelqu'un de sa nation. Si tu as assez de confiance en moi pour écouter mes conseils, prépare-toi à me suivre et à combattre : c'est le seul moyen qu'il te reste de prévenir les malheurs dont tu es menacé. D'un autre côté, si tu crois mieux faire en restant fidèlement attaché aux intérêts de Khaïr-ed-din, ne pense pas trouver un asile auprès de moi, lorsque tu seras en butte à ses tyrannies. C'est à toi à faire tes réflexions sur ce que je te marque, et à suivre le conseil que te dictera la prudence. Salut.»

Le sultan de Tunis, de son côté, fit faire de pareilles insinuations à Ahmed-ben-el-cadi, et lui fit remettre une lettre conçue à peu près dans le même sens.

Ahmed-ben-el-cadi lui répondit : « Quels sont donc les torts que Khaïr-ed-din peut avoir envers toi, pour t'autoriser à m'écrire d'une manière aussi injurieuse sur son compte? Tu as bien mal jugé de mes sentimens; si tu me crois capable de le trahir et d'oublier les bienfaits que j'ai reçus de lui. Ce n'est que depuis que j'ai le bonheur d'être attaché à son service, que je tiens un rang distingué dans ce monde, et que j'y jouis des honneurs ainsi que des prérogatives attachés à une place éminente. Je me vois vêtu des draps les plus fins et des étoffes les plus riches; je porte des armes enrichies de pierres précieuses; je monte des chevaux superbement enharnachés; ma table est somptueusement servie; ma maison est remplie d'un grand nombre d'esclaves chrétiens, de l'un et l'autre sexe, qui s'empressent à prévenir mes désirs; un sort si heureux, je ne le considérais pour ainsi dire que comme on a le sentiment d'un songe avant que je connusses le brave et généreux Khaïr-ed-din. Renonce à l'espérance que tu as conçue de trouver en moi un traître et de me rendre perfide, je ne puis ni adopter ni favoriser tes projets contre lui, et, s'il plaît au ciel, je n'aurai jamais lieu de me repentir de mon sincère attachement à ses in-

térêts. Mon père à qui Dieu fasse miséricorde, étant un homme de bien, inspiré du ciel et pratiquant la vertu, et les bonnes œuvres, je rappelle les dernières paroles qu'il prononça en quittant ce monde passager: « Mon fils, me dit-il, il doit paraître dans cette contrée, un homme étranger, qui aura une lentille sur le visage, et dont le nom se composera de trois lettres [1], il se rendra maître de Gezaïr et des pays voisins, partout où il portera ses pas, la victoire sera avec lui..... Eh bien! cette prophétie, elle s'est déjà vérifiée du moins en grande partie. Mais toi! ô sultan de Tunis, si tu veux conserver l'héritage de tes pères, empresse-toi d'incliner ta tête devant Khaïr-ed-din, et de favoriser de tout ton pouvoir, la haute destinée qui l'attend. Si tu ne prend pas ce parti, dicté par la prudence, sois sûr que tu seras la victime de ta témérité. Les moyens que tu peux avoir pour lui nuire sont bien faibles, et ce n'est pas toi qui saurais te mesurer avec un héros tel que lui. »

Cette réponse sage et fière, déconcerta les

[1] Ce mot *Khaïr,* qui est le commencement du nom de Khaïr-ed-din, est composé de trois lettres en arabe. Le mot tout entier signifie le biende la terre. (*Note du traducteur.*)

espérances que le sultan de Tunis avait conçues de détacher Ahmed-ben-el-cadi [1], du parti de Khaïr-ed-din, et il attendit de meilleures circonstances. Cependant le sultan de Telmessen, sans perdre de temps, travailla à exciter les Arabes contre le dominateur d'Alger, et leur prodiguant des trésors capables de tenter leur avarice, il les engagea à aller ravager les pays soumis à Khaïr-ed-din dans les provinces de l'ouest.

Le bey d'Alger sortit aussitôt à la tête d'un corps respectable; il chassa les ennemis de ses terres, fit rentrer dans l'obéissance toutes les hordes qui s'étaient soulevées, et les menées sourdes du sultan de Telmessen n'aboutirent qu'à faire verser du sang inutilement et à faire respecter davantage le nom de Khaïr-ed-din.

Nous avons dit plus haut que lorsque Aroudj s'était emparé de la ville de Telmessen, il avait donné la liberté à deux frères du sultan, qui gémissaient depuis long-temps dans une étroite prison; ils s'étaient réfugiés chez le sultan de Fas, auprès duquel ils trouvèrent une généreuse hospitalité.

[1] On sait qu'Ahmed-ben-el-cadi et Mohammed-ben-ali étaient deux cheiks arabes qui aidèrent puissamment Khaïr-ed-din dans ses premières conquêtes. (*Note du traducteur.*)

Durant l'état de crise où étaient ses affaires, le sultan de Telmessen voulut avoir ses deux frères auprès de lui, afin qu'ils pussent l'aider dans les entreprises qu'il méditait. En conséquence, il pria le sultan de Fas de les lui envoyer. Celui-ci s'y refusa; et cela, dans la crainte qu'il n'eût au fond l'intention de se défaire des deux princes. Mais le sultan de Telmessen lui écrivit de nouveau pour les lui demander, en lui faisant les sermens les plus sacrés, que son intention était de réparer vis-à-vis d'eux les injustices passées, par une conduite vraiment fraternelle. Alors le sultan de Fas fit appeler auprès de lui les deux frères, et il leur mit sous les yeux l'invitation que leur faisait le sultan de Telmessen, en ajoutant: « Vous êtes les maîtres d'aller le trouver, ou de continuer à rester auprès de moi; car je me ferai toujours un plaisir et même un devoir de vous tenir lieu de père. »

Ces deux princes, après s'être un peu consultés, se décidèrent à profiter des bonnes dispositions dans lesquelles le sultan leur frère paraissait être à leur égard, et ils se mirent aussitôt en route avec une escorte nombreuse composée de cheiks arabes. Cependant, arrivés sur le territoire de Telmessen, ils tinrent de

nouveau conseil entre eux; et, ne pouvant vaincre leur inquiétude sur les bonnes intentions de leur frère, au lieu de se rendre auprès de lui, l'un d'eux se retira à Wehran, et l'autre dans les états de Khaïr-ed-din. Ce dernier se nommait Messaoud; il s'arrêta auprès d'un cheik arabe qui tenait à ferme une contrée voisine d'Alger, et de là, il écrivit au bey de cette ville, en lui demandant non seulement sa protection, mais des secours suffisans pour le mettre en état de s'emparer du royaume de Telmessen. Il terminait en promettant de lui rendre foi et hommage lorsqu'il serait entré en possession de cet état. Khaïr-ed-din avait trop à se plaindre du sultan qui régnait à Telmessen, pour ne pas saisir avec empressement l'occasion qui se présentait de se venger de lui. Il écrivit donc aux cheiks arabes répandus sur tout le territoire de ce royaume, pour les inviter à se joindre à lui, afin de placer Messaoud sur le trône de Telmessen. Les Arabes, gagnés par des largesses et par des promesses, écoutèrent avec plaisir une telle proposition, et plus de vingt mille cavaliers se rendirent auprès de Messaoud. Khaïr-ed-din joignit à cette cavalerie une armée de fantassins turcs, et Messaoud, à leur tête, s'avança vers Telmessen. Le sultan ne voyant

aucune possibilité de résister à des forces si redoutables, abandonna la ville sans combattre, et son frère vint occuper le trône qu'il mit selon sa promesse sous la protection de Khaïr-ed-din. Et toutefois, après avoir congédié les troupes d'Alger, il ne tarda pas à chercher les moyens de secouer le joug qu'il s'était imposé. Ce fut dans cette vue qu'il traita avec le commandant de Wehran, l'invitant à faire avec lui une ligue offensive et défensive contre les Turcs d'Alger.

Khaïr-ed-din instruit de cette trame perfide, écrivit à Messaoud pour lui faire des reproches sur son ingratitude, et pour lui mettre devant les yeux les conséquences désastreuses qu'elle pourrait avoir pour lui ; il terminait sa lettre en lui disant : « Si tu préfères l'amitié des chrétiens à la mienne, si tu ne brises pas les liens honteux qui t'attachent à eux, mon courroux et ma vengeance n'auront point de bornes ; et je ferai de toi un exemple terrible. Rentre en toi-même, cesse de profaner la religion que tu professes, et repens-toi devant Dieu du crime que tu as commis par le traité infâme que tu viens de faire avec les infidèles. Dieu est clément et miséricordieux, il agrée le repentir sincère des coupables, et il est toujours disposé à pardonner. »

En même temps que Khaïr-ed-din faisait partir sa lettre pour Telmessen, il disposa tout pour la guerre; et il ramassa des troupes, afin d'être prêt à tomber sur le sultan de Telmessen, et de pouvoir le déposséder du royaume qu'il tenait de sa seule bonté, en cas toutefois qu'il persistât dans sa rebellion et dans son alliance sacrilége avec les infidèles.

Le sultan disgracié [1] qu'on avait vu se réfugier à Wehran lorsque Messaoud s'était emparé de Telmessen, ayant eu avis de ce qui se passait entre son frère et Khaïr-ed-din, pensa que le moment était venu pour lui de rentrer en possession de ses états; et il dépêcha secrètement un de ses fidèles serviteurs vers un cheik vénérable qui vivait en odeur de sainteté dans le pays d'Alger, pour le supplier d'intercéder en sa faveur auprès de Khaïr-ed-din. Dans le mémoire que le prince réfugié adressait à ce marabout, il lui disait entre autres choses : «Si le bey d'Alger me replace sur le trône de Telmessen, je promets qu'il n'aura pas d'esclave plus soumis que moi à tous ses ordres, à toutes ses volontés. Dieu qui connaît le fond des cœurs, m'est témoin que j'ai le plus grand re-

[1] Muley-abd-allah.

gret de m'être attiré son indignation par une conduite imprudente et légère. »

Ce saint personnage se rendit à Alger pour s'acquitter de la commission dont il venait d'être chargé. Khaïr-ed-din avait le plus grand respect pour lui, et il ne lui avait jamais refusé aucune de ses demandes. Il l'accueillit avec tous les égards dus à ses vertus; et lorsqu'il eut écouté son intercession en faveur du prince déposé, il lui dit : « Vénérable cheik, l'homme en faveur duquel tu t'intéresses ne méritait pas de trouver un avocat tel que toi; non seulement il a déjà montré d'une manière évidente le peu de délicatesse de ses sentimens, mais il a prouvé son irréligion. Ces princes de Telmessen se ressemblent tous en perfidie; leur cœur ne connaît point la reconnaissance, et ils ne répondent aux bienfaits dont on les comble que par la plus noire ingratitude. Vois tout ce que j'ai fait pour Messaoud : j'ai engagé les Arabes de ce royaume à prendre parti pour sa cause; je lui ai fourni des troupes; j'ai épuisé mes trésors pour le placer sur le trône; à peine avait-il eu le temps de s'y asseoir, qu'il ne s'est plus occupé que des moyens de me nuire. Il a excité la révolte et la sédition dans mes états, et il s'est uni avec les infidèles pour me faire la guerre. O respectable

cheik! je ne te raconte ici que des choses que tu sais aussi bien que moi. Des gens qui sont capables de pareilles perfidies ne doivent point être comptés sans doute au nombre des vrais croyans; mais enfin je n'ai rien à te refuser, et en considération de l'intérêt que tu prends à ce perfide, je veux bien croire à son repentir : je lui accorde de nouveau ma protection. »

En même-temps Khaïr-ed-din écrivit au sultan déposé de se rendre auprès de lui, pour qu'ils eussent à conférer ensemble sur les moyens d'attaquer la ville de Telmessen. Ce prince lui répondit que la crainte de tomber entre les mains de son frère l'empêchait d'exécuter ses ordres. « Toutes les avenues de Wehran, disait-il, sont gardées par des gens qui me surveillent pour m'arrêter; mais si tu es toujours résolu d'armer en ma faveur, commence tes opérations par le siége de Mostaganem. Dès que cette ville sera en ton pouvoir, il me sera aisé de m'y transporter, et là nous examinerons ce qu'il y aura de mieux à faire pour arriver à la capitale. »

Khaïr-ed-din entra dans les vues de Muley-abd-allah ; il expédia une flotte de vingt-huit bâtimens pour attaquer Mostaganem par mer, ainsi qu'une armée considérable, composée de cavaliers et de fantassins, qui devait l'assiéger

par terre. Cette ville ne résista pas long-temps à des forces si supérieures, et Messaoud, le sultan régnant, se vit privé de cette place importante. Lorsque Muley-abd-allah apprit qu'elle s'était rendue, il trouva le moyen de s'échapper de Wehran, et il se rendit dans la ville dont nous venons de parler, ainsi qu'il l'avait promis. Khaïr-ed-din en reçut la nouvelle avec satisfaction, et il donna ordre aux vaisseaux qui avaient facilité cette conquête, et qui désormais devenaient inutiles pour les expéditions ultérieures, d'aller sur les côtes de l'Andalousie, afin de tirer de captivité les pauvres musulmans qui gémissaient sous la tyrannie des infidèles; ils en embarquèrent un nombre considérable qui vinrent s'établir à Alger.

§ XIII.

Siége de Beni-Rachid; défaite de Messaoud; siége de Telmessen; stratagème des Turcs; son succès; Muley-abd-allah est rétabli sur le trône de Telmessen et il devient tributaire d'Alger; nouvelles négociations du sultan de Tunis; il réussit auprès d'Ahmed-ben-el-cadi; invitation du sultan de Tunis; trahison d'Ahmed-ben-el-cadi; massacre des Turcs dans les défilés de Felissa; Ahmed-ben-el-cadi vient mettre le siége devant Alger; accommodement entre lui et Khaïr-ed-din; seconde expédition dirigée par Hussein, frère d'Ahmed; les Algériens restent vainqueurs.

Après la prise de Mostaganem, l'armée algérienne alla mettre le siége devant la forteresse de Beni-Rachid qui ne résista que faiblement. De là, et après avoir laissé une garnison suffisante, elle se dirigea vers la capitale du royaume,

conduite par Muley-abd-allah. Ce fut à deux journées de Telmessen qu'on vit arriver Messaoud qui présenta le combat. Le sabre ottoman eut bientôt dispersé les troupes composées de Maures et d'Arabes qu'il commandait, et il se vit contraint d'abandonner son camp pour aller s'enfermer dans sa ville capitale. L'armée algérienne poursuivit sa marche, et vint camper devant Telmessen. Non seulement la ville était bien fortifiée, mais elle se trouvait remplie de combattans, tandis que les assiégeans n'avaient point d'artillerie; ils passèrent vingt jours devant cette place sans pouvoir obtenir aucun résultat; il y a mieux, c'est qu'ils ne voyaient même aucun expédient pour s'en rendre maîtres, attendu que les provisions de bouche ne pouvaient lui manquer, et que Messaoud y avait pourvu. Les principaux officiers de l'armée algérienne tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire, et se décidant à employer la ruse, il fut convenu entre eux, que le jour suivant, de grand matin, ils attaqueraient la ville; faisant comme s'ils étaient repoussés, ils devaient prendre la fuite en abandonnant une soixantaine de tentes avec tous leurs bagages. En agissant ainsi, ils pensaient que les assiégés, trompés par cette déroute apparente, ne manqueraient

pas de venir piller le camp abandonné, et qu'alors revenant tout à coup sur leurs pas, ils tomberaient sur les gens de Tèlmessen, et trouveraient moyen de pénétrer dans la ville.

Tout se passa comme ils l'avaient prévu : le lendemain, à la pointe du jour, les Turcs, après une légère tentative, se mirent à la débandade et commencèrent à fuir. Les Arabes de leur parti, en conséquence de ce qui avait été convenu, les suivirent bientôt en désordre. Voyant cette armée s'éloigner, les habitans de Telmessen s'imaginèrent imprudemment qu'ils pourraient profiter de la terreur panique dont elle semblait saisie. Ils sortirent de la ville, ayant Messaoud à leur tête; dès que celui-ci eût aperçu les tentes et les bagages abandonnés, il ne douta plus de son triomphe, et il se mit à la poursuite des fuyards; mais à mesure qu'il avançait, les Turcs se rallièrent, et faisant tout à coup volte-face, ils tombèrent sur les gens de Telmessen le sabre à la main, tandis que de leur côté les cavaliers arabes attaquaient les gens à cheval. En peu d'instans, l'armée de Messaoud fut mise en déroute; de dix-huit cents fantassins qui l'avaient suivi, pas un seul ne parvint à s'échapper; et, parmi les cavaliers, il ne se sauva que ceux qui avaient le bonheur d'être montés

sur de bons chevaux arabes. L'armée algérienne victorieuse vint s'établir de nouveau dans son camp, et le sultan entra dans Telmessen, fort inquiet sur les suites de cette défaite. Lorsque les habitans de la ville eurent reconnu l'impuissance où ils étaient de résister plus long-temps à l'armée algérienne, ils députèrent, à l'insu de Messaoud, un de leurs principaux officiers, qui s'exprima ainsi de leur part : « Bien loin de chercher à vous combattre, nous sommes tous disposés à rendre hommage à l'émir Khaïr-ed-din, et à celui qu'il voudra nous donner pour chef : ce n'est qu'après avoir été contraints, et en nous y voyant forcés, que nous nous sommes soumis à Messaoud. Nos vœux secrets ont toujours été pour le succès de vos armes ; et, lorsqu'Aroudj a commandé dans notre ville, il n'a pas eu de soldats plus fidèles que nous. » En même temps qu'il parlait ainsi, l'envoyé désigna au général l'endroit le plus faible de la ville, celui par lequel ses troupes pourraient le plus aisément pénétrer. Il lui promit, en outre, que des échelles seraient tenues prêtes lorsqu'on se présenterait sous les murs.

La nuit suivante, à trois heures du matin, un parti de Turcs se rendit au lieu indiqué. Ils y trouvèrent les échelles nécessaires pour

escalader les remparts; ils étaient environ deux cents. La moitié marcha pour se saisir des portes de la ville; la seconde division courut à la grande mosquée, et, montant sur les minarets, quelques soldats sonnèrent de la trompette pour avertir l'armée de s'avancer. Les troupes étaient sous les armes, et au signal convenu, elles se rendirent, en poussant de grandes clameurs, aux portes de la ville qu'elles trouvèrent déjà ouvertes. On alla droit au palais pour tâcher de s'emparer de Messaoud, mais il avait été averti à temps de l'invasion des Algériens, et il avait déjà gagné la campagne avec cent cavaliers qui avaient voulu suivre sa fortune.

Le général turc dépêcha à l'instant un courrier à Khaïr-ed-din pour lui apprendre la prise de Telmessen. Cette nouvelle fit au bey le plus grand plaisir, et il donna en réponse les ordres suivans :

« Vous ferez reconnaître Muley-abd-allah pour sultan de Telmessen; vous le revêtirez en conséquence d'un cafetan d'honneur, conformément à cette dignité; mais les conditions suivantes lui seront imposées : la monnaie battue dans cette ville, le sera au nom de notre souverain seigneur et maître le sultan Sélim-Khan, le khoutbé se fera aussi en son honneur dans tou-

tes les mosquées du royaume de Telmessen; et à l'avenir, Muley-abd-allah ne pourra avoir aucune prétention sur ces deux prérogatives royales.

Muley-abd-allah accepta ces conditions, et jura de s'y conformer. Il fut revêtu d'un cafetan avec les cérémonies usitées dans l'empire ottoman; et il entra ensuite en possession du palais affecté aux sultans de Telmessen. Quelques jours après, lorsque l'armée turque dut songer à son retour, Muley-abd-allah pria le général de laisser auprès de lui une garnison qui dût en imposer aux partisans que Messaoud pouvait encore avoir dans la ville; et il obtint une garde de cent cinquante hommes auxquels il fixa une paie des plus avantageuses.

Le sultan de Tunis fut consterné en apprenant cette révolution, qui consolidait de plus en plus la souveraineté des Turcs dans la Barbarie. Cependant ses négociations secrètes auprès d'Ahmed-ben-el-cadi avaient eu enfin leur effet, et il avait obtenu de lui une promesse formelle qu'il se déclarerait en sa faveur lorsque des secours lui deviendraient nécessaires. Le bey d'Alger fut instruit des projets hostiles du sultan de Tunis, et des préparatifs de guerre qu'il faisait contre lui; il voulut essayer si des reproches adressés à ce souverain d'une ma-

nière polie, ne détourneraient pas la rupture scandaleuse que l'on devait redouter; et il lui écrivit en ces termes : « Plus j'examine ma conduite, et plus je trouve que tu es injuste envers moi. Comment donc ai-je pu m'attirer ta haine ? Je me suis toujours rappelé avec reconnaissance l'accueil favorable que tu me fis à mon arrivée sur les côtes de Barbarie. En toute rencontre, je me suis fait un devoir d'agir selon ce qui pouvait t'être agréable. J'ai respecté tes frontières, et je n'ai jamais molesté aucun de tes sujets; et toi, en échange, tu oses venir semer la division dans mes états; tu songes à débaucher mes serviteurs et mes créatures; si j'en crois même le bruit public, tu te prépares à entrer à main armée sur mes terres, et cela, sans que tu puisses me reprocher d'autre crime que celui d'avoir été heureux. Ce ne sera qu'avec la plus vive douleur, que je me verrai forcé de combattre un prince que j'estime; mais si je suis malgré moi dans le cas de repousser la force par la force, j'espère que le Tout-Puissant se déclarera pour la cause la plus juste. Salut. » Le sultan de Tunis, sans daigner répondre à la lettre de Khaïr-ed-din, pressa ses préparatifs, et fit entrer sur le territoire d'Alger une armée nombreuse.

Le bey, de son côté, envoya des troupes pour protéger sa province du Levant contre l'ennemi qui cherchait à l'envahir. Les deux armées se rencontrèrent et en vinrent aux mains ; les Tunisiens furent mis en déroute et se virent obligés de chercher leur salut dans les montagnes de Felissa dont les habitans tenaient pour eux. Les troupes algériennes les poursuivirent ; et elles les tenaient bloqués dans une gorge où il leur était difficile de pénétrer, lorsque Ahmed-ben-el-cadi, qui paraissait toujours très attaché aux intérêts de Khaïr-ed-din, vint trouver le général algérien ; non seulement il lui indiqua un détour, qui, par les hauteurs, conduisait au camp tunisien, mais il se fit fort d'obliger les ennemis à mettre bas les armes, si les Turcs voulaient le suivre. Sa proposition fut reçue aux applaudissemens de tous, et l'on se mit en devoir de gravir la montagne. Mais Ahmed-ben-el-cadi avait divisé en deux corps les troupes arabes qu'il commandait, il en prit un avec lui; quant à l'autre, il le laissa auprès des troupes algériennes qui gardaient le camp, disant en secret : « Lorsque vous nous apercevrez au sommet des hauteurs, faites main basse sur les Turcs, et j'en ferai autant de mon côté ; j'agirai de même avec ceux que je conduis. »

Lorsque Ahmed-ben-el-cadi fut arrivé au défilé qu'il avait désigné, il dit aux Algériens : « L'ennemi est maintenant devant vous, marchez à lui, je formerai l'arrière-garde. » Mais à peine y étaient-ils entrés, que l'armée de Tunis fit un mouvement pour venir les combattre. Les Turcs se mettaient en devoir de fondre sur elle, lorsqu'ils entendirent des cris affreux qui partaient de la plaine ; ils jetèrent alors un coup d'œil autour d'eux, et ils se virent dans un défilé extrêmement étroit, ayant devant eux l'armée de Tunis ; derrière, celle d'Ahmed-ben-el-cadi, et aux flancs, des montagnes escarpées qu'il était impossible de gravir. Ils comprirent alors qu'ils étaient trahis ; mais il ne leur restait plus d'autre ressource que celle de vendre chèrement leur vie ; ils se battirent en désespérés, et tous se laissèrent tailler en pièces, sans qu'on leur entendît demander quartier.

A la suite de cet événement, Ahmed-ben-el-cadi fit publier dans toute la contrée qu'il donnerait une récompense de deux ducats à celui qui lui apporterait la tête d'un Turc, ou qui lui amènerait quelque soldat vivant. Les Arabes se mirent en campagne, et, en peu de temps, ils saisirent plus de deux cents Turcs, outre tous ceux qu'ils massacrèrent.

Ahmed-ben-el-cadi se trouva donc tout à coup le maître absolu de la province du Levant, et Khaïr-ed-din, à qui il ne restait que peu de monde, se vit contraint de rester renfermé dans la ville d'Alger, où la disette se fit bientôt sentir.

Le cheik arabe, à la tête d'une grande armée, vint en faire le siége; mais Khaïr-ed-din et les habitans se défendirent avec vigueur, malgré toutes ses attaques et malgré la famine qui les affaiblissait encore plus que les combats. Heureusement pour eux, l'hiver arriva; et le froid, ainsi que la pluie dont il était accompagné, ne permirent plus à Ahmed-ben-el-cadi de continuer le siége. Il pensait même à se retirer, et à remettre la partie au printemps prochain, lorsque les Arabes de Mutija se présentèrent devant lui et lui dirent: « Nous vivions avec Khaïr-ed-din en bonne intelligence; nous avouerons même, que, bien loin de nous donner aucun sujet de plainte, il n'avait eu avec nous que des procédés remplis de courtoisie et de générosité. Tu nous a engagés à rompre avec lui, et à unir nos armes aux tiennes pour le détruire; si maintenant tu te retires, nous resterons seuls exposés à son ressentiment; et cela, avec des forces insuffisantes pour lui résister. » Les

Arabes terminèrent leurs représentations en signifiant à Ahmed-ben-el-cadi qu'ils s'opposaient à son départ.

Ce cheik arabe, dans l'embarras où il se trouvait, ne vit d'autre parti à prendre que de tenter un accommodement avec Khaïr-ed-din. Il lui envoya en ambassade les principaux chefs de sa nation, pour le prier d'oublier le passé et de lui accorder la paix. Khaïr-ed-din avait l'ame noble et généreuse, il se laissait aisément désarmer par les supplications d'un ennemi qui s'humiliait devant lui; d'ailleurs, quelque raison même qu'il eût de soupçonner la bonne foi du cheik, en ce moment, les circonstances le maîtrisaient, et il était temps de faire cesser enfin la famine qui désolait la ville.

Ces circonstances lui firent donc écouter les propositions de paix qui lui étaient adressées par les chefs arabes, de la part de Ahmed-ben-el-cadi, malgré toutes les raisons qu'il avait de se méfier de sa bonne foi; et il accorda la paix à condition qu'on lui rendrait tous les prisonniers Turcs et Maures qui avaient été faits, et que Ahmed-ben-el-cadi lui paierait un tribut annuel divisé en six paiemens qui se feraient tous les deux mois. Le cheik arabe consentit à tout; il renvoya les Turcs et les Maures qu'il avait en

sa puissance et il paya même d'avance la redevance des quatre premiers mois. Mais lorsque l'hiver fut passé, les prétextes ne lui manquèrent point pour rompre la paix qu'il avait jurée, et il prépara contre Alger une nouvelle expédition dont il chargea son frère Hussein. Cette fois, Khaïr-ed-din ne donna pas le temps aux Arabes de s'approcher de la ville ; il envoya au devant d'eux des troupes qui leur présentèrent le combat. Hussein et ses partisans furent défaits, et les Turcs retournèrent victorieux à Alger.



§ XIV.

Suite de l'histoire de Messaoud; le sultan dépossédé vient assiéger Telmessen; corps de Turcs dirigé sur cette ville; Messaoud, trahi par un cheik arabe dont il était devenu l'hôte, est livré à Muley-abd-allah.

Mais il est temps de terminer l'histoire de Messaoud que nous avons vu fuir de Telmessen, et qui avait été contraint d'abandonner le trône à son frère Abd-allah. Il se retira sur les confins du Sahra, où il fit un traité avec divers cheiks de tribus arabes et berbères; et se mettant à leur tête, il vint assiéger la capitale du royaume.

La ville était tellement resserrée, que Muley-abd-allah se préparait déjà à fuir; mais les Turcs que Khaïr-ed-din avait laissés auprès de lui, l'obligèrent à faire bonne contenance et à attendre les secours qui ne devaient pas tarder d'arriver. En effet, lorsque le bey d'Alger eut reçu avis du siége de Telmessen, il fit partir en toute diligence un corps de troupes composé de cinq cents Turcs. Ceux-ci, sans faire aucune attention au nombre d'ennemis qu'ils avaient à combattre, attaquèrent avec vigueur l'armée des assiégeans qui ne put long-temps soutenir leur choc, et Messaoud se vit de nouveau contraint à chercher son salut dans la fuite. Muley-abd-allah sortit de la ville pour aller complimenter l'armée victorieuse, et pour lui témoigner sa reconnaissance. En outre, il fit des présens considérables aux officiers et aux soldats qui vinrent se reposer de leurs fatigues dans Telmessen.

Le sultan dépêcha sur-le-champ à tous les cheiks arabes de son royaume un avis tendant à leur signifier que tous ceux qui abandonneraient le parti de Messaoud pour embrasser le sien, recevraient de sa part des témoignages de générosité; de plus, il annonça qu'il affranchirait pendant dix ans de tout impôt celui qui

amènerait son frère en vie, tandis qu'au contraire il poursuivrait à toute outrance le cheik arabe qui ne se serait pas emparé de sa personne, lorsqu'il aurait eu l'occasion de le faire. Ces promesses, ces menaces eurent l'effet qu'elles devaient produire sur des ames basses et avides, et il n'y avait point de cheik arabe qui ne souhaitât de mériter la reconnaissance du sultan, fût-ce même par un crime plein de lâcheté et de perfidie.

L'infortuné Messaoud s'était retiré auprès d'un cheik arabe auquel il avait rendu en beaucoup d'occasions des services signalés. Il en avait été reçu avec des témoignages d'amitié et une apparence de cordialité même qui l'avaient rassuré; mais ces beaux dehors n'étaient qu'une amorce pour mieux tromper sa bonne foi. Cet hôte perfide avertit secrètement le sultan de Telmessen que Messaoud s'était réfugié chez lui, et sur-le-champ Muley-abd-allah expédia une troupe de cavaliers qui se saisirent du prince fugitif et l'amenèrent à Telmessen avec tous les serviteurs qui lui étaient fidèles en dépit de ses revers. Le sultan fit renfermer son frère dans une étroite prison, et quant aux hommes de sa suite, on leur trancha la tête. Par ce moyen, il resta paisible possesseur du royaume sans avoir

à craindre aucun rival, sans redouter aucun prétendant.

Les troupes algériennes qui étaient venues le délivrer de cette armée ennemie qui l'assiégeait dans sa capitale, lui demandèrent son agrément pour retourner à Alger. Muley-abd-allah les congédia en leur faisant des largesses proportionnées au service qu'elles lui avaient rendu.

§ XV.

Expédition dirigée par Khaïr-ed-din sur la province de l'Est ; elle est confiée à Car-Hassan ; trahison de ce dernier ; Ahmed-ben-el-Cadi entretient secrètement des intelligences dans Alger ; complot contre Khaïr-ed-din ; il est averti et fait faire des propositions de paix par l'intermédiaire des ulémas ; révolte générale ; massacre des habitans ; proposition que font les Turcs d'anéantir la population ; refus de Khaïr-ed-din.

Khaïr-ed-din, après la victoire que ses troupes avaient remportée sur le frère de Ahmed-ben-el-cadi, avait expédié un corps de cinq cents hommes pour faire rentrer dans l'obéissance les pays de la province du Levant qui s'étaient soulevés. Un de ses anciens compagnons

d'armes, nommé Car-Hassan, natif de Satalie, qu'il avait chargé de cette expédition; n'eut pas de peine à rétablir le bon ordre et à faire rentrer chacun dans son devoir. Ahmed-ben-el-cadi fut obligé de se retirer sur les terres dont avait hérité de ses pères. Comme elles étaient situées entre Bone et la Calle, il n'avait qu'un pas à faire pour passer sur le territoire de Tunis, dans le cas où la fortune continuerait à lui être contraire. Mais ce cheik arabe avait de grandes ressources dans une astuce qui allait jusqu'à la fourberie, et il s'en servit pour semer la division entre Car-Hassan et Khaïr-ed-din. Il écrivit à Car-Hassan une lettre dont voici le contenu.

« Gloire à Dieu! il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu seul.

« De la part du serviteur du Très-Haut, Ahmed-ben-el-cadi au général Car-Hassan, dont le ciel augmente la gloire, salut.

« J'ai été forcé de céder à ton sabre les pays dont j'étais en possession, tu dois tes succès à ta valeur et à ta prudence. Khaïr-ed-din n'a aucune part à tes triomphes; il serait injuste qu'il voulût en avoir l'avantage. Si tu es tenté de garder la province que tu as conquise, et sur laquelle tu as plus de droits que lui, je te

promets d'oublier mon ressentiment et de t'aider de tout mon pouvoir à la conserver. Salut. »

Le général turc fut indigné à la lecture de cette lettre, il renvoya sans réponse et avec mépris celui qui en avait été le porteur. Néanmoins, Ahmed-ben-el-cadi ne se rebuta point du mauvais succès de sa première tentative; il savait par expérience ce qu'il y a de flatteur au cœur de l'homme dans l'espoir de l'indépendance et du pouvoir. Il fit jouer tant de ressorts, qu'à la fin Hassan se rendit à ses insinuations. Voyant même la possibilité de garder pour lui les pays qu'il avait repris sur Ahmed-ben-el-cadi, il engagea les troupes turques qu'il commandait, par l'appât de quelques avantages, à appuyer son insurrection. Il convint de nouveau d'un partage avec Ahmed-ben-el-cadi, et le bey d'Alger ne se trouva plus posséder un pouce de terrain dans les provinces du Levant.

La vengeance de ce cheik n'était point encore satisfaite; son dessein était de faire périr Khaïr-ed-din et de chasser ensuite tous les Turcs des terres de la Barbarie. Dans cette vue, il envoya des ambassadeurs secrets aux grands et aux principaux habitans de la ville d'Alger, pour les engager à secouer le joug honteux et pesant qu'une troupe d'étrangers sans aveu leur

avait imposé, et il leur promit de venir à leur secours au premier signal qu'ils lui feraient. Ses propositions furent agréées, ses conseils généralement adoptés, et l'on peut dire qu'il n'était plus question que de l'exécution de ce grand projet. Mais, parmi un si grand nombre de personnes qui devaient toutes contribuer au succès de l'entreprise, il était difficile sans doute que le secret fût gardé comme c'eût été convenable. Un Turc de la garnison en fut instruit, et il s'empressa d'aller en faire part à Khaïr-ed-din, en ajoutant : « Il n'y a pas un moment à perdre, ô mon brave commandant, les habitans d'Alger veulent nous faire périr ; il faut les prévenir. — Non, mon enfant, lui répondit Khaïr-ed-din, les preuves de leurs mauvais desseins ne sont point assez complètes, tenons-nous seulement sur nos gardes et attendons qu'ils se présentent ; la puissance de notre sabre suffira pour ramener l'ordre, et ces téméraires tomberont eux-mêmes dans le précipice qu'ils cherchent à creuser sous nos pas. » Cependant les principaux de la ville se rassemblèrent à l'entrée de la nuit dans la maison de l'un d'entre eux, pour se concerter sur le moment d'agir et pour discuter les moyens qui pouvaient être le plus utilement employés. Ils ne

furent pas d'accord sur certain point, et, dans la chaleur de la discussion, ils élevèrent la voix un peu trop haut. Un Turc qui habitait la maison voisine prêta l'oreille, et comprit qu'on agitait les questions les plus sérieuses contre l'état et ses défenseurs. Il alla, dans l'obscurité de la nuit, chercher plusieurs de ses camarades pour les rendre témoins auriculaires de cet horrible complot. Ceux-ci entendirent de leurs propres oreilles tout ce que leur compagnon leur avait déjà appris, et ils se transportèrent à l'instant à l'hôtel du gouvernement, pour donner avis de la conjuration que tramaient les habitans d'Alger. Khaïr-ed-din, bien que la nuit fût déjà avancée, envoya ordre aux ulémas de se rendre chez lui sur l'heure même, puis il leur dit : « Je sais de source certaine que les habitans de la ville conspirent contre nous, veuillez bien me dire si vous avez quelque part à leur projet, ou s'ils l'ont formé à votre insu ? —Dieu nous préserve à jamais, répondirent les gens de loi, de nous souiller de pareils crimes! mais, seigneur, la chose est-elle bien sûre ? n'y aurait-il point de l'exagération, et même de la calomnie dans les rapports qu'on vous a faits ? Dans une affaire de si grande conséquence ne portez aucun jugement avant de vous être bien

assuré de la vérité : la précipitation est la source des plus grands maux, et le défaut le plus terrible dans un chef. — Il n'y a rien de si vrai, reprit Khaïr-ed-din, les conjurés sont assemblés dans la maison d'un cheik ; et, au moment où nous parlons, ils concertent entre eux les moyens de verser notre sang. Je tiens toutes ces circonstances d'un homme digne de foi ; allez vous-mêmes les trouver, faites-leur sentir les dangers auxquels ils s'exposent, et engagez-les à se repentir de leur crime ; s'ils reviennent de leur égarement, je consens à leur pardonner, et je vous autorise à leur en faire la promesse de ma part ; mais, s'ils sont assez aveuglés pour s'opiniâtrer dans leur projet téméraire, j'en appellerai au tribunal du sabre, jusqu'à ce que Dieu décide dans notre querelle ; c'est le meilleur des juges. »

Conduits par le joldach qui avait dévoilé tout le mystère, les ulémas se transportèrent dans la maison où les conjurés étaient assemblés ; ceux-ci restèrent interdits et confus en les voyant paraître. Les gens de loi profitèrent de ce mouvement de surprise et de crainte que leur présence semblait inspirer, et ils leur dirent : « Quel est donc le sujet qui vous rassemble ici, et quel motif peut avoir donné lieu à un concours

si nombreux ? Si nous en croyons les rapports qu'on nous a faits, vous étiez réunis dans cette maison pour vous consulter sur un projet insensé qui n'aurait jamais dû venir à la pensée d'aucun d'entre vous; revenez de votre ivresse, demandez pardon à Dieu, et rentrez dans l'obéissance que vous devez à votre commandant. Le Très-Haut a dit dans son livre sacré: *O vrais croyans, obéissez à Dieu, obéissez à son prophète, et obéissez à celui qui tient les rênes du gouvernement.* Le prophète, sur qui soient les bénédictions du ciel! a prononcé aussi cet oracle : *Celui qui rompt le nœud dont les fidèles sont liés entre eux, celui-là mourra de la mort des impies.* Les ulémas continuèrent donc à leur citer diverses sentences relatives aux circonstances, leur mettant devant les yeux tout ce que la raison et la religion pouvaient leur inspirer de plus persuasif; mais leurs discours n'aboutirent qu'à augmenter, dans cette assemblée de conjurés, l'esprit de vertige et d'agression qui les animait; ils avouèrent, sans déguisement, qu'ils étaient fatigués d'être esclaves, et qu'ils étaient résolus à tout tenter pour recouvrer leur liberté. Les gens de loi retournèrent chez Kaïr-ed-din, et lui dirent : « Seigneur, le démon s'est emparé de l'esprit

du peuple; il est décidé à tenter le sort des armes; il te reste à implorer le secours du ciel, et à prendre les précautions que la prudence te suggérera. »

Aussitôt Khaïr-ed-din donna ordre à toute la troupe de se rassembler dans l'hôtel du gouvernement; elle s'y rendit en armes et se disposa au combat : mais tout le reste de la nuit et tout le jour suivant jusqu'à trois heures après midi s'écoula sans qu'il y eût aucun mouvement de la part des habitans. . . .

L'hôtel du gouvernement occupait dans ce temps-là le même emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui[1]; trois rues principales y aboutissaient. La grande rue qui court du nord au sud et qui se termine à Bab-azoun, celle qui lui est parallèle, moins large et plus courte, qui conduit à Bab-el-oued, située au nord; et enfin la rue qui est en face l'hôtel, qui mène à la grande mosquée, et à Bab-el-bahar, ou bien Bab-el-Gezaïr, regardant le levant.

Un peu après l'asr, les habitans d'Alger se mirent en marche pour venir assaillir les Turcs ralliés dans l'hôtel du gouvernement. Ils se divisèrent en trois bandes, et s'avancèrent avec des cris affreux par les trois rues que nous

[1] Voyez la note à la fin, sur le palais de la Jennina.

venons de nommer. C'était une armée nombreuse, sans chef pour la commander. Mais, on le sait, toutes ces insurrections populaires manquent ordinairement leur but, et n'occasionnent que des désordres effroyables. L'histoire nous en montre mille exemples, et un des plus terrible, c'est celui qui nous est offert par les citoyens de Radhadh, dans le royaume de Grenade, lorsqu'ils se révoltèrent contre le gouvernement de Ben-abdul-Rahman-el-Dakhil.

Lorsque Khaïr-ed-din eut vu quel était le genre de disposition adopté par les Algériens dans leur attaque, il divisa comme eux ses troupes en trois corps, pour faire face de trois côtés aux rebelles. Il attendit qu'ils fussent près de l'hôtel du gouvernement, et alors il ordonna à ses Turcs de les assaillir. Ceux-ci, après avoir fait une décharge de mousqueterie, tombèrent sur les Algériens le sabre à la main; et ils en firent une vraie boucherie. L'armée des rebelles se composait uniquement de citadins n'entendant rien au maniement des armes et s'imaginant qu'il suffisait d'avoir un sabre à la main pour savoir s'en servir; ils purent bientôt reconnaître qu'ils n'étaient pas faits pour se mesurer avec de vieux soldats, accoutumés à braver les dangers, et ne portant jamais un coup à faux. On les vit

bientôt fuir en désordre; les uns se réfugiant dans les mosquées, les autres dans les *zavies*[1], et quelques uns dans les maisons des grands. On en saisit environ deux cents, que l'on fit mettre dans les prisons.

Le lendemain de ce sinistre événement, Khaïr-ed-din fit publier dans la ville, que chacun ouvrît sa boutique et reprît ses occupations comme à l'ordinaire. Les Turcs, étonnés de la conduite de leur bey, vinrent le trouver, et lui dirent : « Seigneur, ta clémence nous effraie. Le peuple, au milieu duquel nous vivons, a prouvé la haine qu'il nous porte; il n'oubliera jamais le massacre que nous avons fait des siens, et quant à nous, nous ne saurions désormais oublier les projets téméraires qu'il avait conçus. La confiance ne peut plus se rétablir entre nous. Il est

[1] *Zavies*, asile, lieu de refuge; se sont des lieux saints, où, à l'exemple des anciens, les Algériens, coupables de crimes, se mettaient à l'abri des poursuites de la justice. Cependant les deys, dans nombre de circonstances, rendirent nulle cette protection religieuse; pour cela, ils menaçaient de peine de mort tout individu qui porterait à manger au coupable. Ils faisaient en même temps surveiller le malheureux en dehors des zavies, en sorte qu'il était forcé de se livrer de lui-même ou de mourir dans les angoisses de la faim. La mosquée de Sidi-abder-haman en dehors de Bab-al-oued, et un grand Marabout près du rivage de Bab-azoun, étaient les deux zavies les plus célèbres d'Alger.

à craindre qu'il ne trouve enfin moyen de nous surprendre et d'assouvir sa vengeance. Dans une pareille situation, le parti le plus prudent à prendre, c'est d'exterminer les rebelles. »

« Comment est-il possible, mes frères, leur répondit Khaïr-ed-din, que nous pensions à faire périr tous les habitans de cette ville! il y a parmi eux beaucoup de coupables sans doute, mais il y a encore plus d'innocens, et le nombre des gens vertueux l'emporte certainement sur le nombre des méchans. Outre le crime affreux dont nous nous souillerions, une exécution si pleine de barbarie n'est pas aussi facile que vous pouvez le croire. Reposez-vous sur moi du soin d'apaiser cet incendie. »

Et à l'instant même le bey fit publier que tous les habitans eussent à se rendre dans la mosquée principale, par la porte du midi. Lorsqu'ils s'y furent rassemblés, Khaïr-ed-din s'y transporta à cheval, suivi de toutes ses troupes, et, s'avançant jusqu'au seuil du temple, il dit à haute et intelligible voix : « Habitans d'Alger, quel est le sujet qui vous a engagés à vous révolter contre nous? et de quels crimes sommes-nous coupables à vos yeux? N'est-ce pas à nos efforts et au tranchant de notre sabre, que vous devez les victoires signalées que vous

avez remportées contre l'ennemi de notre sainte religion, la première fois, au temps de mon frère Aroudj, et la seconde, à l'époque où je lui succédai?

« Ces deux événemens, qui ont donné tant de lustre à votre ville, sont l'effet de notre bravoure, et nous les avons payés de notre sang, c'est ce que personne n'ignore d'une extrémité du monde à l'autre. Il y a quelque temps, j'avais pris la résolution de partir pour Constantinople, après avoir fortifié votre ville, et après l'avoir mise à l'abri des insultes de vos ennemis; pour arriver à ce résultat, j'avais réuni de bonnes troupes et des munitions de toutes espèces; vous vous êtes opposés à mon dessein, vous m'avez fait les instances les plus puissantes pour y renoncer, et vous m'avez dit en propres termes, dans cette circonstance : « Si vous quittez votre ville, les infidèles s'en empareront bientôt. » Venant ensuite à l'appui de ces sollicitations, vos ulémas déclarèrent par un *fetva* [1] unanime, qu'il n'y aurait aucun mérite pour moi à aller combattre loin de cette contrée, où ma présence et mes services étaient nécessaires. En conséquence, je sacrifiai

[1] *Fetva*, déclaration officielle; sommation.

mes désirs à mon devoir, et je consentis à rester ici avec mes troupes, pour défendre vos foyers, par mer comme par terre. De quel reconnaissance avez-vous payé tant de bienfaits ? Vous avez répondu à mes efforts en formant le complot de me faire périr avec tous mes braves compagnons, qui ont tant de fois exposé leur vie pour vos intérêts. Maintenant, comment faut-il agir ? La justice n'exige-t-elle pas que je vous fasse tous mourir, ou plutôt que je vous fasse endurer ces tourmens dans lesquels la mort devient un soulagement, pour ne pas dire une consolation. »

Les ulémas, les imans et les cheiks s'avancèrent auprès de Khaïr-ed-din, et lui dirent : « Seigneur, le pardon d'un si grand crime appartient à Dieu et à toi. Tu n'ignores pas que la plus notable partie des habitans n'a pris aucune part à cette révolte, et qu'elle n'a été fomentée que par ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans la population. Les cheiks de la ville et les principaux citoyens, n'ont aucune connivence avec les rebelles. Rappelle-toi, Seigneur, cet oracle qu'a prononcé le Très-Haut dans le livre de notre loi. « *Si tu pardonnes, tu feras une œuvre plus conforme à la pitié et à la religion.* » Et dans un autre passage du Coran, l'Éternel

dit encore: «*Celui qui fait taire son ressentiment, et qui use de clémence, trouvera sa récompense dans le ciel.*»

Tandis que les ulémas faisaient leurs efforts pour fléchir le courroux de Khair-ed-din, les habitans d'Alger, pâles et tremblans, attendaient dans un morne silence l'arrêt qui allait sortir de la bouche de ce chef irrité. Ils voyaient les troupes qui l'entouraient écumant de rage, et n'attendant que le signal du carnage pour marcher. Les horreurs d'une mort cruelle, le souvenir de leurs femmes et de leurs enfans abandonnés à la merci du bourreau, mille images effrayantes venaient troubler leur imagination et glacer le sang dans leurs veines. Tout à coup un des principaux habitans qui n'avait rien à se reprocher, enhardi par son innocence, traversa la foule, et se prosternant aux pieds de Kaïr-ed-din, lui dit : « Seigneur, si ta vengeance ne peut être assouvie que par le sang, ne te suffit-il pas de répandre celui des coupables? Ils sont en ton pouvoir, et personne ne peut les soustraire à ta justice.»

« Fort bien ! reprit Khaïr-ed-din. O vous, citoyens d'Alger, qui connaissez mieux que moi ceux qui ont allumé le feu de la sédition, et de la révolte, aidez-moi à distinguer les têtes cri-

minelles sur lesquelles le jugement de Dieu doit être prononcé.» Et aussitôt le bey ayant fait entrer dans la mosquée une troupe de soldats, on leur indiqua les principaux conjurés; ils en saisirent cent soixante, qu'ils traduisirent dans les prisons du gouvernement. Khaïr-ed-din marcha sur leurs traces, et arrivé à son palais, il fit assembler un grand divan pour prononcer sur le sort des prisonniers. Les joldachs furent unanimement d'avis qu'il fallait sur-le-champ les faire mourir. Le bey d'Alger trouva cette sentence trop barbare; il essaya avec adresse de ramener les esprits de cette milice féroce à des sentimens plus humains. Mais rien ne put la fléchir, et l'orateur de la troupe, au nom de tous les soldats, ne craignit pas de lui dire: «Seigneur, il est des cas où la clémence devient un vice. Le bon ordre et la discipline d'un empire exigent que les crimes soient punis; il faut donc que les coupables meurent, et que leurs concitoyens apprennent par cet exemple nécessaire, qu'on ne saurait franchir les bornes du devoir.»

Le généreux bey d'Alger ne se rendit point encore à cet argument, et se tournant vers les soldats, il leur dit: «O mes frères, ô mes braves compagnons, ceux que vous voulez livrer si im-

pitoyablement au dernier supplice, ont été vos camarades, vos amis ; vous avez fait la guerre avec eux, ils vous ont aidés à repousser et même à vaincre les infidèles ; comment pouvez-vous vous décider à répandre leur sang pour une seule faute qu'ils ont commise, et dont ils sont déjà assez punis ? » Il allait continuer, lorsqu'il fut interrompu par un murmure qui annonçait le mécontentement de l'assemblée. Un vieux soldat se leva et dit à son chef : « Si ces séditieux trouvent en toi un protecteur, il n'est que trop à craindre qu'enhardis par leur impunité, on les voie bientôt s'essayer dans un nouveau complot dont l'occasion sera même cherchée avec ardeur. Nous ne méprisons pas assez notre vie pour l'exposer aux coups de la perfidie ; et si tu as pris la résolution de sauver ces malfaiteurs, permets-nous au moins de retourner dans notre patrie : que ce pays leur soit de nouveau abandonné. »

Le bey sentit qu'il fallait céder : il donna ordre qu'on lui amenât ceux d'entre les prisonniers qui avaient eu le plus de part à la révolte. On lui en présenta vingt, qu'il livra au sabre de ses soldats. Ce sang répandu apaisa leur rage, et permit à Khaïr-ed-din de sauver ceux qui restaient.

§ XVI.

Khaïr-ed-din prolonge son séjour à Alger; sévérité de son administration; décadence momentanée; départ du bey pour Gigel; il promet de revenir au bout de trois ans; course en mer; capture de navires chargés de blé; reconnaissance des habitans de Gigel; croisière dirigée contre les habitans de Tunis; ils envoient demander la paix; leurs prisonniers leur sont rendus.

Après cet événement, Khaïr-ed-din resta encore deux ans à Alger, et la police sévère qu'il y maintint, obligea ceux qui auraient le plus désiré une révolution à rester dans les bornes de leurs devoirs. La situation n'était point, durant ces derniers temps, aussi brillante

que dans le principe. Beaucoup de soldats dévoués jadis au bey étaient repassés en Turquie; la plupart de ceux qui étaient restés auprès de lui à Alger, s'étaient mariés, et les soins qu'ils étaient obligés de donner à l'entretien de leur famille, les rendaient moins propres au métier des armes. Les pays qu'ils avaient conquis dans la province du Levant se trouvaient partagés entre Car-Hassan et Ahmed-ben-el-cadi, sans qu'il y eut aucun espoir de les recouvrer.

Quant à la province du Couchant, je ne vois pas dans les archives que j'ai consultées, qu'il y ait eu de révoltes[1]. Mais il est à croire que les cheiks arabes de cette contrée ne manquèrent pas de secouer le joug dès qu'ils se furent aperçus de cette décadence. Le petit empire de Khaïr-ed-din se trouvait par conséquent borné à la ville d'Alger et à son territoire.

Cette position fit faire au bey des réflexions mortifiantes sur l'inconstance de la fortune qui paraissait l'abandonner; et son amour-propre

[1] La province du Couchant était également en révolte contre Khaïr-ed-din, et tomba en partage à Car-Hassan, qui fit de Scherchel sa capitale; nous en aurons la preuve plus loin dans le récit de la reprise de cette ville par Khaïr-ed-din et de la mort de Car-Hassan, comme Haido, Marmol et d'autres le racontent aussi, en transportant toutefois ces événemens à des époques différentes. Voyez au surplus les notes à la fin.

blessé lui inspira du dégoût pour le séjour d'Alger. Il était indécis, néanmoins, s'il en partirait, ou s'il continuerait à y rester. Dans cette perplexité, il pria Dieu de vouloir bien l'éclairer sur le parti qu'il avait à prendre. Une nuit, il songea qu'il s'acheminait vers le bord de la mer, portant ses effets sur son dos, dans le dessein de les transporter à bord d'un navire, où il devait lui-même s'embarquer. Le prophète de Dieu, sur qui soient les bénédictions du ciel! daignait lui aider à porter son fardeau. Khaïr-ed-din, en se réveillant, vit dans ce songe qui le frappa, un ordre divin de quitter Alger, et il se mit aussitôt à faire secrètement ses préparatifs. Il avait dans son arsenal neuf vaisseaux; il en fit mettre trois en armement, comme s'il avait le projet de les expédier à Constantinople pour des affaires importantes. Et tandis qu'on disposait le gréement, et que l'on faisait les réparations nécessaires, il préparait tout pour un départ, qu'il n'annonça néanmoins qu'au moment où on lui vit transporter à bord ses effets et son bagage. Alors, convoquant un grand divan où les principaux de la ville furent invités à assister, il leur dit : « Habitans d'Alger, j'ai formé la résolution de vous quitter, et de laisser à vos soins et à votre sagesse le commandement de

cette ville : je vous en remets la garde, et vous invite à veiller avec union, avec constance, à sa conservation et à votre bonheur. »

Les Algériens sentirent vivement la perte qu'ils faisaient; il n'y avait aucun d'eux qui ne rendît justice aux vertus de Khaïr-ed-din, et qui ne le regardât comme un de ces hommes rares, faits pour le commandement, dont la nature semble méditer l'apparition sur la terre pendant des siècles. Leur cœur était affecté de son départ; mais ils ne firent point d'efforts comme la première fois pour le retenir, ils se contentèrent de l'accompagner jusqu'à ses vaisseaux, et ils le quittèrent les yeux baignés de larmes, en faisant des vœux pour sa prospérité.

Le calme obligea Khaïr-ed-din à passer toute la nuit dans le port. A la pointe du jour, les Algériens accoururent au bord de la mer, et ils virent avec satisfaction qu'il n'avait point encore mis à la voile. Ils le conjurèrent de mettre pied à terre, pour que le peuple pût encore jouir un instant de sa vue. Khaïr-ed-din se rendit à leurs instances, et lorsqu'il fut au milieu d'eux, un des principaux habitans lui adressa ce discours : « Seigneur, nous regardons comme le plus grand des malheurs qui pouvait nous arriver, la résolution que vous avez prise de nous

quitter ; nous ignorons si cette séparation sera de longue durée, ou si vous êtes dans le dessein de revenir : daignez nous instruire de vos projets, afin que dans le cas où nous ne pourrions plus nous flatter de l'espoir de vous revoir, il soit pris les mesures que nécessitera cette disposition. »

« Citoyens d'Alger, répondit Khaïr-ed-din, je me propose d'être trois ans absent, et de revenir ensuite au milieu de vous. Après ce terme, si vous ne me revoyiez point, c'est que cette séparation devrait être éternelle. » Après avoir prononcé ces paroles, il leur fit ses adieux, et, profitant d'un vent de terre qui commençait à souffler, il fit voile pour la ville de Gigel, où il déposa sa famille, dans le dessein de s'y établir.

Gigel, cette année, était affligé par la disette. Khaïr-ed-din, voyant le haut prix des vivres, prit le parti de faire des courses sur les chrétiens, pour se procurer les moyens de soulager le peuple. Il forma une division de sept bâtimens, et peu de jours après son départ de Gigel, il rencontra un nombre pareil de bâtimens montés par les infidèles, qui se mirent en devoir de se défendre. Khaïr-ed-din en coula un à fond, et les autres reconnaissant, à la manière de combattre, qu'ils avaient à faire à ce bey,

dont le nom et les exploits étaient devenus si fameux, amenèrent leurs pavillons et se rendirent. Ces vaisseaux étaient heureusement chargés de denrées, et le neuvième jour après son départ de Gigel, Khaïr-ed-din rentra dans le port, en y apportant l'abondance. Il fit distribuer le blé de ces prises aux habitans; un prix modique fut exigé néanmoins de ceux qui avaient les moyens de payer, et il donna gratuitement aux pauvres la portion dont ils avaient besoin pour leur subsistance. Les habitans de Gigel ne cessaient de remercier la Providence de leur avoir envoyé Khaïr-ed-din, dans des circonstances où ses secours leur étaient devenus si nécessaires.

Après s'être reposé quelque jours, il repartit de nouveau pour la course. Il prit un bâtiment chargé de sel, et cette prise lui fit le plus grand plaisir, car la ville de Gigel se trouvait au dépourvu de cette denrée. Il adopta, pour la distribution du sel, les dispositions qui avaient été prises précédemment, lorsqu'il s'était agi des chargemens en blé.

La mauvaise saison arriva sur ces entrefaites, et Khaïr-ed-din passa l'hiver à Gigel. Au retour du printemps, il fit armer neuf vaisseaux avec lesquels il alla croiser contre les Tunisiens,

pour se venger de leur sultan. Il prit à celui-ci quantité de bâtimens, qu'il amena à Gigel avec tous leurs équipages. Les habitans des côtes de Tunis résolurent de lui envoyer, en leur propre nom, une députation pour le supplier de leur accorder la paix, et afin qu'il lui plût de leur rendre ceux de leurs concitoyens qu'il avait en son pouvoir. Khaïr-ed-din céda à leurs prières et délivra les prisonniers.

Les députés des côtes de Tunis étaient venus à Gigel avec neuf vaisseaux bien armés. Khaïr-ed-din les engagea à se réunir à son escadre, qui se trouvait aussi composée de neuf bâtimens, et ils partirent tous ensemble pour aller croiser sur les côtes des infidèles. Ils ne furent point heureux dans ce voyage, et après avoir épuisé toutes leurs provisions, ils retournèrent à Gigel. La saison était encore belle, ils prirent des rafraîchissemens, et ils sortirent une seconde fois. La flotte musulmane, après quelques jours de navigation, rencontra un gros vaisseau espagnol, défendu par une bonne artillerie et un nombreux équipage. Khaïr-ed-din se chargea de l'attaque; comme il s'avançait pour lui jeter les grappins, un boulet parti du bord ennemi lui abattit son grand mât, et bientôt après un autre boulet lui enleva son turban,

sans cependant lui faire aucun mal. Le bras de Dieu qui veillait sur une tête si précieuse, le préserva sans doute en cette occasion. Le brave Khaïr-ed-din, dont l'ame était incapable de se troubler au milieu des plus grands dangers, vint à bout de joindre le vaisseau des infidèles. Il sauta le premier à bord; d'un coup de sabre, il abattit la main du capitaine qui se présentait, et un joldach turc qui était à ses côtés lui trancha la tête avec son yatagan. Les chrétiens, à cette vue, perdant courage, tombèrent à genoux et demandèrent quartier.

Khaïr-ed-din donna ordre de cesser le carnage, et il dut à son intrépidité la prise d'un vaisseau qui, par son artillerie, aurait été en état de résister à toute la flotte musulmane. Il y trouva en outre une riche cargaison, composée de deux cents quintaux de soie, de quarante balles de draps, de seize cents quintaux de châtaignes, de deux mille quintaux de noisettes, et de quinze caisses remplies d'étoffes précieuses. Il envoya cette prise bien escortée à l'île de Girbé, se proposant de la suivre de près et de terminer la croisière: telle était du moins son intention; mais sa navigation durait encore, lorsqu'il eut avis qu'un corsaire infidèle venait de faire une descente sur les côtes du royaume

de Tunis, et qu'il y avait enlevé un grand nombre de musulmans qu'il emmenait en captivité; alors il changea de dessein, et il résolut d'aller à la poursuite de ce nouvel ennemi. Lorsqu'il fut sur le cap Bon, il découvrit un vaisseau armé qu'il soupçonna pouvoir être celui à la recherche duquel il allait. Il lui donna la chasse, l'atteignit, et sautant à l'abordage, suivi de la troupe de héros qu'il commandait, il s'en rendit maître, avec la protection de Dieu. Son premier soin fut de rompre les fers des pauvres Tunissiens, qui ne cessèrent de bénir leur libérateur, et de lui souhaiter tous les biens du ciel et de la terre. A l'instant il donna ordre de virer de bord, et de faire voile pour Girbé. A son heureuse arrivée dans cette île, il fit répartir les deux prises qu'il avait faites, suivant les usages de la course, entre tous ceux qui y avaient droit. Il revint une somme importante à chaque soldat turc et à chaque matelot maure [1].

[1] Comme on peut le voir par ce qui va suivre, durant ces expéditions, Ahmed-ben-el-cadi régnait momentanément à Alger.

§ XVII.

Grande expédition sortie de Girbé; retour à Gigel; Khaïr-ed-din passe l'hiver dans cette ville; songe, apparition du prophète; différends avec les habitans d'Alger; Ahmed-ben-el-cadi envoie à Khaïr-ed-din des présens qui sont refusés; son envoyé est mutilé par les troupes; expédition contre Bégiajé; elle avorte; on se dirige sur Alger; défaite d'Ahmed-ben-el-cadi dans les montagnes; soumission des cheiks; évasion d'Ahmed-ben-el-cadi; nouvelle armée formée par lui dans Alger; il meurt assassiné par les siens; triomphe de Khaïr-ed-din.

Le hasard fit que, dans le même temps, plusieurs corsaires de Tunis vinrent mouiller à Girbé, où Sinan reis [1], dont nous avons déjà eu occasion de parler, s'était rendu quelques jours

[1] C'est le même que plusieurs historiens nomment le *Juif*.

avant l'arrivée de Khaïr-ed-din; il y était entré avec trois barques qu'il commandait; le tout réuni composait une flotte de quarante bâtimens. Khaïr-ed-din proposa d'aller de compagnie en croisière; tous y consentirent, et ils se mirent en mer sous les ordres du bey. Cette flotte fit un grand nombre de prises, qui répandirent la joie parmi les vrais croyans, et un deuil universel chez les ennemis de notre sainte loi.

Khaïr-ed-din voyant que la mauvaise saison commençait à s'approcher, mit le cap sur Gigel: Sinan reis le quitta pour retourner à Girbé, où ses affaires l'appelaient; et deux autres reis lui ayant demandé son agrément pour aller faire encore quelques jours de croisière, ils partirent pour les côtes de l'Andalousie. La fortune leur fut favorable : ils prirent plusieurs bâtimens chrétiens et vinrent retrouver Khaïr-ed-din à Gigel, avec un grand nombre d'Andaloux qui s'étaient réfugiés à leur bord.

Khaïr-ed-din laissa tranquillement passer les tempêtes de l'hiver, et lorsque le printemps eut chassé les orages, il fit armer, selon sa coutume, quelques bâtimens pour la course, et il les expédia sur les côtes d'Espagne. Ces bâtimens retournèrent chargés de Maures qui

abandonnaient un pays souillé par l'idolâtrie.

Ce fut à peu près à cette époque que Khaïr-ed-din eut un songe miraculeux : une nuit il était livré à un profond sommeil, lorsqu'il vit tout à coup devant lui le prophète de Dieu, sur qui soit le salut de paix! qui, suivi d'Abou-Bekr, d'Omar, d'Osman, d'Ali, et de tous les compagnons de sa mission divine, s'avança près de son lit, et, d'un ton majestueux lui dit : « Tu as donc abandonné la bonne ville d'Alger? — Non, prophète de Dieu, répondit Khaïr-ed-din; mais le dégoût s'y était emparé de moi, et je suis venu faire diversion à mon ennui, dans la compagnie de mes fidèles Gigelis. » Le prophète, sur qui soit le salut de paix! lui dit : « Khaïr-ed-din, mets ta confiance en l'Éternel, et retourne à Alger. En ce moment Khaïr-ed-din se réveilla, et ouvrant les yeux, il aperçut encore ce soleil du ciel et de la terre qui sortait de l'appartement avec son glorieux cortège. Khaïr-ed-din, en exécution de l'ordre qu'il venait de recevoir de la bouche même du prophète, forma la résolution de retourner à Alger.

Il était entièrement préoccupé de ce projet, qu'il ne communiquait encore à personne, lorsque le besoin d'eau et de provisions conduisit vers Alger un des vaisseaux qu'il avait expédiés

en course. Comme ce bâtiment s'approchait, on fit feu sur lui, et on l'obligea à s'éloigner. Ahmed-ben-el-cadi, après le départ de Khaïr-ed-din, avait, par ses intrigues, obtenu le commandement de la ville, et il y régnait en souverain. Le reis de ce vaisseau laissa arriver, et retourna à l'instant à Gigel, tant par nécessité, que pour rendre compte au bey de la réception qu'on lui avait faite dans une ville dont il avait été si long-temps le protecteur. Il se présenta devant Khaïr-ed-din avec ses principaux officiers, et après lui avoir raconté l'insulte que les Algériens avaient faite à son pavillon, il ajouta : «Seigneur, nous étions les maîtres de ce pays et nous avions bien acquis le droit d'y commander par le sang que nous y avions versé pour le défendre; à deux fois différentes nous en avons repoussé les infidèles, qui certainement s'en seraient emparés s'ils n'avaient eu à combattre que les faibles habitans. Ces deux victoires ont coûté la vie à beaucoup de nos braves camarades, et quel est cependant le profit qui nous reste de tant d'efforts et de tant de peines? Nous-mêmes, de notre propre choix, et sans nécessité, nous l'avons abandonné à des mains ennemies qui nous en défendent l'entrée; il est de votre gloire, Seigneur, de vous venger de

l'affront que nous venons d'essuyer. Il faut aller, soit à bord de nos bâtimens, soit par terre, nous emparer de nouveau de cette ville ingrate, et y exterminer les téméraires qui osent nous braver. Nous sommes tous disposés à vous suivre, et vous n'ignorez pas ce que nous savons faire. En cela, il est vrai, il nous suffit de suivre l'exemple d'un chef si digne de nous commander. »

C'était la première fois, depuis que Khaïr-ed-din avait quitté Alger, que des joldachs lui avaient adressé de pareilles insinuations. Aucun d'eux, jusqu'à ce moment, ne lui avait témoigné le moindre regret d'avoir quitté Alger, et il attribua l'ardeur qui les animait dans cette circonstance aux inspirations du Très-Haut qui, par là, voulait sans doute lui confirmer la vision qu'il avait eue.

Ahmed-ben-el-cadi ne fut pas long-temps sans se repentir de l'insulte qu'il avait faite aux vaisseaux de Khaïr-ed-din : on lui avait donné connaissance des prises considérables que le bey avait enlevées aux infidèles, du nombre de bâtimens dont son escadre s'était augmentée, et de la quantité de recrues qu'il avait pu faire dans le royaume de Tunis. Ces avis lui donnèrent de l'inquiétude : toutefois, il s'imagina que des

excuses et une soumission apparente accompagnées de quelques riches cadeaux, pourraient faire taire le ressentiment de Khaïr-ed-din. D'après ce calcul, il lui expédia un de ses officiers pour lui porter, à Gigel, une lettre accompagnée d'un présent. Khaïr-ed-din fit refufuser l'entrée de ses appartemens à l'envoyé d'Ahmed-ben-el-cadi, et lui fit signifier en outre de se retirer à l'instant même, en remportant ce qu'il devait lui offrir; mais, trouvant beaucoup trop doux un tel procédé, les troupes du bey se saisirent de cet envoyé, et après l'avoir accablé d'insultes et d'invectives, ils lui coupèrent le nez et les oreilles [1], et le renvoyèrent ainsi mutilé à son maître. Ahmed-ben-el-cadi, en apprenant l'accueil qu'on avait fait à son offi-

[1] Ce n'est pas la seule fois que les Algériens se soient permis de pareilles plaisanteries. A l'époque où ils s'emparèrent de Tunis, grâce aux intelligences qu'ils s'étaient ménagées auprès des troupes turques chargées de défendre les châteaux, la ville fut mise trois jours au pillage; et, pour faire déclarer aux habitans où ils avaient caché leurs bijoux ainsi que leur argent, les Algériens coupèrent le nez et les oreilles à ces malheureux, ils les mutilèrent aussi d'une manière moins apparente. On voit encore à Tunis beaucoup de ces infortunés. Les femmes d'Ali-Pacha ne furent pas mieux traitées; le bey de Constantine leur fit couper le mamelon du sein et le sein lui-même, pour obtenir la révélation des lieux où l'on supposait qu'il devait y avoir des trésors cachés. *(Note du traducteur).*

cier, comprit tout ce qu'il devait attendre de l'indignation du bey.

Mais les principaux habitans d'Alger renouvelèrent secrètement, en cette circonstance, les instances qu'ils avaient déjà faites à Khaïr-eddin, pour l'engager à venir les délivrer des vexations d'Ahmed-ben-el-cadi. Le bey leur avait toujours adressé des réponses vagues qui témoignaient de son indifférence; pour cette fois, il les assura formellement qu'il ne tarderait pas à exaucer leurs vœux.

Bientôt, en effet, il donna l'ordre d'équiper tous les vaisseaux pour le transport des troupes à Alger; cependant, l'envie d'enlever Bégiajé aux Génois [1], lui fit changer cette disposition; il fit dresser les tentes dans les plaines de Gigel, et il se mit en marche avec un camp formidable, composé de Turcs et de Gigelis, pour assiéger le château de Bégiajé, et commencer par là ses nouvelles entreprises. Il était déjà à une journée de Gigel, lorsqu'il reçut une nouvelle ambassade de la part des Algériens: ceux-ci l'engageaient à presser son départ pour leur

[1] Nous avons déjà fait remarquer que l'auteur du manuscrit arabe attribue à tort la possession de Boujie aux Génois. Il faut donc substituer ici les Espagnols.



ville, dont les portes, disaient-ils, lui seraient ouvertes dès qu'il se présenterait. Khaïr-ed-din leur demanda des otages, pour sûreté de leur parole, et les Algériens lui envoyèrent les enfans de plusieurs cheiks importans de la ville. Ces dispositions favorables, dont il était de sa sagesse de profiter, le firent renoncer au siége de Bégiajé qui lui tenait tant à cœur, et il se dirigea vers la côte d'Alger.

Arrivé dans les environs de Sebona, ville qui était de la dépendance d'Ahmed-ben-el-cadi, un corps de cavalerie, chargé de veiller pendant la nuit à la sûreté du camp, aperçut une troupe de dix-huit cents montagnards de Felissa qui défilaient pour aller se joindre à l'armée du grand cheik. La patrouille du bey tomba à l'improviste sur cette troupe qui marchait en désordre; elle en tailla en pièces un grand nombre et se saisit de celui qui commandait le détachement.

Les fuyards, on le pense bien, portèrent en diligence la nouvelle de leur défaite à Ahmed-ben-el-cadi, qui, à la pointe du jour, s'approcha pour arrêter les progrès de Khaïr-ed-din, et pour lui livrer bataille. Son armée était composée de huit mille cavaliers et de mille montagnards à pied; il vint se camper assez près des

troupes turques, au pied d'une montagne très escarpée, et il fortifia son camp par de larges fossés ; il était en vue de l'ennemi, et il n'y avait entre eux que le vallon qui sépare les montagnes de Felissa ou Mellil, de celles de Mouateas. Ses cavaliers s'avançaient près de l'armée turque, et l'inquiétaient incessamment par des décharges de mousqueterie ; puis, lorsqu'ils se trouvaient trop pressés, ils se retiraient dans leur camp, dont Khaïr-ed-din ne pouvait approcher. Il y avait déjà plusieurs jours que ces escarmouches, peu avantageuses pour les Turcs, continuaient, et le bey était dans les plus grands embarras. Une nuit, avant de s'endormir, il leva les mains au ciel, et pria le Très-Haut de vouloir bien l'éclairer sur le parti qu'il avait à prendre. Aussi vit-il, durant son sommeil, deux armées qui combattaient du côté de l'ouest. A son réveil ce songe le frappe ; il monte à cheval, fait déployer les drapeaux, sonner la marche, et il se met en route vers le couchant.

Ahmed-ben-el-cadi, en apercevant ce mouvement des troupes turques, se tourna vers ses officiers, et leur dit : « Mes amis, l'ennemi fuit devant nous; suivons ses traces, et profitons de ce moment favorable pour l'exterminer. » Cet avis fut généralement approuvé, et toute l'ar-

mée du cheik arabe se disposa à aller attaquer Khaïr-ed-din. Elle n'eut pas de peine à le joindre, et le combat s'engagea : le sabre ottoman vint bientôt à bout de mettre le désordre dans l'armée d'Ahmed-ben-el-cadi; bientôt aussi les Arabes se débandèrent, et on leur vit chercher leur salut dans la fuite; mais la cavalerie du bey les poursuivit à toute outrance; aussi en tua-t-elle plus de quatre mille. Le reste de l'armée se réfugia dans certain défilé de la montagne des Mouateas, au pied de laquelle Ahmed-ben-el-cadi avait antérieurement posé son camp.

Khaïr-ed-din, sans perdre de temps, gagna les hauteurs; et s'étant posté avantageusement afin de s'opposer à la sortie des fuyards, il envoya des ambassadeurs aux cheiks de ces montagnes pour les inviter à lui rendre hommage. Cette négociation réussit au gré de ses désirs, èt les cheiks lui promirent obéissance et fidélité.

Lorsque Ahmed-ben-el-cadi eut appris cette défection qui le privait de toutes ses ressources, la crainte s'empara de son cœur; mais bien loin de témoigner les inquiétudes qui l'agitaient, il assembla les chefs de l'armée pour les encourager à tenir bon, dans le poste inexpugnable où ils étaient campés, jusqu'à ce qu'il pût au

moins rassembler des forces suffisantes pour tenir la campagne. Lors donc qu'il crut avoir tranquillisé leur esprit, il profita de leur sécurité et de l'obscurité de la nuit pour fuir avec ses plus fidèles serviteurs.

Mais dès que les Arabes furent instruits de cette évasion, ils allèrent trouver Khaïr-ed-din pour le prier de les admettre au nombre de ses sujets; et ils ajoutèrent: « Seigneur, nos provisions sont finies, permets-nous seulement d'aller les renouveler; et nous-mêmes, dans peu, nous irons te rejoindre, afin de combattre avec toi tes ennemis. Le bey consentit avec plaisir à cette demande, et il leur promit de les attendre au lieu même qu'il occupait.

Ahmed-ben-el-cadi avait pris le chemin d'Alger. Arrivé dans cette ville, il leva à la hâte une autre armée avec laquelle il se flattait d'être plus heureux. En conséquence, il suivit le chemin que devait prendre Khaïr-ed-din, et se tint campé, muni de tout ce qui lui était nécessaire, dans un lieu fort resserré, où il fit d'abord pratiquer de larges fossés au moyen desquels l'entrée se trouvait défendue. Sur les avis qui lui étaient parvenus, Khaïr-ed-din résolut de se mettre en marche sans attendre plus longtemps les Arabes, et il vint chercher Ahmed-

ben-el-cadi dans ses retranchemens. Mais s'étant aperçu de l'impossibilité d'y pénétrer, il prit le parti de faire un détour, et de continuer sa route vers Alger, dans l'espérance que son ennemi viendrait y vider la querelle.

Ahmed-ben-el-cadi envoya à sa poursuite trois mille cavaliers, l'élite de ses troupes, qui l'atteignirent dans une gorge où ils avaient l'avantage de la position. Le bey donna ordre de reculer en bon ordre sans cesser de combattre, jusqu'à ce que les troupes pussent trouver une issue qui lui permît de déployer toutes ses forces.

Sur ces entrefaites, ceux qui étaient restés dans les retranchemens avec Ahmed-ben-el-cadi, se mirent à discourir entre eux et à raisonner sur les faibles moyens que leur chef possédait encore pour lutter contre la fortune de Khaïr-ed-din. Insensiblement, ils tramèrent un complot et résolurent de l'assassiner, dans l'espoir que ce meurtre serait un titre aux yeux du bey pour obtenir leur grâce; en conséquence de cette résolution, un d'eux s'approcha de Ahmed et lui enfonça sa lance dans le cœur.

La nouvelle de sa mort fut portée en peu d'instans à cette troupe de cavaliers arabes qui étaient aux prises avec les Turcs. Tout à coup

leur courage s'abattit, et ils ne cherchèrent plus qu'à trouver leur salut dans la fuite. Ce fut inutilement : l'armée de Khaïr-ed-din leur ferma les passages, et presque tous y périrent.

§ XVIII.

Khaïr-ed-din marche contre Car-Hassan; son entrée à Alger; exécution de Car-Hassan; rébellion du sultan de Telmessen; Khaïr-ed-din exige de lui l'ancien tribut; Muley-abd-allah repousse ces prétentions et se dispose à faire la guerre; son propre fils vient chercher un asile auprès de Khaïr-ed-din; défaite du sultan; sa soumission; expédition de Khaïr-ed-din dans l'est; elle dure deux ans; soumission du chef révolté; retour à Alger.

Khaïr-ed-din, après cette victoire, forma le dessein d'aller attaquer Car-Hassan qui s'était révolté contre lui à l'instigation de Ahmed-ben-el-cadi. La ville de Charchel était la capitale de ses états; il l'avait fortifiée, et il y tenait une garnison de Turcs, composée de ceux qui avaient

suivi son parti. Lorsqu'il vit les projets de Khaïr-ed-din, il envoya des ambassadeurs aux chrétiens de Bégiajé, pour les engager à s'emparer de la ville d'Alger, qui se trouvait au dépourvu, étant restée non seulement sans troupes, mais encore sans un chef qui en prît le commandement. Il leur avait promis de les favoriser de tout son pouvoir, et de contribuer autant qu'il serait en lui au succès de leur entreprise.

Les infidèles se hâtaient donc de réunir toutes leurs forces pour cette expédition. Les Algériens en eurent avis, et ils expédièrent à l'instant un courrier, pour faire part à Khaïr-ed-din du sujet de leur inquiétude, et pour qu'il se décidât à prévenir le malheur qui les menaçait. Sans plus différer, le bey se rendit à leurs instances, et à son approche, tous les habitans sortirent de la ville pour le recevoir. Ils l'accompagnèrent même jusqu'à l'hôtel du gouvernement avec des cris de joie qu'on pouvait regarder comme l'expression sincère de l'amour et de l'attachement qu'ils avaient pour lui.

Khaïr-ed-din ne dormit qu'une nuit à Alger; le lendemain, à la pointe du jour, il partit à cheval avec l'élite de sa cavalerie, pour aller surprendre Car-Hassan dans Charchel. Il fit une si grande diligence, qu'il arriva le soir même,

avant que les portes de la ville fussent fermées. Rien n'était disposé pour la défense; les troupes se trouvaient dispersées de tous côtés, et Car-Hassan eut à peine le temps de se réfugier dans une tour avec treize personnes qui le suivirent. Quant aux autres Turcs de la garnison, ils vinrent les uns après les autres demander grâce à Khaïr-ed-din; et ce généreux bey la leur accorda, à condition qu'ils lui indiqueraient le lieu où s'était caché Car-Hassan. Ils le lui amenèrent bientôt suivi de treize joldachs, qui s'étaient renfermés avec lui. Ceux-ci se jetèrent aux pieds du bey pour implorer sa clémence. Mais Khaïr-ed-din leur dit : « J'aurais volontiers oublié le passé, si vous aviez suivi l'exemple de vos camarades..... » Puis, se tournant vers Car-Hassan, il poursuivit : « Et toi, la plus vile et la plus ingrate des créatures, quel mal t'avais-je fait pour te révolter contre moi, et pour te lier avec mes ennemis? » En achevant ces mots, il ne fit qu'un signe, c'était l'ordre de lui trancher la tête, ainsi qu'aux joldachs qui l'avaient accompagné dans sa fuite [1].

Ce coup de main acheva de remettre sous l'obéissance de Khaïr-ed-din tout le pays environnant. Il s'y arrêta quelques jours afin

[1] Voyez les notes à la fin.

d'établir les diverses garnisons jugées nécessaires, et pour y nommer les cadis chargés de la perception du tribut; il voulait enfin y mettre toutes choses en règle. Une fois cela fait, il retourna à Alger, où l'on remarqua avec surprise que, depuis le jour de son départ jusqu'au jour de son retour (et presque à la même heure), il s'était écoulé trois ans révolus; et cela, il l'avait annoncé aux habitans d'Alger en leur faisant ses adieux [1].

Dans cet intervalle, Muley-abd-allah, qui régnait à Telmessen, avait profité de l'absence du bey pour secouer le joug qui lui avait été imposé. Le khoutbé se faisait en son nom dans toutes les mosquées du royaume; et la monnaie se battait à son coin. La nouvelle du retour de Khaïr-ed-din à Alger lui donna de l'inquiétude, et il s'occupa des moyens qu'il y aurait à prendre pour résister à ses attaques. Il envoya donc un de ses officiers au frère de Ahmed-ben-el-cadi, pour lui représenter que, indépendamment de la mort de son frère qu'il avait à venger, sa sûreté personnelle et la conservation de l'héritage de ses pères exigeaient qu'ils fissent cause commune contre l'ennemi qui

[1] 1526 ou 27, selon le traducteur.

cherchait à les détruire l'un et l'autre. Le bey d'Alger eut vent de cette négociation, et il écrivit au sultan de Telmessen, non seulement pour se plaindre de ses intrigues, mais pour lui mettre sous les yeux les conséquences funestes qu'elles pourraient avoir pour lui. Dans cette même lettre, il lui faisait les reproches que méritait son infidélité aux traités, et il le sommait d'effacer son nom du khoutbé, de restituer à sa forme première le coin des monnaies, et enfin de rendre à l'invincible empereur des Ottomans l'hommage qu'il lui avait juré, en lui payant outre cela, et annuellement, le tribut de dix mille ducats dont ils étaient convenus; tribut plus léger et moins honteux sans comparaison que celui qu'il s'était imposé précédemment en faveur des infidèles de Voehran. Khaïr-ed-din terminait sa lettre par ces mots : « Tu m'avais choisi pour père, je t'avais adopté, tu étais devenu mon fils : je me suis acquitté envers toi de tous les devoirs de la paternité; mais tu as répondu à mon amour par la plus noire ingratitude. Il ne me reste donc plus qu'à prier le ciel de me venger, en suscitant contre toi celui de tes enfans que tu chéris le plus; et j'espère que Dieu daignera m'exaucer. Au reste, je prétends que l'accord que nous avons

fait ensemble, lorsque mes bontés te replacèrent sur le trône de Telmessen, subsiste dans son intégrité, et c'est en vertu de ce traité que j'exige de toi que tu m'envoies tous les ans le tribut de dix mille ducats pour l'entretien de mes troupes; il te faudra, en outre, me payer, sans différer, soixante mille autres ducats que tu me dois pour six ans d'arrérages. Si tu souscris à ces justes conditions, si tu ordonnes que le khoutbé soit fait en l'honneur de notre souverain seigneur et maître, l'invincible empereur des Ottomans, et que la monnaie soit battue en son nom, je te promets, je te jure même de te laisser tranquille dans la possession de tes états, et de te défendre envers et contre tous. Mais si, au contraire, tu persistes dans tes projets de rébellion, songe que je mettrai tout en usage pour t'en faire repentir; tu te rappelles le sort de ton frère Messaoud : profite de cet exemple, et deviens plus fidèle observateur des traités.»

L'envoyé qui se trouva chargé de la part de Khaïr-ed-din de porter cette dépêche au sultan de Telmessen, avait reçu ordre en même temps de lui faire sentir le crime dont il se souillait par ses liaisons et par ses correspondances avec les chrétiens de Voehran. Les infidèles, dans quelque position qu'on les suppose, ne cessent




jamais d'être les ennemis secrets de l'islamisme. Un vrai croyant ne doit se fier ni à leurs paroles, ni à leur amitié apparente ; et, en toute circonstance, il est de son devoir d'aider à les combattre et à les exterminer, pour qu'on s'empare enfin des pays qu'ils possèdent.

Muley-abd-allah ne fit point de réponse à la lettre de Khaïr-ed-din, et il se contenta de dire à son envoyé : « Je ne me rappelle pas que ton maître m'ait jamais prêté aucune somme que je sois tenu de lui rendre. S'il se croit des forces suffisantes pour s'emparer de mon royaume, qu'il les mette en usage. Je tiens mes états de mes pères et de mes ancêtres, et jamais les Turcs n'ont hérité des droits des Beni-Zian. »

Lorsque l'envoyé algérien fut parti pour aller rendre compte au bey de sa mission, le sultan de Telmessen assembla tous les seigneurs de sa cour et tous les chefs de famille des Beni-abd-el-Wad, et il leur dit : « Princes et citoyens de Telmessen, vous connaissez aussi bien que moi quels sont mes titres à la couronne que je porte. Vous savez si j'en ai hérité par une succession non interrompue aux droits de mes pères et de mes aïeux. Quant à eux, vous ne l'ignorez point, elle leur avait été transmise par Sayh-mout-ésen-ben-zian qui la possédait par droit

de conquête. Quelle est donc la raison qui peut autoriser Khaïr-ed-din à exiger de moi un tribut annuel dans mes états? La ville d'Alger et son territoire qu'il a usurpés, grâce à son astuce sur ces faibles habitans, ne faisaient-ils point jadis partie de ce royaume, dont les frontières s'étendaient jusqu'à Messili sur les confins de Constantine? Et cependant les choses en sont venues au point que ce barbare, vomi par l'enfer dans ces contrées pour le malheur des Arabes, cherche même aujourd'hui à me dépouiller de l'héritage de mes pères et à vous réduire en esclavage. Il fonde ses prétentions sur quelques services qu'il m'a rendus lors de la querelle survenue entre moi et mes frères. Il m'a fourni, il est vrai, quelques troupes qui m'ont aidé à remonter sur un trône où mon droit d'aînesse m'avait toujours appelé; mais certainement, je n'ai point été ingrat envers lui. Non seulement je lui ai fait de riches présens, mais j'ai récompensé d'une main libérale les troupes qu'il a envoyées à mon secours. Cette reconnaissance de ma part est maintenant le prétexte dont son ambition tyrannique prétend se targuer pour arracher aux Beni-abd-el-Wad un empire qu'ils tiennent de Dieu et de leurs ancêtres depuis un temps immémorial. Dans

l'embarras où je me trouve vis-à-vis de ce brigand, je vous ai convoqués, princes et citoyens de Telmessen, pour vous prier de m'aider des lumières de votre sagesse, et pour m'indiquer le parti qui me reste à prendre.»

Le plus ancien de la famille des Abd-el-Wad, se leva et dit au nom de l'assemblée : «Le sultan de Telmessen n'a pas besoin de nos conseils; c'est à lui à se décider ou pour la paix ou pour la guerre; dans tous les cas, nous serons des sujets fidèles, nous lui donnerons des preuves de notre attachement.»

Muley-abd-allah profita de ces dispositions favorables, et il donna à l'instant des ordres pour que l'armée se réunît et qu'elle se disposât à aller attaquer Khaïr-ed-din. Tandis qu'on préparait cette expédition, le fils aîné du sultan de Telmessen, craignant les suites d'une guerre dont l'idée qu'il s'était faite de la bravoure des Turcs ne lui permettait pas de bien augurer, prit la résolution de se réfugier auprès du bey d'Alger. Khaïr-ed-din le reçut avec distinction; il lui donna une maison superbement meublée, lui fit présent de plusieurs belles esclaves, et lui assigna un revenu proportionné à son état.

Cependant Muley-abd-allah, ayant achevé toutes ses dispositions, entra sur les terres d'Alger,

avec une armée nombreuse. Khaïr-ed-din vint à sa rencontre et lui présenta le combat. L'affaire ne fut pas long-temps indécise; la victoire se déclara pour les Turcs, qui firent un massacre horrible des troupes commandées par le sultan de Telmessen. Bientôt Khaïr-ed-din retourna en triomphe à Alger.

Muley-abd-allah sentit, par le peu de résistance qu'avait opposée ses Arabes, qu'il n'était point fait pour se mesurer avec les étrangers que le destin appelait à l'empire de la Barbarie. Il prit le seul parti que sa faiblesse lui permettait d'adopter, c'était de se soumettre; en conséquence, il envoya comme ambassadeur à Khaïr-ed-din, plusieurs seigneurs de Telmessen, pour lui demander grâce et pour obtenir la paix, en lui offrant de lui payer les soixante mille ducats d'arrérages qu'il réclamait, et d'augmenter même le tribut exigé annuellement, jusqu'à la somme de vingt mille ducats; outre cela il promettait encore des présens en chevaux, en esclaves noirs et en étoffes de prix du pays. Khaïr-ed-din agréa ces conditions, et en signe de la paix qu'il accordait, il envoya un cafetan au sultan de Telmessen.

Sur ces entrefaites, le bey d'Alger apprit que le frère d'Ahmed-ben-el-cadi avait fait une ir-

ruption dans la province du Levant; il partit avec la rapidité de la foudre, pour aller arrêter ces désordres. Le cheik arabe ne l'attendit point, aussi se mit-il à fuir devant lui. Khaïr-ed-din prit la résolution de le poursuivre à toute outrance, et de ne retourner à Alger qu'après l'avoir mis hors d'état de lui nuire. Cette expédition, dans un pays défendu par des montagnes d'un difficile accès, le tint près de deux ans absent, et lui coûta des peines incroyables. A la fin il trouva le moyen de pénétrer sur les terres du frère de Ahmed-ben-el-cadi; là il mit tout à feu et à sang, on le vit même s'emparer des femmes et des enfans du cheik. Ce chef arabe, réduit aux abois, prit alors le parti d'implorer sa clémence. Il lui envoya un ambassadeur pour lui offrir un tribut annuel de trente charges d'argent. A cette condition Khaïr-ed-din consentit à l'installer de nouveau dans la possession de ses états, et il revint se reposer à Alger de ses longues fatigues [1].

[1] Cet événement devait se passer vers 1530.

§. XIX.

Khaïr-ed-din prend la résolution d'attaquer le fort des chrétiens ; digression relative à l'époque de sa construction ; les Turcs s'en emparent ; on le démolit ; construction de la chaussée ; expédition envoyée au secours du fort ; sa défaite ; Khaïr-ed-din expédie une flotte pour aller croiser sur les côtes d'Espagne ; nouveaux avantages remportés sur les chrétiens.

Lorsque le bey vit son empire solidement affermi et ses ordres respectés sur une étendue de pays de près de 600 milles, il pensa à la conquête du fort que les Espagnols avait bâti sur le plus grand des îlots qui sont vis-à-vis de la ville d'Alger et qui ferment son port. Ce château surveillait ses opérations maritimes, et contrariait le projet qu'il méditait sans cesse :

celui de dominer sur les mers; il avait d'ailleurs des motifs légitimes pour travailler à sa destruction. La garnison des infidèles faisait chaque jour de nouvelles insultes aux habitans d'Alger, et Khaïr-ed-din était trop jaloux de l'honneur de l'islamisme pour en endurer plus long-temps de pareils affronts. Il envoya un de ses officiers au commandant du fort, afin de lui signifier que, s'il ne contenait pas mieux ses gens dans les bornes de l'équité, il prendrait les mesures nécessaires pour mettre fin à ce désordre, et qu'il les sacrifirait tous à sa juste vengeance. Cette menace ne fit qu'augmenter l'insolence des infidèles, et donna lieu à de nouveaux sujets de plaintes.

Ce château était solidement construit, et on n'avait rien négligé pour le rendre inattaquable; il était même considéré comme une des forteresses les plus importantes que les chrétiens possédassent. Je n'ai pu découvrir dans aucune de nos archives en quel temps et en quelle circonstance il avait été bâti; si les chrétiens s'étaient établis sur cet îlot, avec l'agrément des Algériens, dans des vues de commerce, ou bien s'ils avaient construit ce château à main armée et par esprit de prévoyance, pour être à portée de surveiller la ville, dont ils étaient

après tout si rapprochés qu'une flèche lancée de leur donjon arrivait jusqu'aux remparts [1].

La vue de ce fort était donc comme une épine aiguë qui perçait le cœur des Algériens, et ce supplice humiliant, pendant quatorze ans, il leur avait fallu le supporter. Les infidèles de tous les pays, où règne l'idolâtrie et le polythéisme contribuaient à l'entretien du château et de sa garnison, avec un tel zèle, que celui qui ne possédait que deux drachmes d'argent, en donnait volontiers une, par haine pour les vrais croyans et pour aider à leur faire la guerre. La forteresse, par ce moyen, se trouvait munie d'une si prodigieuse quantité de canons, de machines de guerre et d'armes de toute espèce, que son approche était nécessairement de la plus grande difficulté.

Lorsque Khaïr-ed-din se décida à en faire la conquête, il trouva les magasins d'Alger dépourvus de poudre, et cela à cause de la consommation qui en avait été faite durant les guerres dont nous avons rendu compte. Il avait été ordonné au directeur des poudres d'en fabriquer en toute diligence, lorsque vers ce temps-là, par bonheur, il apprit que des corsaires de Girbé avaient pris un bâtiment vénitien qui en était chargé. Il expédia un de ses officiers pour

[1] Voyez les notes à la fin.

acheter cette prise et pour se procurer quelques grosses pièces d'artillerie dont il avait besoin. La poudre que son délégué lui apporta et celle qu'il avait fait fabriquer dans l'intervalle, le mirent en état de commencer les opérations.

Il se prépara à cette importante entreprise par le jeûne et par la prière. La nuit du jour qu'il avait fixé pour l'attaque, il la passa toute entière prosterné devant l'Être suprême, et le suppliant de bénir un projet qui tendait à la gloire de sa sainte religion. A la pointe du jour (c'était un vendredi), Khaïr-ed-din fit établir une batterie sur un des forts d'Alger qui se trouvait situé vis-à-vis du château des chrétiens, et il donna des ordres pour que le feu commençât.

Les infidèles, dont Dieu extermine la race! avaient eu connaissance des préparatifs que le bey d'Alger faisait contre eux, et ils avaient reçu de leur pays des secours extraordinaires. Dès qu'ils eurent entendu les premiers coups de canon, ils firent tout à la fois une décharge de leur artillerie sans négliger le feu de la mousqueterie, si bien qu'on vit pleuvoir bientôt dans la ville une grêle de balles et de boulets. Ces maudits de Dieu se plaisaient surtout à pointer leur canon contre les minarets des mosquées. Et ils réussirent à en abattre une grande partie,

entre autres le minaret de la grande mosquée. Ils détruisirent également la plus grande partie des maisons qui dominaient au dessus des autres, et qui n'étaient point garanties par les remparts. Cette guerre, peu avantageuse pour les Algériens, continua pendant une semaine entière, mais le vendredi suivant, les troupes turques, après avoir imploré le secours du ciel, et s'être résignées au décret du destin, demandèrent à Khaïr-ed-din la permission d'aller tenter une escalade. En conséquence, elles s'embarquèrent sur des bateaux et arrivèrent au pied des murailles de la forteresse, à travers les balles et les boulets, mais ce fut pour dresser leurs échelles et pour entrer enfin dans la place, dont elles s'emparèrent avec l'aide de Dieu et le tranchant de leur sabre. On trouva dans le château cinq cents hommes de garnison et un butin immense en munitions de guerre de toute espèce.

Khaïr-ed-din fit travailler aussitôt à la démolition de ce fort, pour que les infidèles ne fussent plus tentés de s'en emparer, et de ces matériaux il fit faire la chaussée qui joint maintenant la terre-ferme à l'îlot, et qui ferme le port du côté du nord.

Le bey employa les esclaves qui venaient d'être faits, grâce à la prise du château, à réparer

le dommage que leurs canons avaient causé à la ville. Il leur disait en plaisantant : «Puisque vous avez détruit Alger, il est bien juste que vous le rebâtissiez.» Ils vaquaient aux travaux publics, liés deux à deux par des chaînes de fer. Khaïr-ed-din exempta cependant de ces corvées les premiers officiers de la garnison, et il les préposa seulement à la surveillance des autres. Aussi, lorsqu'il arrivait qu'un esclave eût à porter une pierre trop pesante, il se tournait vers son ancien commandant, et lui disait : « Va, tu es la cause de la peine que j'endure, et ce serait à toi à porter ce fardeau.— Dis plutôt, lui répondait l'officier, que c'est ton avidité qui est la cause des travaux auxquels on te condamne. Nous t'avions bien promis trois ducats pour chacune des pierres que tu renverserais; mais si nous autres nous songions à la prise de la ville, toi tu ne visais qu'à gagner de l'argent : supportons donc maintenant, avec patience et résignation, nos revers et nos disgrâces. »

Les esclaves chrétiens terminèrent ainsi toutes les réparations qu'il y avait à faire dans la ville, et bientôt il ne resta plus que le minaret de la grande mosquée à relever. Dans le temps qu'ils étaient occupés à cet ouvrage, il arriva qu'un chrétien laissa tomber du haut de la

mosquée une pierre qu'il portait : cette pierre vint écraser la tête d'un Turc qui traversait la rue. Khaïr-ed-din instruit de cet accident, qu'il attribua à un dessein prémédité, donna ordre de brûler l'infidèle.

Cependant le sultan d'Espagne, que Dieu confonde! voulant empêcher la prise de son château d'Alger, qui n'existait déjà plus, fit partir de ses ports neuf vaisseaux chargés de combattans, de munitions de guerre et de provisions de bouche, en recommandant à celui qu'il avait chargé de cette expédition, de se réunir à la garnison, dans le cas où elle se trouverait avoir besoin de ses secours. Ces bâtimens entrèrent dans la rade d'Alger, et ils n'aperçurent aucune trace du fort qu'ils venaient défendre. Ils n'eurent pas de peine à deviner que c'était le bras de Khaïr-ed-din qui l'avait détruit de fond en comble; aussi virèrent-ils de bord pour retourner dans leur pays, mais c'était avec la rage dans le cœur. Toutefois, les Turcs les avaient aperçus; ils s'embarquèrent à la hâte dans leurs chebecs et dans leurs demi-galères, et bientôt on les vit à leur poursuite. En peu de temps un vent favorable leur permit de les atteindre, et jugeant par la marche supérieure des navires qui s'avançaient sur eux, qu'il leur était im-

possible de fuir, les chrétiens mirent en panne et se disposèrent au combat. La victoire se décida pour les musulmans, qui, le même jour, rentrèrent à Alger, ayant à leur suite les neuf bâtimens chrétiens tombés en leur pouvoir. En s'approchant du port, ils faisaient des décharges continues d'artillerie et de mousqueterie, et toute la ville vint au devant d'eux, pour les féliciter sur leur triomphe. Bientôt on fit débarquer les esclaves, et il s'en trouva deux mille sept cents, en ne comprenant pas dans ce compte ceux qui avaient été tués durant le combat. Khaïr-ed-din les envoya dans le bagne, où il tenait les esclaves du fort espagnol; aussi, lorsqu'ils se trouvèrent en présence, s'embrassèrent-ils les uns et les autres en versant des torrens de larmes. Ce jour fut un des plus beaux jours de l'islamisme.

Khaïr-ed-din fit venir en sa présence celui qui commandait ce convoi, et lui demanda quelles nouvelles il y avait en Espagne, et quel était le motif de son expédition. Ce chrétien lui dit: «A mon départ d'Espagne, j'ai laissé l'empereur à Barcelone, se préparant à partir pour Gênes; quant à ma commission, elle avait pour objet de verser dans la place, dont nous avons appris le siége, un renfort de combattans et de muni-

tions, pour la mettre à même de repousser tes attaques. Si j'avais pu prévoir que des forces nouvelles fussent réunies ici, je me serais bien donné de garde de m'approcher de la côte, et par là, j'aurais évité les maux de l'esclavage dans lequel je suis tombé.»

Lorsque Khaïr-ed-din eut entendu parler du voyage maritime que le roi d'Espagne méditait, il forma le dessein de réunir un armement considérable, pour voir si la fortune qui l'avait toujours si bien servi, ne mettrait pas le comble à ses faveurs, en faisant tomber en son pouvoir le plus puissant des monarques infidèles. Il fit donc équiper quinze vaisseaux; il remit le commandement de ces navires à des reis, dont la bravoure et l'intelligence dans tout ce qui regarde les manœuvres de la navigation, lui étaient connues; puis il leur dit: «Partez, amis, allez illustrer le nom algérien; si j'en crois un heureux pressentiment, vous retournerez ici chargés de richesses.» Khaïr-ed-din forma ce vœu dans un de ces momens où toutes les portes du trésor des grâces divines sont ouvertes au vrai croyant qui, dans sa confiance, s'adresse à l'Eternel. L'escadre formidable dont nous venons de parler, mit à la voile, et elle alla établir sa croisière sur la côte d'Espagne. Les mu-

sulmans firent des descentes sur divers points de la côte, mettant le feu aux villages, enlevant les habitans ainsi que leurs effets les plus précieux; la terreur qu'ils répandirent fit abandonner le littoral, et le peuple épouvanté se rendit en foule auprès du roi pour se plaindre du peu de soin qu'il donnait à la défense du pays.» Les Turcs, lui dirent-ils, se rendront infailliblement les maîtres de ce royaume, si tu ne prends pas des mesures plus sages pour t'opposer à leurs entreprises; ils ont ruiné nos villages, et ils emmènent en captivité nos frères, nos femmes et nos enfans; c'est ton insouciance qui est la cause d'un si grand malheur, et nous te citons au tribunal du Messie, nous t'appelons également devant la Grande Idole que nous adorons.

Lorsque le roi infidèle eut entendu le récit circonstancié qu'on lui adressait de tous les maux que les Algériens avaient faits sur les côtes, on vit ses cheveux se hérisser sur sa tête, et tout son corps frissonna de rage et de désespoir; sur-le-champ il ordonna d'expédier quinze vaisseaux à la poursuite de l'escadre musulmane. Or, dans le temps même que les vaisseaux ennemis se mettaient en mer, elle se trouvait à l'ancre dans une rade foraine de l'Espagne, et

la plupart des reis étaient d'avis qu'on retournât à Alger, pour y déposer le butin immense qui était déjà fait, et qui encombrait les bâtimens. L'amiral avait consenti à ce qu'on lui demandait, et il n'attendait que le vent favorable pour effectuer sa sortie, lorsque, pendant la nuit et tandis que tout était enseveli dans un profond sommeil, Khaïr-ed-din lui apparut; il lui demanda s'il n'approuvait pas le parti qu'il avait pris de quitter la croisière; le bey lui répondit: « Demain, au soleil levant, tu rencontreras quinze vaisseaux ennemis; prends bien garde de fuir, c'est une proie que la main libérale de Dieu te réserve. » L'amiral se réveilla frappé de ce songe; puis, il se mit à faire ses ablutions ainsi que sa prière du matin. Cependant les reis attendaient le signal du départ, comme ils en étaient convenus; surpris de ce que l'amiral ne faisait aucun mouvement, ils prirent la résolution de s'embarquer dans leurs canots, et ils vinrent s'informer des raisons qui l'engageaient à garder son poste. Le plus ancien prit même la parole, et lui dit: « O commandant! tu connais l'encombrement qu'il y a dans nos bâtimens: il tient et à la quantité d'esclaves que nous avons faits, et au nombre d'Andaloux que nous avons recueillis sur les côtes; si nous res-

tons plus long-temps ici, n'est-il pas à craindre que nous nous voyions attaqués par des forces supérieures, contre lesquelles il nous sera difficile de nous défendre? D'ailleurs, tu n'ignores pas l'expédition qui a été armée contre nous dans le port de Carthagène. » L'amiral se tourna vers les reis, et leur dit : «Mes frères, vous connaissez aussi bien que moi la piété profonde de Khaïr-ed-din, et par combien de choses miraculeuses il nous a prouvé qu'il était agréable aux yeux de la Majesté divine : cette nuit, dans mon sommeil, je l'ai vu, je lui ai parlé ; » et puis il se mit à leur raconter le songe qu'il avait eu. A peine avait-il fini, que les matelots en vigies vinrent annoncer qu'on apercevait dans le lointain des vaisseaux qui gouvernaient sur la côte. Non loin de la rade où était mouillée l'escadre musulmane, il y avait un fort auprès duquel les bâtimens qu'on avait vus, vinrent jeter l'ancre pour prendre connaissance de la situation des choses. On les informa que les ennemis qu'ils cherchaient étaient à l'abri du cap qui leur restait à l'est; en conséquence, ils se préparèrent à les attaquer pendant la nuit. Cette attaque projetée ne put pas cependant avoir lieu, en raison de quelques avaries que plusieurs d'entre eux avaient éprouvées durant leur navigation.

Toute la nuit fut employée à les réparer; et le lendemain, à la pointe du jour, ils s'avancèrent. De notre côté, dès qu'elle les vit paraître, l'escadre turque leva l'ancre, et alla à leur rencontre. Les infidèles vinrent à imaginer que cette escadre était beaucoup plus nombreuse que celle dont on leur avait parlé, et ils se mirent à se dire les uns aux autres : « Ces galères sont sûrement commandées par Barberousse; ce ne sont pas celles que nous avons ordre de chercher. » Puis Dieu jeta sans doute l'épouvante dans leur cœur, et ils voulurent prendre la fuite; mais les musulmans se mirent à leur poursuite et les atteignirent. L'amiral turc aborda le vaisseau que montait le commandant de l'escadre infidèle, et il l'obligea bientôt à se rendre. Les autres chrétiens voyant la faible résistance qu'avait faite le plus gros vaisseau de leur flotte, restèrent immobiles de surprise et d'effroi; les musulmans s'emparèrent de neuf de ces bâtimens, et ils en coulèrent trois à fond : les trois autres qui avaient une marche supérieure s'échappèrent à force de voiles. Après une si glorieuse victoire, l'amiral turc fit le signal de gouverner sur Alger.

§. XX.

Khaïr-ed-din envoie une nouvelle ambassade à Constantinople; manière favorable dont elle est reçue; le Grand-Seigneur expédie un khatti-çhérif à Khaïr-ed-din.

Khaïr-ed-din, considérant l'heureuse position où se trouvaient ses affaires, prit la résolution d'envoyer un présent à sa Majesté impériale, l'invincible sultan des Ottomans, et de lui adresser un mémoire détaillé sur tout ce qui avait été fait par lui, depuis son retour de Gigel jusqu'au départ de ses envoyés; il lui donnait avis de ses guerres avec Ahmed-ben-el-cadi,

de la fin de ce chef arabe, de la révolte de Car-Hassan, et de la mort dont il avait puni sa trahison; il lui apprenait la rébellion du sultan de Telmessen et le nouveau joug qu'il avait imposé à ce prince; il faisait mention des irruptions que le frère d'Ahmed-ben-el-cadi n'avait pas craint de pousser presque sur le territoire d'Alger, et du tribut annuel par lequel il avait acheté sa grâce; il n'oubliait ni la conquête du fort espagnol, qui avait été construit devant la ville d'Alger, ni les raisons qui l'avaient décidé à le détruire. Il terminait en parlant et de la prise des vaisseaux que le roi d'Espagne avait envoyés au secours de ce château, et de l'immense butin qu'il avait fait dans cette occasion, en esclaves et en munitions de guerre de toute espèce. Dans ce mémoire, en un mot, Khaïr-ed-din n'oublia rien de ce qui pouvait donner une juste idée de l'importance du royaume qu'il avait réuni à l'empire de Stamboul. Il expédia quatre galères pour porter ces dépêches et le tribut de ses hommages au Grand-Seigneur.

Dès qu'ils se virent arrivés heureusement dans le port de Constantinople, les envoyés se rendirent à l'hôtel du grand-visir, pour l'informer du sujet de leur mission. Ce premier ministre les accueillit favorablement, et fit parvenir à

sa Hautesse le présent du bey d'Alger, ainsi que son mémoire. Elle parut très satisfaite du zèle de Khaïr-ed-din, et donna des ordres pour qu'on traitât ses envoyés avec distinction. Non content de cela, lorsqu'il durent quitter Constantinople pour retourner à Alger, le Grand-Seigneur fit partir avec eux un des esclaves de la Sublime Porte, nommé Mustapha chiaoux[1], serviteur qui se trouvait porteur d'un khatti-chérif[2], de sa part, pour Khaïr-ed-din. Après une navigation favorable, les quatre galères algériennes arrivèrent au port, et Mustapha fut reçu avec tous les honneurs qui étaient dus à l'ambassadeur d'un si puissant monarque. On le logea dans un superbe hôtel; on lui fournit avec prodigalité des provisions de bouches, et Khaïr-ed-din lui fit présent de plusieurs chevaux richement harnachés, ainsi que d'une somme considérable en or.

[1] Les chiaoux sont des officiers de la garde particulière du Grand-Seigneur, et qui ont ordinairement toute sa confiance. Les gouverneurs et les deys d'Alger avaient aussi des chiaoux, au nombre de douze, dont l'un qui était le chef, portait le nom de *Baschi-chiaoux*. Ces officiers avaient pour costume une longue robe verte sans aucun ornement. Leur tête était couverte d'un grand bonnet pointu, recourbé en arrière.

[2] *Khatti-chérif*, autographe impérial, rescrit de la main du sultan.

§ XXI.

Effet que produisit en Espagne la nouvelle de la destruction du fort, et celle des dernières défaites; alliance du roi d'Espagne avec le roi de France contre le bey; expédition d'André Doria; expédition de Charchel, où les chrétiens sont défaits; expédition sur les côtes de la Provence; prisonniers musulmans qui recouvrent la liberté.

Lorsqu'on avait apporté au roi d'Espagne la nouvelle de la destruction du château qu'il possédait devant Alger, et celle de la prise du convoi envoyé au secours de sa garnison assiégée, ce maudit de Dieu s'était mordu les doigts de rage, et peu s'en était fallu qu'il ne crevât de dépit; la plaie était encore saignante,

quand on vint lui apprendre que les vaisseaux expédiés à la poursuite de l'escadre musulmane, qui avait fait tant de ravages sur les côtes de ce royaume, étaient enlevés ou détruits par l'ennemi, à l'exception de trois. Il serait impossible de décrire la frénésie qui s'empara de lui. A l'instant, il fit assembler un divan général, où se rendirent tous les commandans de ses navires et tous les grands de sa cour, et il leur dit : « Quel parti prendre maintenant contre ce Barberousse ? nous ne pouvons pas mettre un bâtiment en mer qu'il ne l'enlève : il a fait esclaves presque tous les habitans de la côte, et le petit nombre de ceux qui ont échappé à la captivité, ont abandonné leurs maisons et leurs terres, dans la crainte d'éprouver le même sort. » Toute l'assemblée garda un morne silence ; le nom de Khaïr-ed-din, et le souvenir de son armée, leur glaçait le sang dans les veines. Le roi d'Espagne, voyant la consternation générale peinte sur tous les visages, fit de nouveau la même question, et il ajouta : « Pourquoi vous obstinez-vous à vous taire, tandis que mon cœur est navré de douleur, et que j'ai besoin de vos conseils dans le cruel embarras où je me trouve ? Personne ne se sentait la force ni le courage d'ouvrir la bouche ; mais il y avait par

pur hasard, dans ce divan, un chrétien, qui tenait un rang distingué parmi les infidèles; il se nommait André Doria : quand il vit cet abattement général qui avait engourdi tous les esprits, il quitta sa place, s'avança près du trône, et après s'être prosterné trois fois devant le roi, il lui dit : « Mon souverain Seigneur, ne te livre point ainsi à l'affliction qui t'accable; prends courage; je te promets de combattre Barberousse, et de le presser si vigoureusement que je l'obligerai à quitter la Barbarie, pourvu que tu veuilles adopter le plan que j'ai à te proposer. » Le roi infidèle, que Dieu confonde! lui dit : « Voyons, explique nous ton projet. » André Doria continua : « Je ne te demande que vingt vaisseaux bien gréés, et bien armés; de telles forces navales me paraissent plus que suffisantes pour te débarrasser à jamais de ce Turc, dont le voisinage est devenu si funeste pour toi. » Le roi d'Espagne écouta avec satisfaction les propositions de Doria, quoiqu'il sentit bien que le général présumait un peu trop de son courage et de son habileté, et il lui donna ordre de préparer l'armement qu'il demandait.

Il y avait entre le sultan de France et le sultan d'Espagne, une inimitié invétérée, qui allumait entre eux les guerres les plus acharnées;

Dans cette circonstance le roi d'Espagne, oubliant son ressentiment, écrivit au roi de France pour lui proposer une trève et même une alliance contre Khaïr-ed-din; il lui disait dans sa lettre : « Tu connais tous les malheurs que j'ai éprouvés; ils sont dus à ce Turc qu'on a vu s'établir à Alger; ne te flatte pas d'être mieux traité que moi : quand il m'aura réduit aux abois, tu peux être assuré que ton tour viendra. Nous sommes tous les deux chrétiens, et par conséquent ses ennemis; si tu veux écouter le conseil que te dicte la prudence, nous réunirons nos forces pour combattre cet ambitieux qui vise à l'empire des mers. »

La lecture de cette lettre fit faire de sérieuses réflexions au roi de France, et ne pouvant se dissimuler qu'il n'avait pas plus de droit aux ménagemens des Algériens, que le roi d'Espagne, il se décida à lui envoyer un secours de vingt vaisseaux, munis de soldats, de matelots, ainsi que des munitions de guerre et de bouche, nécessaires pour une longue campagne.

André Doria réunit cette escadre à celle qu'il avait préparée, et il partit pour aller attaquer Khaïr-ed-din.

Le bey d'Alger avait été instruit de toutes les manœuvres des chrétiens; il avait fait armer en

diligence toutes ses galères, et tous ses vaisseaux, et il était sorti avec une flotte composée de trente-cinq voiles. Il parcourut pendant longtemps les mers, cherchant partout Doria, qu'il ne put rencontrer; à la fin, après avoir fait quantité de prises, et avoir porté la désolation sur les côtes des chrétiens, il vint se reposer de nouveau à Alger, ayant soin néanmoins de laisser ses vaisseaux tout gréés et tout équipés, pour être en état de sortir au premier avis.

Sinan reis, dont nous avons eu occasion de parler en racontant une expédition maritime faite à Girbé, sous les auspices et sous les ordres de Khaïr-ed-din, Sinan reis avait fixé depuis ce temps-là son séjour dans cette île, où il continuait à armer en course. Le bey d'Alger craignit qu'avec des forces trop inférieures il ne vînt à rencontrer André Doria, et il l'engagea à se joindre à lui. Sinan se rendit à son invitation, avec tous les vaisseaux qui lui appartenaient; et à son arrivée à Alger, on put compter dans le port jusqu'à quarante bâtimens arborant le pavillon musulman. Khaïr-ed-din envoya des ordres à Charchel, pour faire les provisions de biscuits nécessaires à une flotte si nombreuse, et il attendit avec impatience qu'on les eût effectuées.

Dans ce temps là, un bâtiment génois avait coutume de fréquenter le port d'Alger, et d'y faire le commerce; Khaïr-ed-din lui avait accordé un passeport qui lui permettait d'aller et de venir librement, sans crainte d'être inquiété par les corsaires musulmans. André Doria engagea le capitaine de ce navire marchand à user de la circonstance et à faire un voyage à Alger, afin de lui amener de gré ou de force, si cela était possible, quelque musulman établi dans ce pays, pour avoir, par son canal, des aveux certains sur les projets de Khaïr-ed-din. Séduit par l'espoir d'une récompense, le capitaine prit une petite cargaison, qui devait motiver son voyage, et il fit voile pour Alger. Lorsqu'il se trouva dans les parages de Jehour, point situé un peu à l'est du cap Temantefous [1], il rencontra un bâteau pêcheur, où il y avait un de ces Andaloux qui s'étaient fixés dans la ville de Charchel. Sous prétexte d'acheter du poisson, le capitaine fit venir à bord ce musulman, et changeant sur-le-champ de manœuvre, il alla à la rencontre d'André Doria.

Le général ayant pris à part cet homme, lui

[1] Matifous, à l'extrémité orientale de la baie d'Alger. Nous ignorons quel est le lieu désigné par le chroniqueur sous le nom de *Jehour*.

fit des questions sur ce qui se passait à Alger; l'Andaloux lui apprit que la flotte de Khaïr-ed-din était prête à mettre à la voile, et qu'elle n'attendait plus pour sortir que le biscuit qu'on fabriquait à Charchel, et qui était nécessaire à son approvisionnement. Le maudit de Dieu, pâlit à cette nouvelle, car il sentit qu'il n'était pas fait pour se mesurer avec le bey d'Alger; cependant il avait fait une promesse formelle au roi d'Espagne, et pour avoir une excuse qui pût pallier, aux yeux de ce souverain, sa lâcheté, il fit voile pour les côtes d'Alger, avec le dessein de revenir bien vite, sous prétexte que Khaïr-ed-din n'osait point tenir la mer devant lui, et, toutefois, lorsqu'il fut arrivé dans les parages de Charchel, il résolut d'opérer une descente sur ce point pour tâcher de s'en emparer.

La garnison de Charchel fit un feu très vif sur les vaisseaux, et il fut contraint d'aller mouiller à quelque distance du port, dans un endroit où les boulets du château ne pouvaient l'atteindre. Après cette manœuvre, il fit débarquer ses troupes, et vint attaquer la ville du côté qui lui parut le plus faible. Les habitans de Charchel avaient abandonné à la hâte les faubourgs et s'étaient retirés dans la ville : la première chose que firent les soldats chrétiens,

ce fut d'entrer dans les maisons abandonnées et d'y piller les effets qui y étaient restés; mais voilà que les habitans de Charchel les voyant dispersés et tout occupés du pillage, ouvrirent subitement les portes de la ville, et fondant sur eux le sabre à la main, les obligèrent ainsi à regagner leurs vaisseaux, où ils n'arrivèrent qu'après avoir couru les plus grands dangers; il resta sur la place quatorze cents chrétiens, et six cents tombèrent en esclavage.

Le Cheik-el-Beled[1] de Charchel avait un esclave européen qui profita du désordre dans lequel se trouvait la ville pour fuir à bord de la flotte chrétienne; on l'amena au général qui l'interrogea. Cet esclave, après avoir répondu à quelques unes de ses questions, lui dit: « Seigneur, comment osez-vous rester ici? dès l'instant où ils vous ont aperçu, les habitans de Charchel ont dépêché des courriers à Alger, et l'on ne saurait tarder à voir paraître Khaïr-ed-din. Prenez vos précautions; si les Turcs qui l'accompagnent vous trouvaient encore ici, toutes ces idoles que nous adorons ne pourraient vous arracher à leur fureur. » André Doria, profitant de l'avis, fit signal de lever l'ancre, et gagna la haute mer.

[1] L'ancien de la cité, le maire.

La nouvelle de la descente des infidèles à Charchel, parvint au bey une heure et demie après le couchant du soleil. Sans différer d'un moment, il donna ordre de faire embarquer les troupes : les vaisseaux étaient prêts dans le port, et il ne fallut que le temps nécessaire pour rassembler les équipages. Sur les trois heures du matin, la flotte musulmane était déjà à la voile, et on l'aperçut de Charchel à la pointe du jour. Dès qu'elle eut mouillé, tous les habitans coururent au devant de Khaïr-ed-din, pour lui apprendre la victoire qu'ils avaient remportée sur les chrétiens, et pour lui remettre les esclaves qu'ils avaient faits. Au nombre de ceux-ci, il y en avait un qui était du même rang que Doria; le bey d'Alger le fit venir devant lui pour le questionner sur la route qu'avait pu prendre la flotte chrétienne, à son départ de Charchel. Cet esclave lui dit que Doria se proposait d'aller en droiture à Gênes, à moins que les vents contraires ne l'obligeassent à faire quelque relâche forcée. Khaïr-ed-din fit donc arborer le signal de partance pour aller à sa poursuite, et il atterra sur les côtes de Marseille, qui est une des principales villes de commerce dans le pays des Francs.

De là, il alla mouiller dans une belle rade

formée par diverses îles non habitées, qu'on nomme Hières; derrière ces îles est une petite ville fortifiée appelée Toulon. Pendant que Khaïr-ed-din était au mouillage, on vit passer un bâtiment qui sortait de la rade de Toulon; le bey d'Alger fit courir après lui une de ses galiotes qui s'en empara; il était chargé de fromages de très bonne qualité, et qui devint une ressource pour la nourriture des équipages. Les habitans de Toulon, instruits de la prise de ce navire, armèrent quatre galères qu'ils avaient en réserve pour courir après la galiote, sans se douter qu'elle faisait partie d'une flotte commandée par Khaïr-ed-din en personne. Un des vaisseaux musulmans se trouvait mouillé un peu à l'écart; les quatre galères vinrent l'assaillir et l'enlevèrent. Le bey d'Alger en apprenant cette fatale nouvelle témoigna ses regrets et se résigna aux ordres du destin; mais la providence qui le protégeait, ne tarda pas à lui rendre ce vaisseau, dont la perte l'affligeait, et cela par un événement singulier, qui mérite à coup sûr de trouver place parmi les anecdotes merveilleuses, rassemblées dans l'ouvrage intitulé : la *Consolation inattendue dans les malheurs*. Voici comment la chose se passa :

Les galères conduisirent à Toulon la prise

qu'ils avaient faite; puis on laissa les esclaves musulmans dans leur navire, renfermés à fond de cale et liés à quelque distance les uns des autres au moyen d'anneaux de fer. On mit sur ce vaisseau des gardes pour les surveiller, et un équipage pour les conduire à une ville de la côte où sa Majesté le roi de France se trouvait [1]. Grâce à un heureux hasard dirigé sans doute par la main de Dieu, les chrétiens laissèrent en liberté un petit mousse musulman qu'ils chargèrent du soin de servir les esclaves. Cet enfant, avec un outil qu'il déroba, vint à bout de délier un des esclaves. Celui-ci rendit le même service à son voisin, et en peu de temps tous se virent non seulement dégagés de leurs fers, mais en état de risquer un coup de main. Pour cela ils attendirent tranquillement la nuit, et ce fut alors seulement qu'ils parurent sur le pont. Les sentinelles, en les voyant dans l'obscurité, les prirent naturellement pour leurs

[1] L'auteur du manuscrit, qui parle toujours avec mépris des rois chrétiens, se sert cependant, dans le texte arabe, du titre de *Majesté*, en l'appliquant au roi de France. *(Note du traduct.)*

Nous ajouterons que, selon toute probabilité, François Ier était en ce moment à Hyères; c'est du moins vers l'époque où se passent ces événemens si peu connus, que M. Alphonse Denis fixe son séjour dans cette ville. Voyez *Promenades statistiques et pittoresques dans le département du Var*. (V. les notes à la fin.)

camarades qui venaient relever la garde, et ils ne se mirent point en défense. Tout à coup les musulmans sautent sur leurs armes; pas un soldat ne peut résister, et ils ne conservent la vie qu'aux matelots et aux rameurs qui demandent quartiers. Puis, mettant sur-le-champ à la voile, ils reviennent trouver Kaïr-ed-din qui passe dans un instant de la plus grande affliction à la joie la plus vive; il faut rappeler à cette occasion ces beaux vers arabes :

Lorsqu'une heureuse étoile préside à ta destinée, dors tranquille, les précipices s'aplaniront devant toi pendant ton sommeil.

Si tu veux prendre le phénix, ton bonheur sera le filet qui le saisira, et il se changera en dromadaire infatigable si tu veux poursuivre le sagittaire dans le firmament.

Parmi les îles où la flotte musulmane était mouillée, il y en avait une plus éloignée [1] que les autres. Elle était cultivée et soixante-dix chrétiens l'habitaient. Ils se mirent dans leurs bateaux et vinrent trouver Kaïr-ed-din, auquel ils offrirent en présent soixante-dix gobelets d'argent, quelques jarres de miel, du beurre, des poules, des cailles et différens fruits. Le bey d'Alger leur rendit les gobelets d'argent, mais il accepta d'un

[1] Probablement l'île de Titan, ou autrement l'île du Levant.

air gracieux les autres objets; puis il leur demanda s'il n'y aurait point possibilité de prendre Toulon. Ces paysans lui répondirent avec un accent de sincérité qui le frappa : « Seigneur, l'entreprise n'est point aisée, attendu les fortifications qui défendent cette ville; d'ailleurs comme on se défie sans doute de tes projets, on n'aura pas manqué d'y rassembler beaucoup de monde. » Ces raisons parurent plausibles à Khaïr-ed-din, et il renonça à son idée, en disant à ses joldachs qui le pressaient de faire une tentative : « Si nous allions, camarades, mettre le siége devant Toulon, sans parvenir à nous en rendre maîtres, cet échec obscurcirait bien vite notre gloire aux yeux des chrétiens, et la terreur qu'inspirent nos armes s'affaiblirait infailliblement; remettons à un moment plus propice cette entreprise, et attendons que Dieu nous en facilite les moyens. » Ensuite Khaïr-ed-din donna ordre de lever l'ancre, et il fit voile pour les côtes d'Italie; mais le vent contraire l'obligea de revenir au même mouillage deux jours après l'avoir quitté.

André Doria, à son départ de Charchel, avait fait route pour Gênes, et il avait conduit sa flotte dans le golfe de la Spécia, d'où il écrivit au sénat pour lui demander trois mille soldats en

remplacement de ceux qu'il avait perdus durant son expédition, cent quintaux de poudre et le biscuit dont il avait besoin. A l'exception des soldats qu'on ne pouvait recruter qu'avec le temps, on lui expédia aussitôt sa lettre reçue les munitions de guerre et de bouche qu'il demandait, et on les chargea sur deux navires. Par un effet de la protection du ciel qui veille sur l'islamisme, le même vent d'est qui avait obligé Khaïr-ed-din à relâcher aux îles d'Hières, y amena les deux bâtimens sortis de Gênes pour ravitailler la flotte de Doria. Khaïr-ed-din découvrit le premier, dans le lointain, un de ces navires qui louvoyait; il envoya une galiote pour le reconnaître de plus près : elle vint annoncer que ce bâtiment avait une conserve. Alors le bey d'Alger expédia des forces suffisantes pour s'en emparer; aussi dans la même journée les amena-t-on tous les deux; il put remercier Dieu de cette faveur signalée. Tandis que la flotte musulmane était encore dans ce même mouillage, on aperçut en pleine mer un gros vaisseau dont la poupe dorée et les pavois annonçaient un armement considérable. Khaïr-ed-din donna ordre à plusieurs de ses bâtimens d'aller l'attaquer, mais de loin, toutefois et sans chercher à l'aborder. Il fit surtout cette re-

commandation à Sinan reis dont il connaissait l'intrépidité. Lorsque les bâtimens musulmans furent à portée du navire, ils commencèrent à l'entourer et à faire feu sur lui de toutes parts. Une pareille façon de combattre n'était pas assez expéditive pour l'ardeur de Sinan reis; bientôt il oublia la recommandation de Khaïr-ed-din, et il approcha pour tenter l'abordage; mais heureusement qu'une balle de fusil vint lui crever un œil, et le mit hors d'état de combattre.

Khaïr-ed-din apprenant cet accident, s'écria : « Il est arrivé ce que je craignais, cet homme a un courage de lion, et son courage lui fait affronter les dangers d'une façon par trop téméraire. » Cependant les bâtimens musulmans continuèrent leurs attaques avec tant de succès, que le vaisseau ennemi se vit bientôt près de couler à fond, en raison de la quantité de boulets qu'il avait reçus. Plusieurs des gens de l'équipage, effrayés du péril qui les menaçait, se jetèrent à la nage pour venir demander quartier. Le commandant infidèle voyant le découragement général qui s'était emparé des combattans, et, convaincu de l'impossibilité de résister davantage à des forces supérieures, amena son pavillon et se rendit. Khaïr-ed-din fit conduire ce vaisseau dans la rade des îles

d'Hières, et après avoir ordonné qu'on le déchargeât et qu'on enlevât ses agrès, il y fit mettre le feu.

Le bey d'Alger quitta ensuite le mouillage pour aller à la poursuite d'André Doria le maudit, que la peur retenait dans le port. Et après avoir louvoyé inutilement pendant quinze jours sur les côtes de Gênes, il reprit la route d'Alger. En arrivant il fit distribuer des aumônes considérables à tous les pauvres habitans, en reconnaissance des faveurs dont le ciel l'avait comblé durant cette campagne : tous les musulmans chantaient à l'envi ses louanges.

§ XXII.

Mustapha-Chiaoux est envoyé auprès du Grand-Seigneur; différend entre Sinan reis et le bey; Muley-Hassan, fils de Khaïr-ed-din sauve Sinan reis d'un grand péril, après la perte de ses navires; Khaïr-ed-din donne en présent deux navires à Sinan et à son compagnon; prise d'un galion venant du Nouveau-Monde.

Après que Khaïr-ed-din se fut reposé des fatigues de son voyage, son premier soin fut d'expédier Mustapha-Chiaoux, qui lui avait apporté un khatti-chérif de la part de sa Majesté impériale. Il lui remit pour le sultan un magnifique présent et un mémoire détaillé de tout ce qui s'était passé d'important sur mer ou sur

terre depuis l'époque de sa dernière dépêche. Mustapha-Chiaoux satisfait des égards particuliers que Khaïr-ed-din avait eus pour lui, s'embarqua sur le vaisseau qui devait le conduire à Constantinople.

Vers ce temps-là, il survint entre Khaïr-ed-din et Sinan reis un refroidissement qui n'eut cependant pas de suites; quelques faux rapports, faits par des gens mal intentionnés, avaient été la cause de cette légère altercation. Sinan, et un autre reis distingué dans la marine d'Alger, avaient fait la partie de se mettre en croisière, malgré la mauvaise saison qui commençait; mais on n'avait pas cru devoir consulter Khaïr-ed-din sur ce projet : lorsqu'il vint à sa connaissance, il le désapprouva, et il dit: «Il serait fort difficile de dissuader Sinan reis de ce voyage, et il est à coup sûr trop entêté pour écouter des conseils qui contrarieraient ses idées; tout ce que je désire, c'est qu'il n'ait point lieu de se repentir d'une entreprise faite si fort à contre temps.» Ce propos, auquel on prêta une tournure malicieuse, fut répété à Sinan reis qui témoigna sa mauvaise humeur en mettant encore plus d'empressement à terminer son armement : lorsqu'il eut rassemblé son équipage, il fit voile pour les côtes d'Italie avec sa conserve.

Khaïr-ed-din avait un fils qui était déjà un homme fait, c'est celui qui vit encore de nos jours, et qui est connu sous le nom de Hassan; sa mère était de noble race, et elle avait l'honneur d'appartenir à l'un des descendans du prophète, sur qui soit le salut de paix. Khaïr-ed-din, son père, avait fait construire un très beau navire dont le commandement lui avait été confié, et à cette époque il n'était point encore de retour de la croisière. Comme il faisait route pour se rendre à Alger, le hasard lui fit rencontrer Sinan reis ainsi que son compagnon, et peu de temps après deux autres corsaires algériens, l'un appelé Saleh et l'autre Chaaban. Tandis qu'ils étaient en train de se transmettre leurs nouvelles, un vent d'ouest très frais commença à souffler et la mer devint affreuse; ne pouvant plus tenir le travers à cause de la violence de cette tempête qui augmentait, ils furent obligés de courir vent-arrière et de s'approcher des côtes d'Italie, pour chercher quelque rade foraine où ils pussent attendre le retour du beau temps : malheureusement ils allèrent mouiller dans une baie trop ouverte et de mauvaise tenue. Sinan reis, sa conserve et Chaaban, furent entraînés sur la côte et se brisèrent : Hassan et Saleh, qui montaient comme lui un

bâtiment appartenant à Khaïr-ed-din, eurent le bonheur de tenir sur leurs ancres, et lorsque la mer se fut un peu calmée, ils allèrent au secours de leurs frères qui s'étaient tous sauvés sur le rivage.

Lorsque ces trois équipages furent réunis à leurs bords, ils reconnurent qu'il leur serait impossible de naviguer, et Hassan leur dit : «Frères, vous voyez l'encombrement qui existe sur nos vaisseaux ; nous sommes les uns sur les autres, la manœuvre ne peut point se faire, et vous êtes trop justes pour exiger que nous soyons victimes de notre charité envers vous. Voyez un peu le parti que nous avons à prendre.» Les équipages, sur qui était tombé le mauvais sort, lui dirent : «Nous ne sommes pas loin de l'île d'Elbe : c'est une île déserte où nous n'aurons rien à craindre ; transportez-nous sur le rivage, et là nous aviserons aux moyens qui nous resteront à prendre pour retourner dans notre patrie.» Déjà ils mettaient à la voile pour se rendre dans cette île, lorsqu'ils virent sur le rivage dont ils s'éloignaient, un peuple immense qui y était accouru, rien qu'à la nouvelle du naufrage des vaisseaux musulmans. Ces infidèles s'étaient rassemblés là de toutes parts, avec leurs armes, dans l'espérance de faire

esclaves les vrais croyans qui avaient échappé aux fureurs de la mer, et ce fut un grand sujet de consolation pour Hassan et Saleh reis d'avoir sauvé leurs frères d'un pareil malheur. La traversée à l'île d'Elbe ne fut pas longue; dès que les vaisseaux y eurent mouillé, les reis commandans invitèrent les équipages qui avaient eu la mauvaise chance à descendre à terre, ainsi que cela avait été convenu; mais ceux-ci alors les supplièrent de ne pas les abandonner dans un pays d'infidèles : « Si vous nous laissez sur cette île, dirent-ils, les ennemis de notre sainte religion nc tarderont pas à nous découvrir, ils viendront en force, pour nous massacrer ou nous réduire en captivité; c'est un crime que vous aurez toute la vie à vous reprocher, et dont vous rendrez compte devant Dieu au jour du jugement. — Mes frères, reprit Hassan, vous n'ignorez pas que l'équipage de chacun de nos vaisseaux revient à cinq mille ducats; si vous vous obstinez à rester à notre bord, vous nous empêcherez infailliblement de remplir l'objet pour lequel nous avons armé; tout ce que nous pourrons faire, vu l'embarras que vous nous causez, ce sera de retourner à Alger, et le moindre risque que nous aurons à courir,

dans ce dernier cas, ce sera de mourir de soif. Alors Sinan reis et les deux autres qui avaient fait naufrage avec lui, s'obligèrent à dédommager Hassan et Saleh reis des frais de l'armement. Lorsqu'on fut d'accord sur ces conditions, on leva l'ancre et l'on fit route pour la Barbarie. La navigation fut heureuse; en peu de jours, ils arrivèrent tous dans la baie d'Alger, et ils allèrent mouiller sur la côte de Temantefous. Khaïr-ed-din, en apercevant cette manœuvre, devina qu'il était arrivé quelque malheur dont on craignait de l'instruire : il envoya un de ses officiers pour s'informer de ce qui s'était passé et pour ordonner, de sa part, aux bâtimens, d'entrer dans le port. Le calme les retint néanmoins toute la journée au mouillage, et ce ne fut que le lendemain qu'ils vinrent à Alger. Dès qu'ils eurent mis leurs vaisseaux en sûreté, les reis commandans et ceux que le sort avait si maltraités, allèrent ensemble à l'hôtel du gouvernement pour baiser la main du bey. Khaïr-ed-din, se tournant vers Sinan, lui dit avec douceur : « Ne vous avais-je pas prévenu des dangers que vous couriez en vous mettant en mer dans une saison si avancée; vous vous êtes entêté dans votre idée, sans craindre de

me déplaire, et voilà comment Dieu punit à la fin ceux qui méprisent témérairement les conseils de leurs amis. »

Lorsque Khaïr-ed-din avait voulu s'opposer au départ de Sinan reis, c'était en conséquence d'un rêve qui lui avait fait pressentir ce naufrage; mais il ne le raconta que lorsque le corsaire eut mis à la voile. Durant ce songe, il avait vu Sinan reis et un autre capitaine algérien qui se débattaient au milieu d'une mare où ils s'étaient enfoncés jusqu'au cou. Dans cette triste situation, ils appelaient Khaïr-ed-din et le suppliaient de venir à leur secours : Khaïr-ed-din, en effet, s'était avancé, et il leur tendait la main pour les retirer du bourbier où ils auraient infailliblement péri.

L'explication de ce songe fut claire, lorsqu'on eut appris le naufrage de Sinan et de ses compagnons, qui n'avaient échappé à la mort ou à la captivité qui les attendait sur les terres des infidèles, que par le secours des deux vaisseaux appartenant à Khaïr-ed-din.

Le bey d'Alger se vengea ensuite bien noblement de la double désobéissance de Sinan et de son compagnon ; il leur fit présent à chacun d'un beau navire, complètement gréé, en remplacement de ceux qu'ils commandaient et qui avaient

péri; puis, il fit distribuer à tous les matelots et à tous les joldachs qui avaient partagé leurs malheurs, une somme d'argent capable de les dédommager amplement de ce qu'ils avaient perdu.

Lorsque la saison des tempêtes fut passée, tous les corsaires algériens se disposèrent à courir les mers; mais Sinan reis et le compagnon de son naufrage n'osèrent point se mettre en course : ils allèrent trouver Khaïr-ed-din, et lui dirent : « Nous craignons que l'influence de la mauvaise étoile qui nous poursuit ne soit point entièrement dissipée, et la prudence nous conseille de ne pas nous exposer à de plus grands revers.—Préparez-vous au contraire à partir, leur répondit Khaïr-ed-din; mettez votre confiance en Dieu, et je vous prédis les plus heureux succès. » Sinan et son camarade obéirent à ses ordres, et ils réunirent leurs vaisseaux à la petite escadre que le bey avait fait armer. Un vent favorable les porta sur les côtes d'Espagne, et ils s'y emparèrent d'un gros bâtiment qui revenait du Nouveau-Monde. Le septième jour de leur départ d'Alger, ils y rentrèrent donc avec cette prise opulente; jamais les corsaires algériens n'avaient fait une si belle rencontre, et pour donner une idée des effets précieux qui com-

posaient la cargaison, il suffira de dire que les droits de la douane, établis en faveur du gouvernement, à raison de dix pour cent, montèrent à cent mille ducats.

§ XXIII.

Digression sur les événemens passés ; impression que fait en Espagne le récit des captifs qui ont survécu à la prise du fort; expédition du sultan sur les côtes de la Romélie ; message de ce prince à Khaïr-ed-din ; le roi de Hongrie demande du secours au roi d'Espagne ; soulèvement du sultan de Telmessen ; il est battu par Khaïr-ed-din, qui lui accorde encore une fois la paix.

A l'époque où Khaïr-ed-din, à qui Dieu fasse miséricorde, s'était emparé du fort espagnol que l'on avait construit vis-à-vis de la ville d'Alger, et où le convoi envoyé pour porter des secours à la garnison assiégée était tombé en son pouvoir, il avait fait passer en revue tous les

esclaves chrétiens; tous ceux qui avaient été estropiés dans le combat et qui avaient perdu un bras, une jambe ou les yeux, il les avait renvoyés dans leur patrie. Ces malheureux, en arrivant en Espagne, allèrent se présenter devant leur prince, que Dieu maudisse, et lui firent un récit circonstancié de la manière dont les Turcs avaient enlevé le château et le convoi. Cette peinture réveilla la frénésie du roi: toutes les fois qu'il entendait nommer Barberousse, il se levait, s'asseyait; on voyait ses membres agités par des mouvemens convulsifs, et puis il écumait de rage; à la fin du récit, il descendait de son trône, en s'écriant: « Les Algériens s'imagineraient-ils donc que j'aie voulu leur faire présent de ces navires et de leurs cargaisons!... » Après avoir prononcé ce peu de mots, il jeta par terre la couronne qu'il avait sur la tête, il s'arracha les cheveux; puis, s'étant couvert le visage de poussière, il tira son épée pour se percer le cœur. Ses visirs l'arrêtèrent, et à force de supplications, ils l'engagèrent à aller s'asseoir de nouveau sur le trône, et lui dirent: «Le petit château que tu possédais sur les côtes de Barbarie ne mérite pas tant de regrets de ta part, et quant aux bâtimens que tu avais envoyés au secours de la garnison, avec des plan-

ches et des clous, il est fort aisé d'en faire d'autres; tu as plus de moyens qu'il n'en faut pour réparer en un jour une telle perte. Ceux de nos frères qui ont trouvé la mort dans les combats sont maintenant dans les bras du Messie, et ils partagent sa gloire dans les cieux : ce serait un péché que de s'affliger sur leur sort; pour ceux qui ont été faits esclaves par les musulmans, nous devons croire que le Messie l'avait ainsi ordonné, à cause des prévarications qu'ils avaient commises contre sa loi : leur captivité leur tiendra lieu d'expiation. — Mais, reprit le maudit de Dieu, le château était une échelle qui facilitait la conquête d'Alger, et, maintenant que les musulmans l'ont renversé, il ne me reste plus d'espoir de régner dans cette ville.» Ses visirs lui firent de longs raisonnemens pour lui prouver qu'il n'y avait rien de si aisé que de se rendre maître d'Alger et de tout le royaume, quand il voudrait s'en donner la peine. Ces discours flatteurs calmèrent enfin son extrême colère, et lorsqu'il se trouva dans une assiette plus tranquille, il donna ses ordres pour équiper une flotte qu'il destinait à aller ravager les côtes de la Romélie. Cette flotte mit à la voile et fit quelques descentes dans le pays des Arnaouts où elle mit tout à feu et à sang.

Les musulmans qui habitaient ces côtes envoyèrent une députation au sultan Suleiman-Khan, fils de Sélim-Khan qui était monté depuis peu sur le trône de Constantinople, et qui commençait sa glorieuse carrière par le siége de Ankeros. Ils lui faisaient part de l'irruption des infidèles sur leurs terres. Le sultan Suleiman les engagea à prendre les meilleures mesures qui fussent en leur pouvoir pour repousser les attaques des chrétiens, et il leur promit un prompt secours. En effet, il expédia sur-le-champ à Khaïr-ed-din un des esclaves de la Sublime Porte avec un firman de sa part, qui lui donnait connaissance des ravages que les Espagnols commettaient sur les côtes de la Romélie.

De son côté, le roi de Hongrie, pressé par l'armée du sultan, écrivit au roi d'Espagne pour lui demander du secours; et, dans sa lettre, il lui disait : « A quoi penses-tu donc d'envoyer ta flotte sur les côtes de la Romélie? ignores-tu que le sultan des Ottomans a des forces toujours prêtes pour la défense de son empire. Il vaudrait mieux que tu t'occupasses sérieusement de la destruction de Barberousse, afin que tes vaisseaux pussent du moins parcourir librement les mers, et se

porter dans tous les lieux où tes projets les appellent; quant aux secours que je te demande, il est de la plus haute importance que je les reçoive dans un court délai : songe que j'ai à faire à un ennemi trop puissant pour moi, et qu'une fois qu'il m'aura mis sous le joug, tu courras bientôt les risques qui me menacent.

Le roi d'Espagne était à Gênes lorsqu'il reçut la lettre du roi de Hongrie; il assembla ses conseillers, ses visirs et les seigneurs de sa cour, et il leur dit : « Que pensez-vous de la demande du roi de Hongrie? vous savez que la plus grande partie de mes troupes est embarquée sur la flotte que j'ai expédiée vers les côtes de Turquie : si je prends le parti d'aller moi-même à son secours avec l'armée qui me reste, mon royaume d'Espagne sera sans défense, et il est bien à craindre que Barberousse ne profite de cette circonstance pour l'envahir; veuillez me dire votre avis. — Seigneur, lui répliqua son premier ministre, ne soyez point inquiet sur le sort de l'Espagne, dans le cas où vous vous décideriez à marcher au secours du roi de Hongrie : il est aisé de trouver le moyen de donner à Barberousse, dans son propre pays, assez d'occupation pour l'empêcher de faire une irruption sur le nôtre; avec de l'argent, nous

gagnerons le sultan de Telmessen, et nous l'engagerons à lui déclarer la guerre. » L roi d'Espagne témoigna que ce projet nc le rassurait pas entièrement; alors un des conseillers se leva et lui dit : «Seigneur, l'avis que vient d'ouvrir le premier visir, me paraît bon et sage. Khaïr-ed-din a placé sur le trône le sultan de Telmessen : si celui-ci vient à se révolter, il est probable que le bey d'Alger ne confiera à personne le soin de son expédition contre le sultan rebelle, et qu'il ira lui-même le combattre; il est possible que la victoire se lasse enfin de le suivre, et d'ailleurs, il ne faut qu'une balle pour renverser un héros. » Le roi d'Espagne se rendit à ces raisons, et il donna ses ordres pour qu'on travaillât à souffler le feu de la sédition dans l'esprit de Muley-abd-allah [1].

Sur ces entrefaites, Khaïr-ed-din pensait à aller faire sa cour à sa majesté impériale, l'invincible sultan des Ottomans. En conséquence, il faisait armer ses navires pour se rendre à Constantinople avec l'intention de séjourner dans cette ville, ou de retourner à Alger, selon le bon plaisir du Grand-Seigneur. Ce fut dans ces circonstances, que le roi d'Espagne, que

[1] 1533.

Dieu confonde, envoya un de ses agens au sultan de Telmessen pour lui offrir des sommes considérables s'il voulait prendre les armes contre Khaïr-ed-din. Il lui promettait en outre d'envoyer une flotte formidable pour assiéger Alger par mer, tandis que lui, à la tête de ses armées, il s'avancerait pour diriger l'attaque par terre. Le roi d'Espagne s'engageait encore à lui céder en toute propriété la ville d'Alger lorsqu'ils s'en seraient rendus maîtres, attendu, disait-il, qu'elle faisait jadis partie de l'héritage de ses pères. Le sultan de Telmessen se laissa aisément séduire : il voyait avec douleur Alger, sur laquelle il avait des droits, obéir à un étranger qui lui imposait la loi à lui-même, et il résolut de tenter encore une fois le sort des armes. Il commença donc à rassembler ses vassaux ainsi que les Arabes du Sahara, et il fit dresser ses tentes hors de la ville de Telmessen, sans se rappeler que tous les efforts qu'il avait faits précédemment contre Khaïr-ed-din n'avaient servi qu'à rendre son joug plus pesant. Le roi d'Espagne envoya à ce prince quatorze vaisseaux qui vinrent mouiller à Erschoun[1], la rade la plus proche de Telmessen.

[1] L'île de Areschgoul, vis-à-vis la Tafna, très mauvais mouillage.

Khaïr-ed-din ne fut pas long-temps sans être averti des mouvemens qui se faisaient contre lui; il expédia un de ses bâtimens à rame pour examiner le nombre des vaisseaux dont était composée la flotte des chrétiens. Il lui fixa un terme de dix jours pour aller et revenir.

Cependant le sultan de Telmessen se mit en marche avec les troupes de son royaume et une immense quantité d'Arabes; il vint poser son camp à Alhida [1] qui sépare les terres de Telmessen de celle d'Alger.

Un cheik arabe de ces cantons, fermier de Khaïr-ed-din, lui fit passer avis de l'arrivée de cette armée. Aussitôt le bey d'Alger expédia des ordres aux diverses garnisons du territoire, afin qu'elles eussent à se rendre auprès de lui sous l'espace de trois jours. Cela une fois fait, il sortit lui-même de la ville avec toutes les troupes qu'il commandait. A l'issue de la prière du midi, le second jour après avoir reçu la nouvelle de l'arrivée du sultan de Telmessen sur les terres d'Alger, et comme il y avait seulement quarante-huit heures qu'il était parti, le bâtiment expédié pour reconnaître la flotte des chrétiens mouillée à Erschoun, fut de retour

[1] C'est sans doute Belida.

à Alger. Le lieutenant du bey lui écrivit pour lui faire part de cette nouvelle, et pour le prévenir que les reis avaient formé le dessein d'aller attaquer les vaisseaux des infidèles, mais qu'il n'avait pas voulu consentir à leur sortie avant d'avoir reçu ses ordres à ce sujet. Cette lettre parvint à Khaïr-ed-din trois jours après son départ d'Alger. Il répondit sur-le-champ à son lieutenant pour lui ordonner de s'opposer à la sortie des reis, en lui enjoignant de retenir les vaisseaux dans le port.

Sinan reis avait assemblé cinq cents hommes qu'il conduisit à Khaïr-ed-din. Lorsque le bey eut reçu ce renfort, il se crut en état d'aller attaquer le sultan de Telmessen; il le rencontra dans une plaine peu éloignée d'Alhida, et là ils en vinrent aux mains. L'engagement fut très vif, Muley-abd-allah et les troupes originaires de son royaume combattirent avec beaucoup de courage, de fermeté même, mais ils ne furent point soutenus par les Arabes qui prennent ordinairement la fuite lorsque le premier choc ne suffit point pour décider de l'affaire en leur faveur. Muley-abd-allah fut contraint de céder le champ de bataille à ses ennemis, et ce ne fut qu'à travers mille dangers qu'il arriva à Telmessen. Khaïr-ed-din le suivit de près, et

campa sous les murs de la ville. Le sultan se voyant dans l'impossibilité de soutenir un siége, députa au bey les principaux habitans, ainsi que les grands de la cour, pour traiter de la paix avec lui, moyennant une somme de trente mille ducats. Mais Khaïr-ed-din fut sourd à leurs instances, et il leur dit : « Cet homme n'a ni foi ni loi : on ne peut se fier ni à ses promesses, ni à ses sermens. Tantôt cédant à ses caprices, d'autrefois se laissant gagner par les chrétiens, je le vois sans cesse prendre les armes contre moi : je ne me prêterai plus à aucun accommodement. »

Les députés retournèrent auprès du sultan avec cette réponse inquiétante. Mais Muley-abd-allah avait déjà éprouvé plus d'une fois la générosité de Khaïr-ed-din, et il ne désespéra pas de le fléchir. Il vint le trouver lui-même dans son camp, et à force d'instances et de promesses, il obtint sa grâce. Le bey retourna triomphant à Alger.

Le roi d'Espagne reçut l'avis du mauvais succès de ses intrigues dans la Barbarie, à l'époque où il s'occupait de l'expédition d'une flotte nombreuse pour le Levant, flotte qui devait être commandée par André Doria le maudit. Pour lui ce fut un vrai coup de

foudre, toutefois, après que sa flotte eut mis à la voile, il se décida à aller lui-même au secours du roi de Hongrie qui ne cessait de lui représenter la détresse dans laquelle il se trouvait. Comme il était en marche pour se rendre auprès de ce prince, il apprit que le sultan Suleiman-Khan avait emporté la citadelle d'Ankerous qu'il allait défendre; et il revint sur ses pas, ayant la douleur de voir que tous ses efforts contre l'islamisme ne lui rapportaient que honte et confusion.

§ XXIV.

Retour du bey à Alger; croisière sur les côtes d'Espagne; le roi fait armer quinze vaisseaux gardes-côtes; les Algériens s'en emparent; expédition dirigée sur les côtes de l'Andalousie, pour recueillir les Morisques du royaume de Grenade; soixante-dix mille fugitifs s'embarquent pour l'Afrique.

Khaïr-ed-din, à son retour d'Alger, envoya tous ses vaisseaux sur les côtes d'Espagne; les corsaires, après avoir fait diverses prises, allèrent mouiller dans une des rades de ce royaume, d'où ils étaient à portée de découvrir les vaisseaux qui passaient dans le détroit. Les habitans

des côtes se rendirent en foule auprès de leur roi, et lui dirent : «Seigneur, tandis que tu t'occupes de tes plaisirs, Barberousse et ses Turcs détruisent notre navigation, ils viennent même enlever nos femmes et nos enfans bien avant dans les terres ; si tu n'as pas quelques moyens pour nous défendre, permets-nous au moins de nous mettre sous leur protection.» Le maudit de Dieu les consola du mieux qu'il lui fut possible, et les assura qu'il allait prendre des mesures pour que leur tranquillité ne fût pas troublée ; en conséquence, il fit armer quinze navires pour garder les côtes ; à ceux auxquels il en confia le commandement, il leur fit jurer, non seulement d'attaquer les corsaires d'Alger, partout où ils les rencontreraient, mais de les combattre jusqu'à la mort. Par la permission de Dieu, sans doute, il arriva que le vent conduisit ces vaisseaux gardes-côtes sur la rade où l'escadre de Khaïr-ed-din était à l'ancre. Elle les aperçut à la pointe du jour, et les chefs comprirent qu'ils étaient assez forts pour en venir à bout. Toutefois, pour qu'aucun de ces vaisseaux ne pût leur échapper, en se réfugiant sous le canon de quelques châteaux voisins, le commandant de l'escadre musulmane fit des signaux pour qu'on

eût à cingler en haute mer en feignant de prendre la fuite. Ceux qui commandaient les vaisseaux espagnols se laissèrent aisément tromper par cette manœuvre. Ils s'imaginèrent que les Algériens avaient peur d'eux, et ils se mirent à leur poursuite; mais dès que les corsaires musulmans les virent au large, ils virèrent de bord, les entourèrent, et, après un léger combat, Dieu aidant, ils s'en rendirent les maîtres. Puis, lorsque cette prise excellente fut assurée, ils retournèrent à Alger [1].

Le roi d'Espagne convoqua tous les prêtres et tous les moines du royaume, et il leur dit : «Il y a encore dans divers cantons de l'Andalousie, soumise à mon empire, des Maures qui professent ouvertement leur religion; les principes de notre loi permettent-ils, ou non, de leur laisser le libre exercice de l'islamisme? Dans le cas où nos livres sacrés prohiberaient cette tolérance, veuillez bien me prescrire ce que j'ai à faire.» Tous les prêtres et tous les moines se prononcèrent unanimement; ils dirent que la religion chrétienne ne pouvait souffrir un pareil scandale, et un vieil évêque, prenant la parole au nom de l'assem-

[1] 1533.

blée, s'exprima de cette façon : « Seigneur, le Messie est irrité contre nous; car nous souffrons sur nos terres des gens qui professent l'unité de Dieu et qui suivent la loi du Coran; il est à craindre que nos femmes et nos enfans, séduits par leurs exemples et convaincus par leurs argumens, ne viennent à déserter notre religion et à embrasser leur croyance; tu sais que ces Maures sont nos ennemis secrets, et qu'ils ne soupirent qu'après l'occasion où il leur sera possible de se venger sur nous de toutes les injustices que nous avons commises à leur égard. D'ailleurs, deux cultes et deux lois ne peuvent exister dans un même lieu, et les affaires de ce royaume ne commenceront à prospérer que lorsque tu auras aboli l'islamisme sur toutes les terres soumises à ton pouvoir. » En conséquence de cette remontrance, le roi ordonna qu'on obligerait tous les musulmans qui étaient en Espagne à envoyer leurs enfans à l'église, pour être instruits des principes de l'évangile, et pour être élevés comme des chrétiens; il fit même publier que tous ceux que l'on surprendrait lisant le Coran et accomplissant certains actes de la religion mahométane, seraient condamnés au feu. Les Maures, justement indignés d'une pareille barbarie, et animés d'un

saint zèle pour leur religion, se réunirent, s'ar mèrent, et prenant avec eux leurs femmes et leurs enfans, allèrent se retrancher sur une montagne de l'Andalousie nommée Pardona. Les chrétiens vinrent les y assiéger, et après de longs combats, les Maures Andaloux furent forcés par la faim de retourner au sein des villes et des bourgades qu'ils avaient abandonnés. Dans la cruelle position où ils étaient tombés, ils s'adressèrent à Khaïr-ed-din, et, lui représentant tout ce qu'ils avaient à souffrir de la part des infidèles, ils le supplièrent au nom de l'envoyé de Dieu, le premier et le dernier des prophètes, sur qui soit le salut de paix, de venir les délivrer du joug affreux sous lequel on les voyait gémir. La peinture de leurs infortunes était faite pour toucher les ames les plus dures. Khaïr-ed-din assembla tous les habitans d'Alger et leur fit lecture de la lettre qu'il venait derecevoir. Sur-le-champ il fut décidé qu'on armerait trente-six vaisseaux avec des troupes de débarquement, et qu'on irait arracher les Maures d'Espagne à la persécution de leurs tyrans.

Lorsque les Maures Andaloux virent approcher de la côte la flotte algérienne qui venait à leur secours, ils gagnèrent cette même monta-

gne de Pardona qu'ils avaient été forcés d'abandonner précédemment; les chrétiens les poursuivirent; mais, tandis qu'ils gravissaient la montagne, les Algériens qui avaient mis pied à terre, arrivèrent à temps pour mettre ceux-ci entre deux feux. La victoire se déclara pour les musulmans : les infidèles prirent la fuite, les Turcs les poursuivirent l'épée dans les reins jusque sous les murailles de la forteresse, et ils revinrent ensuite triomphans rejoindre les Andaloux. Ceux-ci, grâce à la protection des Algériens, allèrent dans la ville et les villages où ils étaient jadis établis, enlever leurs femmes et leurs enfans, ainsi que leurs meubles et tous les effets qu'il leur était possible d'emporter, et ils s'acheminèrent vers le rivage pour s'embarquer sur la flotte. Mais, comme il y avait impossibilité que les vaisseaux pussent transporter tout à la fois un si grand nombre de familles maures, on convint que celles qui resteraient, iraient se retrancher sur la montagne de Pardona, et qu'on laisserait auprès d'elles un corps de mille guerriers qui veilleraient à leur sûreté jusqu'à ce que la flotte musulmane pût revenir les prendre. Cette flotte fut obligée de faire sept voyages consécutifs, et elle transporta à Alger soixante-dix mille ames. Depuis ce temps-là jusqu'à

nos jours, les corsaires algériens se font une loi de s'approcher des côtes de l'Andalousie pour y recueillir les familles maures qui auraient pu y rester.

§. XXV.

Khaïr-ed-din est sur le point de se rendre à Constantinople; convocation du divan; André Doria essaie, par un stratagème, de retenir le bey dans Alger; précaution prise contre une invasion annoncée; capture d'un bâtiment qui renferme des gens de distinction; leur rançon est offerte et refusée; crainte d'un soulèvement des esclaves chrétiens; songe de Khaïr-ed-din; ruse qu'il emploie pour s'assurer des véritables sentimens des captifs.

Khaïr-ed-din n'attendait que la fin de cette bonne œuvre pour se rendre à Constantinople, où il avait été appelé par le sultan Suleiman-Khan d'heureuse mémoire. Ce grand empereur avait conquis Ankerous, comme nous l'avons déjà dit. Le roi de Hongrie, en fuyant devant

lui, s'était noyé dans un étang, nommé l'*Etang-d'Argent*. Mais le cadavre de ce prince avait été tiré de là, et, par les ordres du sultan, on l'avait transporté à Bellegrade, où il avait été enterré dans le tombeau de ses pères. Maître du royaume de Hongrie, qu'il avait réuni à ses vastes états, et voyant qu'il ne lui restait plus dans son voisinage d'ennemis à combattre, cet invincible sultan des Ottomans s'était proposé d'aller en personne faire la conquête de l'Espagne. Pour arriver à l'exécution de ce projet, il lui fallait un homme qui connût les côtes de ce royaume et les lieux les plus propres à y débarquer une grande armée. Il jeta les yeux sur Khaïr-ed-din, dont la réputation, était alors si justement célèbre dans l'univers, par sa sagesse dans le commandement, par son habileté dans l'art de la navigation, par son intrépidité dans les combats, et enfin par la conquête d'un vaste pays de la Barbarie, où il faisait respecter le nom des Ottomans que l'on y connaissait à peine avant lui; il lui recommandait d'établir à Alger un lieutenant qui devait commander en son nom, et il lui proposait de lui en envoyer un lui-même, s'il ne trouvait personne sur les lieux qui fût digne de sa confiance. Sinan-Chiaoux, un des esclaves de la Sublime Porte, avait été chargé

de porter cette dépêche. En arrivant à Alger, cet envoyé du sultan fut conduit avec pompe à l'hôtel du gouvernement, où il remit au bey le firman de sa Majesté impériale. Khaïr-ed-din le prit avec respect, le baisa, le mit sur sa tête, puis il le lut avec attention. Ensuite il convoqua un divan général, où les gens de loi, les cheiks les imans, les desservans des mosquées, et des zaviés, les habitans les plus considérables de la ville, et enfin les principaux officiers de la milice furent invités à se rendre. Après leur avoir fait lecture de l'ordre qu'on venait de lui transmettre de la part de sa Majesté impériale, il fit entendre à cette assemblée qu'il n'était point en son pouvoir de différer plus long-temps son départ; qu'il avait déjà tout disposé pour son voyage. Il termina en disant qu'il avait choisi pour son lieutenant un homme qui était digne d'être à leur tête. « Je n'ai pas manqué, ajouta-t-il, de lui recommander de vous regarder comme ses enfans, et de se diriger en toute chose par les conseils de l'équité et de la justice; j'espère que, de votre côté, vous mériterez, par votre attachement pour sa personne, et votre amour pour le bon ordre, les égards et les bontés qu'il est disposé à avoir pour vous. »

Lorsque André Doria eut appris ce projet de la conquête de l'Espagne, dont s'occupait le sultan Suleiman, et l'intention où il était de se servir du bey d'Alger pour l'exécution de son plan, il pensa que ce serait gagner beaucoup que d'empêcher le départ de Khaïr-ed-din. Voici donc la ruse qu'il mit en œuvre pour arriver à ses fins : il expédia un navire à Alger, chargé de diverses marchandises pour la valeur de six à sept mille ducats, et il le fit suivre d'un autre bâtiment portant soixante-dix esclaves musulmans dont il proposait le rachat. Le subrécargue qui fut choisi pour cette expédition mercantile, avait ordre de dire, lorsqu'on lui demanderait des nouvelles de la chrétienté, que le roi d'Espagne faisait de grands préparatifs de guerre, et que l'on assurait que ces préparatifs étaient dirigés contre Alger où il voulait se rendre lui-même. A l'arrivée de ce navire, Khaïr-ed-din acheta les objets composant la cargaison, et il paya la rançon des esclaves musulmans au prix fixé par l'usage. En conséquence de la leçon qui lui avait été faite par André Doria, le subrécargue, de son côté, ne manqua pas de débiter confidentiellement les projets imaginaires qu'on prêtait au roi d'Espagne contre Alger. Khaïr-ed-din en fut sur-le-champ

avisé, et quoiqu'il se doutât bien que cette nouvelle avait été faite à plaisir, il n'en ordonna pas moins de travailler à la réparation des tours et des châteaux, et il fit même placer quelques batteries nouvelles dans les endroits qui lui paraissaient les plus faibles.

Après avoir terminé ses affaires et pris une cargaison de retour, le navire marchand fit voile pour Gênes, où se trouvait André Doria. Le subrécargue lui raconta les diligences qu'il avait vues faire à Khaïr-ed-din pour mettre la ville d'Alger en état de défense. André Doria s'applaudit de l'idée qu'il avait eue, et malgré la haine qui l'animait contre le bey d'Alger, il ne put s'empêcher de rendre justice aux talens et au génie de l'ennemi implacable de la chrétienté.

En ce temps-là quelques corsaires algériens qui parcouraient les mers, prirent quatre navires appartenant aux infidèles. Ces navires transportaient en Espagne un grand nombre de passagers, parmi lesquels se trouvaient vingt officiers de marque, et cent quarante de ces individus que les chrétiens nomment *gens de condition*, tous êtres efféminés et nourris dans la mollesse, qui portent des gants et des mouchoirs au cou de peur que l'air et le soleil ne ternissent la blancheur de leur peau. Parmi

ces derniers, il y en avait un qui était fils [1] d'un des baillis de Rhodes. Les chrétiens furent vivement affligés de leur perte; et pendant plus de huit jours consécutifs ils dirent des prières publiques dans leur église pour demander au Messie la délivrance de ces captifs. Immédiatement après, ils envoyèrent des agens à Alger afin de traiter de leur rançon : ils offrirent pour le rachat du fils du bailli, son poids en argent monnayé; mais Khaïr-ed-din, n'écoutant que son zèle pour les intérêts de l'islamisme, rejeta toutes les offres qu'on lui adressait, et voici même comme il s'exprima devant ceux qui avaient été expédiés pour terminer cette négociation : « Ces chiens-là gardent rancune et ne respirent que la vengeance ; ils ne seraient pas plus tôt arrivés dans leur pays qu'ils s'occuperaient à faire des armemens contre nous : je refuse. »

Les négociateurs ne purent s'empêcher d'approuver intérieurement sa façon de penser, malgré l'envie qu'ils avaient de réussir dans l'objet de leur mission. A leur retour, la consternation des chrétiens augmenta, et ils cherchèrent à se venger du refus de Khaïr-ed-din

[1] L'auteur ignorait sans doute que les chevaliers de Rhodes faisaient vœu de chasteté : c'était peut-être le neveu d'un bailli. *(Note du traducteur.)*

par les mauvais traitemens qu'ils firent éprouver aux esclaves musulmans qui étaient chez eux dans les fers.

Khaïr-ed-din, en s'occupant des préparatifs de son départ pour Constantinople, n'était pas sans inquiétude relativement à la quantité d'esclaves infidèles qu'il y avait à Alger : leur nombre montait à sept mille. Il disait en lui-même : « Si je pars, et si je laisse tous ces chrétiens dans la ville, ils pourront se réunir et causer du désordre ; d'un autre côté, si je les emmène avec moi, une tempête peut leur rendre la liberté, et alors, les tourmens de nos frères qui gémissent dans la captivité entre les mains des infidèles, n'auront plus de bornes. » Ces réflexions le rendaient indécis sur les moyens qu'il avait à prendre.

Cependant dès qu'il eût connaissance de la manière cruelle dont les musulmans étaient traités dans la chrétienté, il usa de représailles envers les chrétiens qui se trouvaient en son pouvoir, et il n'allégea le poids de leurs chaînes que lorsqu'il eut appris que les infidèles étaient devenus plus humains envers leurs esclaves.

Lorsque ceux qui étaient à Alger virent que Khaïr-ed-din ne voulait point écouter de pro-

positions relatives à leur rachat, ils firent entre eux le complot de se rendre maîtres de la ville ou de se sauver à main armée. Leur révolte devait commencer par le massacre de l'officier que Khaïr-ed-din avait chargé de veiller sur eux. C'était un Turc de l'île de Mételin, dans lequel le bey avait mis sa plus grande confiance. Khaïr-ed-din, préoccupé des dispositions qu'il avait à faire pour assurer la tranquillité d'Alger, eut une nuit un songe qui l'inquiéta. Il se vit transporté à Mételin au moment même où le plancher de la maison du Gardian-Bachi semblait prêt à s'écrouler; dans son rêve, il s'élançait vers lui et le soutenait de ses mains.

Lors de son réveil, l'explication toute naturelle que le bey donna à ce songe, ce fut que le Gardian-Bachi était menacé de quelque malheur dont lui-même devait le préserver. Il l'envoya chercher immédiatement, et lui raconta le songe qu'il avait eu, en lui communiquant aussi l'interprétation qu'à son avis il devait lui donner. Puis il lui vint une idée, ce fut d'ordonner à cet officier de s'en aller déclamant contre lui parmi les chrétiens; son but était de leur inspirer par ce moyen de la confiance, et il espérait pouvoir pénétrer ainsi jusque dans le fond de leur ame. Il a existé peu d'hommes plus pré-

voyans et plus sages que Khaïr-ed-din. Toutes les grâces que Dieu lui a faites dans ce monde, nous sont un garant de la félicité dont il jouit dans l'autre vie.

Le Gardian-Bachi sortit en effet de l'hôtel du gouvernement, affectant les airs d'un homme qui aurait éprouvé quelques duretés de la part du bey; il rencontra sur ses pas un de ces chrétiens qui, sachant lire et écrire, sont chargés de tenir quelques registres et de veiller sur les autres esclaves. Il commença à murmurer en sa présence contre Khaïr-ed-din, et se prit à dire: « Voyez, il y a un temps infini que je suis au service de cet homme, et je n'ai encore reçu aucune faveur de sa part; bien loin de là, quelque peine que je me donne, je ne puis jamais réussir à le satisfaire, et je n'entends sortir de sa bouche que des propos durs, si ce ne sont des menaces. »

Le Gardian-Bachi prononçait ces paroles en gardant le ton d'un homme vraiment courroucé; un des esclaves du bagne qui venait d'entendre ses plaintes, dit à ses camarades: « Avez-vous fait attention à la colère de ce Turc?... » Chacun fit là-dessus ses réflexions et tira ses conjectures... Un moment après, le Gardian-Bachi aborda une troupe d'esclaves

qui étaient rassemblés, et continuant à s'emporter, il alla jusqu'à blasphémer contre le bey, et leur dit : « Convenez que mon sort est bien à plaindre : je sers Khaïr-ed-din depuis son départ de Mételin, je l'ai accompagné dans toutes ses campagnes de mer et de terre, je me suis exposé pour lui à tous les danger, et il croit avoir fait beaucoup pour moi lorsqu'il m'a chargé du service pénible et désagréable qui s'attache aux soins du bagne. Ne devais-je pas attendre de sa reconnaissance qu'il me donnât le commandement de quelque district de ce royaume, avec le titre de bey, ou tout au moins avec celui de kaid ; mais non, les faveurs sont réservées pour des étrangers, et il suffit de lui appartenir de près pour n'obtenir aucun emploi distingué : encore s'il me dédommageait par quelques égards particuliers, si, lorsque je lui demande de diminuer vos travaux, d'accorder quelque soulagement à vos peines, il écoutait favorablement mes représentations, il me serait peut-être aisé de prendre patience ; mais il suffit que je m'intéresse en votre faveur dans ce qui regarde les choses les plus justes et les plus raisonnables pour exciter sa fureur contre moi, et pour me voir accabler d'injures qu'il me serait impossible de vous rendre... » Puis, ce

rusé Gardian-Bachi, continuant à jouer son rôle avec une adresse supérieure, se tourna vers le fils du bailli de Rhodes, qui l'écoutait avec attention, et il lui dit : « O Seigneur, un homme tel que moi est-il donc fait pour commander à des gens qui ont été, comme beaucoup d'entre vous, gouverneurs de grandes villes et de grandes provinces ; et vous surtout dont le père tient un rang élevé dans l'île de Rhodes! Je suis né à Midilli, qui n'est pas éloignée de cette île, j'ai eu occasion de connaître votre père, et j'en ai reçu mille bienfaits ; il est si triste pour moi de ne pouvoir vous en témoigner ma juste reconnaissance, que je n'ose plus lever les yeux sur vous. Ah! s'il m'était possible de fuir d'ici, j'en saisirais l'occasion avec empressement, et je ne désespère pas d'en trouver un jour les moyens. »

Le Gardian-Bachi continua à leur tenir durant plusieurs jours de pareils propos, qu'il appuyait de procédés pleins de douceur et d'honnêteté. A la fin, les esclaves, trompés par ses fausses confidences, s'ouvrirent à lui, et lui dirent : « Nous avons conçu le projet de nous délivrer des mains de notre tyran : ce projet doit nécessairement réussir, si tu veux le seconder, et quelque chose que nous fas-

sions pour toi, nous ne saurons assez payer le service que tu nous auras rendu. » Hé! de quoi est-il question? reprit le Gardian-Bachi, expliquez-moi votre idée, et comptez sur mon dévouement; il n'y a certainement rien que je ne sois disposé à faire pour rompre vos fers. Alors les esclaves lui firent voir une lettre qu'ils avaient écrite au commandant de Bégiajé. Il est bon de se rappeler que cette place était alors entre les mains des chrétiens, auxquels elle n'a été enlevée que sous le gouvernement de Salah-Pacha, qui fut plus heureux dans cette entreprise qu'Aroudj et Khaïr-ed-din. Voici ce que contenait en somme la lettre adressée aux chrétiens par le commandant de Bégiajé: ils l'informaient qu'ils avaient formé le complot de se rendre maître d'Alger; puis ils le priaient d'envoyer un de ses vaisseaux au cap Témantefous, pour les recevoir dans le cas où, leur coup venant à manquer, ils se verraient contraints à prendre la fuite; ils tâchaient en outre d'exciter sa pitié par la peinture exagérée de leur esclavage, et ils finissaient en lui demandant une prompte réponse, ainsi que l'indication du jour où le vaisseau dont ils avaient besoin se trouverait à Témantefous. Après avoir fait lecture de leur missive au

Gardian-Bachi, qui entendait et parlait fort bien la langue italienne, les chrétiens lui dirent : « Il y a déjà plusieurs jours que cette lettre est prête, mais il nous a été impossible de trouver quelqu'un qui pût la porter à sa destination. Tu sais mieux que personne combien on nous surveille dans cette prison. Le Messie a eu compassion de notre sort, et c'est lui qui t'a inspiré les sentimens de générosité dont ton cœur est animé pour nous. Il faut te faire un aveu complet, nous te regardions comme notre plus grand ennemi, et notre premier acte ce devait être de te massacrer. » En ce moment le Gardian se rappela avec surprise le songe de Khaïr-ed-din, et l'explication qu'il en avait tirée. Il dit aux chrétiens, ce n'est pas chose facile que de trouver une personne assez sûre pour lui confier cette lettre ; mais je vous ai promis de mériter votre amitié par toute sorte de sacrifices : de ce pas, je vais trouver Khaïr-ed-din pour le prier de me donner un poste dans les maisons de Bégiajé, et je me chargerai moi-même de porter votre demande au gouverneur de cette ville.

Les esclaves chrétiens, transportés de reconnaissance, lui firent les plus magnifiques promesses, et lui remirent leur pli. Le Gardian-

Bachi ne tarda pas de se rendre à l'hôtel du gouvernement, et après avoir baisé la main de Khaïr-ed-din, il lui dit : « Pour le coup, Seigneur, j'ai des preuves convaincantes de ta sainteté et du crédit dont tu jouis auprès de l'Etre suprême ; prends et lis cette lettre. » Lorsque Khaïr-ed-din en eut fait la lecture, il lui dit : « Fais seller ton cheval, et va-t'en toi-même rendre ce pli au commandant de Bégiajé. » Le Gardian-Bachi partit le même jour, et, dès son arrivée à Bégiajé, il se présenta au commandant, auquel il remit mystérieusement la lettre dont il était porteur. Le commandant le prit à part, et lui dit : « J'enverrai certainement le vaisseau qu'ils me demandent, mais je crains que Barberousse ne devine tous nos projets. »

Le Gardian-Bachi, en attendant que la réponse fût prête, se promenaît dans les rues de Bégïajé ; les musulmans qui étaient en captivité dans cette ville, l'accablaient d'injures et lui crachaient au visage, dans la persuasion où ils étaient, qu'il avait été envoyé par les esclaves d'Alger, et ils se disaient les uns aux autres : « Cet homme a été comblé de biens par Khaïr-ed-din, et le monstre d'ingratitude pousse la perfidie jusqu'à devenir l'espion et le messager

de ses ennemis. » Les bons musulmans étaient bien loin de soupçonner, on le voit, qu'il agissait par ordres formels, et pour les intérêts de Khaïr-ed-din.

Lorsque le commandant infidèle eut remis au Gardian-Bachi la dépêche par laquelle il faisait savoir aux esclaves d'Alger le jour où le vaisseau qu'ils demandaient se trouverait mouillé à l'abri de Témantefous, il reprit le chemin d'Alger.

En approchant de la ville, il trouva un détachement de Turcs que Khaïr-ed-din avait envoyés à sa rencontre pour l'arrêter. Ils se saisirent de lui, et le menèrent lié et garrotté devant le bey. Khaïr-ed-din lui dit : « Ame vile et ingrate, est-ce ainsi que tu abuses de ma confiance et de mes bontés ; tandis que tu devrais veiller plus que personne à la sûreté publique, tu oses te charger du message des infidèles qui conspirent contre l'état. » Le bey, après avoir prononcé ces paroles d'un air irrité, ordonna de le fouiller ; et on trouva naturellement sur lui la lettre que le commandant de Bégiajé adressait aux esclaves. Khaïr-ed-din commanda à l'instant qu'on enlevât ce perfide de devant ses yeux, et qu'on le conduisît dans la prison même où étaient renfermés les chrétiens.

Lors donc qu'il se trouva au milieu d'eux, il leur dit : « Voyez le sort où m'ont réduit mon zèle et mon attachement pour vous. J'ai porté moi-même votre lettre au commandant de Bégiajé, et je revenais avec sa réponse ; Barberousse, ce démon incarné, a deviné le mystère ; il m'a enlevé le pli que je devais vous remettre. Dieu seul sait maintenant la vengeance qu'il médite contre vous et contre moi. » Les chrétiens à cette nouvelle, pâlirent d'effroi, ils s'arrachèrent la barbe, et se tordirent les bras de repentir.

Cependant le jour où l'on devait voir arriver le vaisseau de Bégiajé à Témantefous approchait. Khaïr-ed-din y envoya un de ses navires pour l'attendre et pour s'en emparer. A l'époque fixée, en effet, le vaisseau parut équipé de cent vingt hommes. Toutefois, en entrant dans le golfe, le commandant chrétien découvrit le vaisseau turc qui était à l'affût ; il voulut fuir, mais les Algériens lui coupèrent le chemin et s'en rendirent maîtres. Cette prise fit le plus grand plaisir à Khaïr-ed-din, et répandit la joie dans toute la ville. Le bey fit traduire devant lui les nouveaux esclaves, ainsi que ceux qui étaient à la tête de la conspiration ; puis il leur montra la lettre du commandant

de Bégiajé. La preuve de leur crime était complète ; ils restèrent tous confondus, et ne purent articuler une seule parole. Pour Khaïr-ed-din, il fit trancher la tête à vingt d'entre ces chrétiens qui lui paraissaient les plus coupables, et il envoya les autres dans la prison destinée aux captifs.

§ XXVI.

Départ de Khaïr-ed-din pour Constantinople; arrivée à Prévesa; André Doria s'éloigne de ces parages; entrée dans la rade de Navarin; Khaïr-ed-din écrit à Suleiman, qui l'invite à se rendre auprès de lui; accueil qui lui est fait à Constantinople; voyage à Alep; accueil du grand-visir; Khaïr-ed-din est créé pacha à trois queues; retour à Constantinople; Khaïr-ed-din s'empare de quelques forteresses en Grèce, puis il ravage les côtes d'Espagne et celles du royaume de Naples; descente en Sardaigne.

Après cette exécution qui assurait la tranquillité d'Alger, Khaïr-ed-din remit entre les mains du lieutenant qu'il avait choisi[1], les rênes

[1] Hassan-Aga, renégat Sarde. Ce fut lui qui défendit Alger contre Charles-Quint.

du gouvernement; et il se mit en mer pour se rendre à Constantinople auprès de sa Majesté impériale le sultan Suleiman-Khan. Il partit avec une flotte de quarante-quatre voiles, et fit route pour Gênes. Chemin faisant, il brûla et ravagea toutes les côtes de cette république. De là, il passa en Sicile, et il s'y empara de dix-huit bâtimens chrétiens auxquels il mit le feu après en avoir retiré les équipages. Il s'informa des esclaves qu'il avait pris, où il lui serait possible de rencontrer André Doria le maudit; il apprit qu'il était parti pour les côtes de la Morée avec vingt-quatre demi-galères et vingt gros vaisseaux. Sur cet avis, il s'empressa de quitter la Sicile, et de faire route pour Prévesa [1], où il se flattait de trouver son ennemi.

Dès qu'il eut mouillé dans ce port, les habitans vinrent lui témoigner la joie qu'ils éprouvaient de son arrivée. Car sa présence, selon eux, devait nécessairement empêcher l'irruption dont ils étaient menacés de la part d'André Doria. En effet, ce maudit de Dieu ayant eu avis que Khaïr-ed-din était à sa poursuite

[1] Prévesa, en Albanie, à l'entrée du golfe de l'Arta, tout-à-fait dans le voisinage de l'ancienne Actium. (Voy. pour plus amples détails sur ce voyage à Constantinople, et sur le séjour de Khaïr-ed-din dans le Levant, les notes de la fin.)

avec une flotte de quarante-quatre vaisseaux, s'était éloigné des lieux où il aurait pu être rencontré. Il y avait déjà six jours que les habitans de Prévesa l'avaient vu passer près de leur côte. Dès que Khaïr-ed-din fut informé de sa fuite, il congédia vingt-cinq vaisseaux, et il en garda dix-neuf pour son voyage à Constantinople.

Les vaisseaux qu'il renvoya à Alger rencontrèrent, dans leur navigation, sept bâtimens napolitains; ils en prirent deux, les autres se sauvèrent.

Khaïr-ed-din en quittant Prévesa, entra dans la rade de Navarin, où il trouva la flotte du sultan Suleiman. Il salua de son artillerie le pavillon du Grand-Seigneur, et on lui rendit le salut selon l'usage. Ensuite ils partirent tous ensemble pour Coron [1], d'où Khaïr-ed-din

[1] La flotte ottomane, à laquelle venait de se réunir la division de Khaïr-ed-din, se composait en tout de soixante galères, sans compter d'autres navires moins considérables; elle était commandée par Zay Olupat-bey, de Galipoly, et elle se dirigeait sur Coron, que les Espagnols occupaient depuis quelque temps. Pressée du côté de la mer par cette flotte, et du côté de la terre par l'armée de Zizim qui l'enveloppait, cette ville fut bientôt en proie aux horreurs de la famine; mais elle ne se rendit pas. André Doria arrivant sur ces entrefaites avec une flotte nombreuse, livra bataille aux Ottomans, qui furent contraints de lever le blocus. Néanmoins, peu de temps après, les habitans de Coron étant réduits à la plus grande misère, abandonnèrent la ville et rentrèrent dans leur pays. Ce fut le 1er avril 1534.

écrivit à sa Majesté impériale pour l'informer de son arrivée, et lui demander la permission d'aller baiser la poussière de ses pieds.

Le Grand-Seigneur l'invita à se rendre promptement auprès de lui. En conséquence, et à la simple réception de cet ordre, Khaïr-ed-din quitta Coron et fit voile pour Constantinople où il arriva peu de jours après avec tous les navires de son escadre. En se présentant devant le sultan, il se prosterna, baisa la terre, et attendit ensuite debout, dans un silence respectueux, les ordres de sa Majesté impériale. Le sultan Suleiman le fit revêtir d'un caftan d'honneur; et non content de lui fixer des appointemens pour son entretien, il lui désigna un des hôtels appartenant au gouvernement, pour sa demeure. Le soin des arsenaux et la construction des navires furent remis dès cemoment sous sa direction.

Dans ce temps-là, le grand visir se trouvait à Alep, occupé à rétablir le bon ordre dans la Syrie. Il apprit l'arrivée de Khaïr-ed-din à Constantinople; et tout ce qu'il avait entendu raconter de ses exploits, lui donna envie de connaître personnellement ce héros. Il écrivit au Grand-Seigneur pour le supplier de le lui envoyer. Et voilà ce que le sultan fit dire par un

de ses officiers à Khaïr-ed-din : « Mon serviteur, que les affaires de l'empire retiennent à Alep, désire te voir; voudrais-tu bien entreprendre ce voyage? » — Khaïr-ed-din répondit : « Je suis l'humble esclave de sa Majesté impériale : et tous ses ordres, je dois les exécuter. » Sur sa réponse, le sultan lui fit donner des chevaux avec une escorte pour le conduire à Alep. Il passa sur un bâtiment à Madania[1], et, de là, il s'achemina par terre vers Alep. Lorsqu'il fut à une journée de la ville, il se fit devancer par un courrier que le sultan avait envoyé avec lui pour porter ses dépêches au grand-visir,

Le premier ministre fut vraiment flatté de la visite que Khaïr-ed-din lui faisait. Il envoya à sa rencontre tous les officiers du divan; et ceux-ci l'accompagnèrent dans la ville, et même jusqu'à l'hôtel qu'on avait préparé pour lui, musique en tête et drapeaux flottans. Le lendemain au matin, le grand-visir lui envoya de nouveau tous les officiers du divan pour l'accompagner jusqu'au château. Khaïr-ed-din en se présentant dans la salle du conseil, alla baiser le bas de la robe du grand-visir, qui le fit asseoir à ses côtés. Ce ministre lui fit

[1] Ville de l'Anatolie, située non loin de la mer de Marmara.

servir le café, le sorbet et les parfums. Et après cette cérémonie, on lut à haute voix le firman de sa Majesté impériale, dont Khaïr-ed-din avait été le porteur. Pendant cette lecture, le bey d'Alger se tint respectueusement debout; et, lorsqu'elle fut terminée, il prit congé du grand-visir et retourna à son logement. Deux jours après son arrivée à Alep, il vint en cette ville un courrier de la part du sultan, pour porter à Khaïr-ed-din un caftan et les trois queues, avec ordre au premier ministre d'installer le bey dans la dignité de pacha[1]. En conséquence, le grand-visir convoqua un divan

[1] Le motif qui engagea Suleiman à confier les hautes fonctions de capitan-pacha, ou amiral de la mer à Khaïr-ed-din, est facile à deviner. Il voulait sans doute opposer à André Doria un homme puissant, d'une célébrité égale à la sienne, à une époque où il n'existait autour de lui que des hommes inférieurs depuis la mort de Camali. En effet, Doria venait récemment d'enlever Coron, Patras et d'autres points importans. Ses galères avaient fait subir à la Porte de grandes pertes sur mer. Il n'y avait que Barberousse qui, grâce à sa hardiesse, à son habileté, à son heureuse étoile même, pût tenir tête au fameux Doria, et balancer ses succès par des succès égaux. Ce fut en effet depuis une lutte constante entre ces deux marins célèbres, lutte dans laquelle tous deux se distinguaient également. Plusieurs historiens contemporains ont remarqué la circonspection avec laquelle ces deux hommes habiles se traitaient : c'est ce qui fait que Brantôme leur appliquait le proverbe espagnol : *De corsario á corsario, no hay que ganar, que los barriles de agua.*

général dans lequel Khaïr-ed-din fut revêtu de l'habit d'honneur, et où il mit sur sa tête le *mudjèwèzè* [1]. Il retourna à son hôtel, accompagné de tous les officiers du divan qui marchaient en ordre devant lui. Durant le cortége, il était monté sur un superbe cheval qui avait une selle enrichie de pierres précieuses; les étriers étaient en or, et la bride ornée de la même façon; c'était un don du grand-visir [2].

Trois jours s'étant écoulés, Khaïr-ed-din pacha monta à la forteresse pour aller faire sa cour au premier ministre. Celui-ci le retint encore trois jours auprès de lui, à la fin desquels le nouveau pacha lui demanda la permission de retourner à Constantinople. Le grand-visir la lui accorda, et il fit préparer tout ce qui était nécessaire à son voyage, conformément à sa nouvelle dignité.

[1] Le Mudjèwèzè est le bonnet de cérémonie des pachas et des grands dignitaires; il se distingue des autres en ce qu'il est haut, cylindrique et recouvert d'une mousseline blanche.

[2] Ici le traducteur porte dans une note la nomination de Khaïr-ed-din à la dignité de pacha, à l'année 1521. C'est une erreur; Khaïr-ed-din fut nommé pacha en 1534, et immédiatement après, ayant reçu le commandement d'une flotte ottomane, il eut ordre d'aller ravager l'Italie, Gènes, et d'attaquer Tunis. (Voyez les notes à la fin.)

Khaïr-ed-din sortit donc d'Alep avec un train digne d'un souverain, et il passa par Conia [1], où il s'arrêta pour visiter le tombeau de Molla-khun-kiar, ainsi que celui d'un autre grand personnage mort en odeur de sainteté, et que l'on nomme Émiri sultan. Dans la visite qu'il fit à ce dernier mausolée, il récita d'un bout à l'autre la parole de Dieu. De Conia, il partit pour la ville de Brousse, puis se rendit à Madania [2], où il s'embarqua pour passer à Constantinople.

Dès que le sultan fut instruit de son arrivée, il lui donna ordre de se rendre auprès de lui. Khaïr-ed-din accourut, se prosterna, et après avoir baisé la terre devant le trône, alla se placer debout à la file des visirs. Ce fut alors que le sultan lui fit signe de s'approcher; il lui passa sa main sur la tête, et il attacha lui-même à son turban une aigrette en or d'un travail exquis. Khaïr-ed-din pacha, conformément aux intentions de sa Majesté impériale, s'occupa de la construction des navires. En peu de temps, il y en eut dans les arsenaux quatre-vingt-quatre; bientôt le sultan lui ordonna de les équiper et d'entrer en campagne. Le nouvel

[1] Konieh, ville de la Caramanie, dans le milieu des terres.

[2] Brousse, ville de l'Anatolie; proche la mer de Marmara.

amiral se mit en mer avec cette flotte redoutable, et il alla attaquer la forteresse d'Estila qui appartenait aux Grecs. Ceux-ci n'avaient aucun moyen de résister : ils abandonnèrent donc la forteresse, et s'enfuirent dans les montagnes, laissant les Turcs prendre possession du château et de tout ce qu'ils y avaient abandonné. Khaïr-ed-din, en partant de cette île, s'enfonça dans un golfe peu éloigné de là ; vers l'heure de midi, il fit jeter l'ancre, et il passa au mouillage tout le reste du jour, ainsi que la nuit. Le lendemain, au matin, il mit à la voile, et vint mouiller devant une forteresse qui était au fond du golfe, et qui appartenait aussi aux Grecs ; il l'assiégea par mer et par terre. Les Turcs se rendirent d'abord les maîtres de tous les environs, et les Grecs se virent contraints de se retirer dans la forteresse où ils se défendirent avec courage et opiniâtreté. Durant les divers assauts que l'on ordonna, beaucoup d'entre les musulmans obtinrent la palme du martyre, et ils allèrent recevoir la récompense que Dieu leur avait préparée dans son palais. La résistance des Grecs ne fit qu'enflammer le courage des vrais croyans. Vers l'asr, le Tout-Puissant leur facilita la conquête de ce château qui avait coûté tant de sang ; ils y en

trèrent de force et le sabre à la main : le carnage fut affreux : cette forteresse était défendue par sept mille huit cents hommes ; Khaïr-ed-din la fit détruire de fond en comble. Le jour suivant, de grand matin, il donna le signal de partir, et il dirigea sa route sur Gênes. Il opéra une descente dans les environs de cette ville, et il s'y empara d'un château, ainsi que de huit bâtimens qui étaient mouillés sous son canon ; mais il fit mettre le feu à ces navires, et le château lui-même fut incendié. Tous les chrétiens de la côte se retirèrent au sein des montagnes escarpées qui existent dans ces parages, et il ne fut pas possible de les y poursuivre. Khaïr-ed-din alla porter ensuite le ravage et l'incendie sur tout le littoral de l'Espagne. De là, il vint sur les côtes de Naples, où il se rendit maître d'un fort considérable. Le nombre des esclaves chrétiens qu'il fit dans ces descentes et dans le cours de sa navigation, montait à onze mille individus des deux sexes. Après avoir dévasté les côtes du royaume de Naples, il voulut retourner à Alger : le vent le poussa sur la Sardaigne, et là encore il fit quelques descentes sur divers points où il mit tout à feu et à sang.

§ XXVII.

Khaïr-ed-din essaie d'entrer à Alger; il va mouiller à Bizerte; soulèvement des habitans en sa faveur; le sultan de Tunis se retire avec les siens dans le Beled-el-djerid; il soulève les Arabes; Khaïr-ed-din marche contre lui, emploi de la voile pour faire marcher l'artillerie en plaine; El-Hafsi demande des secours à Charles-Quint; départ de l'empereur pour l'expédition de la Goulette.

En quittant la Sardaigne, Khaïr-ed-din fit voile pour Alger, mais le vent contraire l'empêcha d'y aborder; il fut contraint d'aller dans la rade de Bizerte qui est de la dépendance du royaume de Tunis.

A la vue de la flotte de Khaïr-ed-din, les habitans abandonnèrent la ville et se retirè-

rent dans la forteresse; le commandant même qui ne se sentait pas le courage de résister à des forces si considérables, faisait déjà des préparatifs pour conduire sa famille à Tunis, et pour abandonner son poste. Mais les habitans qui s'étaient enfermés dans la forteresse, s'opposèrent à sa fuite, et ils s'écrièrent : Que Dieu fasse prospérer les armes du sultan Suleiman! Le commandant de la forteresse feignit d'adopter leurs sentimens, et les assura que le lendemain matin les autorités iraient en corps porter les clefs de la forteresse à Khaïr-ed-din pacha. Mais, pendant la nuit, il trouva moyen de s'échapper, et il arriva à Tunis au soleil levant. Il se rendit sur-le-champ auprès du sultan El-Hafsi[1] pour l'informer de l'arrivée de Khaïr-ed-din à Bizerte, et de la résolution qui avait été prise de se soumettre au sultan Suleiman. Cette nouvelle lui causa les plus vives inquiétudes, tandis que, au contraire, les habitans du

[1] La plupart des auteurs désignent avec raison ce roi de Tunis par le nom de Muley-Hassen ou Hassan. D'après la généalogie rapportée par Marmol, il serait le trentième roi de la famille d'*Abduledi*, de la tribu de Muçamuda; mais il paraît, et le nom de *El-Hafsi* inscrit dans notre chronique arabe, semble le confirmer, qu'il descendait des Hentétés; les Hentétes forment une seconde branche de la tige de Muçamuda que l'on nomme *Abu-Hafsas*.

royaume que Khaïr-ed-din avait de tout temps favorisés, désiraient intérieurement sa venue ; et étaient bien décidés à seconder ses intentions. L'armée turque prit donc possession de la ville et du château de Bizerte aux acclamations générales des habitans. Le sultan de Tunis instruit de cet événement, jugea qu'il aurait bientôt sur les bras Khaïr-ed-din et son armée; il se rappelait combien étaient nombreux les sujets de haine qu'il lui avait donnés ; et, d'un autre côté, il savait qu'il ne fallait pas compter sur les Tunisiens dont il s'était aliéné le cœur par une multitude de vexations. L'état des choses ne lui permettant pas d'attendre de pied ferme un si redoutable ennemi, il ramassa tous ses trésors, et prenant avec lui sa femme, ses enfans et ses serviteurs les plus affidés, il se retira du côté du Beled-el-gérid[1] au milieu des Arabes, en attendant qu'une révolution heureuse fît changer sa situation. Dès que les habitans de Tunis apprirent la fuite du sultan, ils écrivirent une lettre à Khaïr-ed-din, en l'invitant à venir prendre possession de la ville qui lui serait ouverte, malgré ceux qui pourraient encore secrè-

[1] Beled-el-djerid (pays des dattes). C'est cette contrée où confine la Barbarie dans le nord, et au midi de laquelle commence le Sahara.

tement tenir pour la famille des Hafsis. Aussitôt la réception de ce message, Khaïr-ed-din partit avec toute sa flotte, et vint mouiller à la Goulette. Les habitans, au nombre de dix mille, ayant les ulémas et les cheiks à leur tête, allèrent au devant de lui et l'accompagnèrent jusqu'au palais, où il s'assit sur le trône des sultans pour recevoir leur serment de fidélité.

Cependant il était resté dans la ville beaucoup de gens attachés au service du roi : ils étaient perpétuellement en éveil, et lorsqu'ils pouvaient rencontrer à l'écart des gens de l'armée de Khaïr-ed-din, ils les massacraient sans pitié. Cette guerre clandestine avait déjà détruit un grand nombre de Turcs; bientôt elle excita l'audace des partisans du sultan au point qu'ils se ralliaient ouvertement dans certains quartiers pour concerter leurs entreprises. Les Turcs irrités s'armèrent à la fin, et ils vinrent les attaquer. Des combats très vifs s'engagèrent dans la plupart des rues, et les habitans effrayés se réfugièrent dans les mosquées ou dans les zaviés.

Khaïr-ed-din, au premier avis qu'il eut de ce désordre, monta à cheval pour éteindre l'incendie, et son premier soin fut d'ordonner à ses troupes de se retirer. Dans les divers combats qui se livrèrent durant cette journée, il y eut

quatre-vingts Turcs tués, et plus de trois cents d'entre les partisans des Hafsis perdirent la vie.

Le nombre de ceux-ci augmentait cependant chaque jour dans la ville, et ils ne cessaient de presser le sultan de venir soutenir leur zèle et leurs efforts. A la fin, cédant à de telles instances, il s'approcha des environs de Tunis. Il osa même entrer déguisé dans la ville, pour examiner de plus près l'état des choses, et afin de s'assurer des moyens qu'il y aurait à prendre pour exterminer Khaïr-ed-din et son armée. Cela fait, il envoya des émissaires de tous côtés, pour engager les habitans à se réunir à lui. L'argent qu'il distribuait, les menaces qu'il faisait de se venger cruellement de ceux qui refuseraient de coopérer à ses desseins, ces deux raisons surtout attirèrent auprès de lui un nombre considérable de combattans. Tout cela se passait la nuit même où il entra dans la ville. Le lendemain, à la pointe du jour, il se mit à la tête de ses partisans et marcha sur la Cassauba, pour tâcher de surprendre Khaïr-ed-din et ses troupes qui y étaient renfermés; mais comme ils avançaient, ils trouvèrent les Turcs déjà prévenus et qui venaient au devant d'eux. Les partisans du sultan soutinrent assez bien le premier choc, mais ensuite ils commencèrent à reculer,

et bientôt on les vit aller à la débandade. Les Turcs les poursuivirent dans toutes les rues et dans tous les carrefours, si bien que la ville était jonchée de cadavres. A la fin, les Hafsites[1], reconnaissant leur impuissance, jetèrent leurs armes et demandèrent quartier. Khaïr-ed-din le leur accorda et fit cesser partout le carnage. Lorsque le sultan El-Hafsi s'aperçut du mauvais succès de son entreprise, il prit la fuite sans en attendre le dénouement, et se réfugia de nouveau au milieu des Arabes. Durant le désordre, la partie la plus saine de la population s'était retirée dans les maisons; et bien loin de se repentir d'avoir remis entre les mains de Khaïr-ed-din les rênes du gouvernement, les habitans qui s'étaient tenus à l'écart faisaient des vœux sincères pour la prospérité de ses armes et pour le règne des Ottomans. Ce peuple politique et industrieux jugeait que ses liaisons avec le vaste empire de la Turquie donneraient un accroissement considérable à son commerce, et que ce nouvel état de choses deviendrait pour lui une source intarissable de richesses.

Le sultan de Tunis n'avait plus de ressource que parmi les Arabes; et ceux-ci, il est vrai,

[1] Le traducteur désigne sous ce nom tous ceux des habitans de Tunis qui étaient restés attachés à la race des Hafsis.

étaient plus nombreux et plus puissans alors dans le royaume de Tunis qu'ils ne le sont aujourd'hui. Khaïr-ed-din tâcha de les attirer à son parti en flattant leur avidité et leur avarice. Il écrivit aux principaux cheiks des Deridis et des Nemachichis, en leur envoyant des bournous de drap et des présens, que celui d'entre eux qui pourrait saisir le sultan El-Hafsi et le lui amener, recevrait une récompense de trente mille ducats, tandis qu'au contraire celui qui protégerait son évasion, outre qu'il encourrait son indignation, aurait à subir sa vengeance. Les Arabes répondirent que les sultans de la famille de Beni-Hafsi avaient coutume de leur donner annuellement et depuis un temps immémorial des subsides convenus, en espèces et en denrées, et que si Khaïr-ed-din voulait se soumettre aux mêmes usages, ils passeraient à son service.

Khaïr-ed-din, satisfait de cette ouverture, leur fit dire qu'il consentait volontiers à leur payer les redevances établies en leur faveur, à condition, toutefois, qu'ils ne feraient point de tort à ses sujets, et qu'ils n'établiraient leurs campemens que sur les bords du Sahara ou dans les plaines éloignées des villes. En conséquence, il les invita à leur apporter leurs registres, afin

de prendre note de ce qu'il revenait à chacun d'eux annuellement, et pour s'assurer de ce qu'ils avaient reçu et de ce qu'on pouvait leur devoir encore pour l'année courante; car les Arabes ont grand soin de conserver les pièces authentiques qui constatent leurs droits et leurs priviléges, et de tenir un compte exact des paiemens faits ou à faire par le gouvernement, aux époques fixées par l'usage. Les cheiks arabes commencèrent à donner la preuve de leur bonne volonté en se retirant dans le Beled-el-gérid, et ils envoyèrent leurs registres à Khaïr-ed-din. Le pacha fit l'observation alors qu'ils n'avaient plus rien à prétendre du gouvernement pour l'année courante, et il les assura qu'au printemps prochain ils n'auraient qu'à se présenter pour recevoir leur *awaid*[1]. En outre, et afin de leur inspirer plus de confiance, il envoya à chacun des cheiks arabes qui avaient des droits aux bienfaits du gouvernement, un *teskéré*[2] scellé de son cachet, et spécifiant la somme qui lui était due, avec l'ordre du paiement. Cette

[1] *Awaid* (arabe), *avaid* (turc), retours, revenus, droits légitimes. Lors de la régence, les chrétiens avaient francisé ce mot par celui d'*avoides*.

[2] *Teskéré* (turc), du mot *zikr*, qui veut dire mention ; teskéré, billet, passeport.

générosité de sa part disposa favorablement l'esprit des Arabes et les mit dans ses intérêts. Lorsque Khaïr-ed-din eut vu que la tranquillité commençait à s'établir solidement dans toute l'étendue du royaume, grâce à la sagesse des mesures qu'il avait prises : il donna ordre à son lieutenant qui résidait à Alger de lui envoyer trois cents joldachs et quatre cents cavaliers pour renforcer l'armée et les garnisons. A leur arrivée à Tunis, il fixa leur solde et leur entretien, et il tira cette dépense des charges ainsi que des contributions qu'avait coutume de payer le peuple, sans augmenter néanmoins l'impôt. Les tunisiens virent avec reconnaissance quels étaient les moyens que Khaïr-ed-din prenait pour assurer leur tranquillité : ils ne cessaient de louer sa prudence, son humanité, son désintéressement, et ils se trouvaient heureux de vivre sous ses lois. Khaïr-ed-din informa sa Hautesse, le sultan Suleiman-Kan, de la position dans laquelle il se trouvait, et non seulement il lui donna le détail de toutes les opérations qu'il avait faites depuis son départ de Constantinople, mais il accompagna ses dépêches d'un présent composé des objets les plus précieux que ses expéditions maritimes lui avaient procurés, et il y

joignit quatre-vingts jeunes chrétiens de figure agréable. Ce présent arriva à Constantinople à une époque où le sultan était absent, ayant été en personne faire la guerre aux Kisil-Bachs [1].

Cependant le sultan El-Hafsi ne s'endormait pas ; il allait de hordes en hordes excitant les Arabes à la révolte contre Khaïr-ed-din, en leur faisant un étalage pompeux de tous les biens dont il récompenserait leurs services s'ils voulaient l'aider à remonter sur le trône. Il n'y a rien de si léger et de si inconstant que le peuple arabe : ennemi de toute domination, il est toujours prêt à écouter celui qui flatte son amour pour l'indépendance ; n'ayant rien à perdre et tout à gagner dans une révolution, il est toujours prêt à s'armer en faveur du parti qui lui offre le plus d'avantages. Le sultan El-Hafsi n'eut pas de peine à persuader les cheiks arabes, et ils commencèrent à se rassembler dans les plaines du Kairwan. Khaïr-ed-din, en apprenant

[1] Ce sont les Persans qu'on désigne ainsi. Suleiman fit son expédition contre eux l'an 949 de l'hégire (1542), et cependant il n'est point encore question de la descente de Charles-Quint à Alger. (*Note du traducteur.*)

Le traducteur a raison, puisqu'il ne s'agit encore ici que de la prise de Tunis par les Turcs, qui n'eut lieu que le 22 août 1534.



leurs mouvemens, se contenta de leur écrire ces mots : « Que celui d'entre vous qui reconnaît l'empire de notre souverain Seigneur et maître le sultan Suleiman, quitte au plus tôt l'armée des rebelles et vienne se réunir sous mes drapeaux ; car ceux qui ne profiterout pas de ce moment de clémence, et qui s'obstineront dans leur révolte, auront lieu de se repentir de leur témérité. » En même temps Khaïr-ed-din assembla ses troupes et fit tous ses préparatifs pour aller dissiper cette armée d'Arabes, dont le nombre augmentait tous les jours. On prétend qu'il se servit dans cette expédition d'une invention singulière, pour faciliter le transport de son artillerie; il fit faire des affûts auxquels il adapta un mât et une voile qui, poussée par le vent, tendait à les faire avancer sur terre, comme des bâtimens qui fendent l'eau [1]. Quoi qu'il en soit, ce furent les pièces

[1] Ce fait, qui n'a rien d'improbable, et qui peint à merveille le caractère du corsaire guerroyant sur terre, paraît d'autant plus curieux, qu'il prouve l'ancienneté d'une invention que l'on cherche à exploiter en France depuis quelques années, et qui ne s'est pas montrée sans succès dans quelques circonstances.

Nous croyons qu'il ne faut pas voir dans la pensée de Khaïr-ed-din un moyen de faire marcher son artillerie, mais seulement d'aider à sa marche, et par conséquent d'accélérer le mouvement

de campagne qu'il employa contre les Arabes, lorsque, sous les ordres du sultan de Tunis, ils vinrent lui présenter le combat, qui les mirent sur-le-champ en déroute. Ces machines infernales, que les hommes dont nous parlons ne connaissaient pas encore, firent une telle impression sur leur esprit, qu'ils écrivirent à Khaïr-ed-din pour implorer sa miséricorde. Le pacha était trop bon politique, on le pense bien, pour se refuser à un accommodement avec des gens qu'il est si difficile de poursuivre. Il leur expédia donc des lettres de grâce, et lorsqu'ils les eurent reçues, les principaux cheiks se rendirent auprès de lui pour lui jurer foi et hommage. Sa bonté, sa bienfaisance et ses libéralités, leur donnèrent la plus haute idée de son cœur, et ils parurent s'attacher sincèrement à lui. Khaïr-ed-din n'ayant plus rien à faire, retourna à Tunis se reposer de ses fatigues et jouir du bonheur qu'il procurait à ses nouveaux sujets par un gouvernement doux et juste.

Lorsque l'infidèle sultan d'Espagne vit Suleiman tout occupé, en Perse, du siége de Ti-

sans donner trop de fatigue aux hommes ou aux chevaux. Au surplus, un moyen analogue est employé en Chine depuis longtemps pour le transport des produits du sol.

bris[1], il crut que l'occasion était favorable pour aller ravager les côtes de la Romélie; et pour réaliser son plan, il fit armer tous ses vaisseaux, en même temps qu'il rassembla vingt mille hommes de débarquement. Ces préparatifs se faisaient avec beaucoup d'éclat dans les ports d'Espagne. Le sultan de Tunis en fut informé, et il écrivit cette lettre au maudit de Dieu : « Barberousse, ce misérable reis turc, né pour le malheur de la Barbarie, vient de s'emparer de mes états, et une des grandes raisons qui l'ont décidé à me persécuter, c'est l'attachement sincère que j'ai toujours eu pour toi; il est donc de ton honneur, et il y va de tes intérêts, ô grand roi! de venir à mon secours et de me rendre l'héritage de mes pères. Les forces que tu rassembleras sont plus que suffisantes pour me venger de Barberousse, et me replacer sur un trône qu'il a usurpé. J'ai encore à mon service soixante mille hommes, avec lesquels j'irai l'assiéger par terre, tandis que tu viendras l'assiéger du côté de la mer. Lorsque le royaume de Tunis sera rentré sous mon obéissance, je t'en ferai l'hommage, et je me contenterai du titre de ton lieutenant. » A la réception de cette lettre, le roi

[1] Tauris.

infidèle convoqua tous les grands de sa cour pour les consulter : leur avis fut qu'il devait s'empresser d'aller secourir le sultan de Tunis, et ils lui dirent : « O grand roi ! rien n'est si vrai que ce qu'avance cet infortuné sultan maure ; Barberousse ne lui a fait la guerre et ne l'a dépouillé de ses états, que par rapport à toi. Le royaume de Tunis est l'héritage de ses pères et de ses aïeux ; il n'est pas juste qu'un étranger le lui ravisse. C'est en pareille circonstance que les rois doivent se secourir : la politique leur en fait une loi ; d'ailleurs cette affaire ne peut être de longue durée. Avec les ressources qui restent à ce sultan détrôné, ses sujets reviendront à lui, dès qu'ils verront qu'on embrasse sa défense. Les Turcs ne sont pas propres à faire aimer long-temps leur empire. Dès que nous nous serons emparés du royaume de Tunis, nous nous occuperons des grands projets que tu médites. »

Ce discours décida le roi d'Espagne, et il prit sur-le-champ la résolution d'employer les forces qu'il avait rassemblées à chasser Khaïr-eddin de Tunis, et à replacer sur le trône son légitime souverain, en attendant l'occasion de le lui ravir pour son propre compte. Conformément au parti qu'il avait adopté, il écrivit au

sultan El-Hafsi qu'il allait se mettre en route pour Tunis, et qu'il se tînt prêt à attaquer Khaïr-ed-din dès que sa flotte paraîtrait; il voulut lui-même avoir la gloire de commander durant cette expédition. En conséquence, il mit à la voile et vint mouiller, peu de jours après son départ, dans la rade de la Goulette, auprès du château qu'on nomme Bordj-ul-oioun[1].

[1] Bordj-ul-oioun veut dire en turc *Château des sources*. C'est cette forteresse si connue sous le nom de *la Goulette*, qui, placée à l'entrée de l'étang qui mène à Tunis, forme la principale défense de cette place.

§ XXVIII.

Débarquement des troupes de Charles-Quint ; les chrétiens sont repoussés ; stratagème employé par les chrétiens et par les Maures ; les retranchemens de l'armée chrétienne sont emportés ; nouveaux secours venus d'Espagne ; avantage remporté par Charles-Quint ; entrevue de l'empereur et du roi de Tunis ; conquête de la Goulette[1].

Le roi d'Espagne passa toute la journée sans faire aucun mouvement, attendant toujours que le sultan El-Hafsi vînt favoriser le débarquement de ses troupes. A la fin, ennuyé de ne le point

[1] Voir, pour l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, les notes à la fin.

voir paraître, et ne sachant que penser de ce retard, il donna ordre à son armée de mettre pied à terre et de débarquer l'artillerie. La garnison du château profita de cet intervalle pour creuser de larges fossés autour de la place, et pour aviser le pacha de l'arrivée de la flotte chrétienne. Khaïr-ed-din, à la tête de douze mille hommes, vint livrer bataille aux infidèles, qui s'avancèrent fièrement sur lui dès qu'ils l'aperçurent. Le combat fut des plus vifs et des plus sanglans; mais à la fin les chrétiens furent forcés de céder le champ de bataille, et ils reculèrent jusqu'au bord de la mer, sous la protection de leurs vaisseaux. Les Turcs les y poursuivirent avec acharnement, et sans les canons de la flotte qui ne leur permirent pas de les serrer de plus près, leur triomphe eût été complet. Ils allèrent camper vis-à-vis de l'ennemi, se mettant ainsi à portée de suivre tous ses mouvemens.

Afin de s'emparer de Bordj-ul-oioun, les infidèles imaginèrent de fabriquer une tour de bois assez élevée pour dominer les remparts; ils l'approchèrent du fort, mais la garnison rendit cette ruse inutile.

Non loin de Bordj-ul-oioun, il y avait un autre petit château qui défendait la rade, et dont il

était très important pour l'ennemi de s'emparer. Les musulmans le fortifièrent par un fossé, et ils usèrent d'un stratagème qui réussit complètement. Sur les bords du fossé, ils établirent une batterie masquée et composée de plusieurs pièces chargées avec des chaînes et de la mitraille; cette batterie était encore soutenue par un grand nombre de fusiliers qu'on ne pouvait apercevoir. Au moment que les chrétiens s'avancèrent pour battre ce fort, on fit sur eux une décharge générale qui leur tua six mille hommes, sans que nous comptions ici ceux qui eurent un bras ou une jambe emportés. Les musulmans profitèrent de ce désordre pour tomber sur les faibles restes de cette armée, qui alla se rallier dans les retranchemens. Les Turcs y pénétrèrent jusqu'à trois fois, et ils y tuèrent le commandant en chef de l'artillerie[1]; peu s'en fallut qu'ils ne se rendissent maîtres du camp.

Le roi d'Espagne voyant qu'il ne pouvait plus continuer ses opérations avec le peu de troupes qui lui restait, fit venir de son royaume de nouveaux secours en hommes et en artille-

[1] Probablement le comte de Sarno, dont la tête et la main droite furent coupées et envoyées à Khaïr-ed-din. La perte des chrétiens est du reste fort exagérée dans ce récit.



rie; et lorsqu'il les eût reçus, il ordonna qu'on dressât devant Bordj-ul-oioun une batterie de cent vingt canons, en outre d'une batterie flottante de quatre-vingts canons [1], qui battait le fort du côté de la rade. Ce siége dura trente-deux jours, jusqu'à ce que les canons du château étant hors de service, les infidèles purent s'approcher et faire brèche. Alors la garnison n'ayant plus de moyens de résister, abandonna le fort et se retira à Tunis avec Khaïr-ed-din.

Lorsque le sultan de Tunis eut appris que le roi infidèle s'était emparé du château de la Goulette, il vint le trouver suivi d'une nombreuse cavalerie, et, en l'abordant, il lui baisa la main (on le prétend du moins), il la posa sur son front. Le roi d'Espagne lui fit un accueil très affectueux, et témoigna prendre à son sort le plus vif intérêt.

Khaïr-ed-din, à son retour à Tunis, s'aperçut que l'échec qu'il avait reçu avait beaucoup refroidi les habitans à son égard, et il sut même qu'une grande portion d'entre eux penchait déjà pour le parti des chrétiens. Il fit appeler les cheiks et les principaux de la ville, sous pré-

[1] C'était la grande caraque de Malte; mais elle ne portait que la moitié tout au plus du nombre de canons indiqués ici.

texte de les consulter, et pour mieux juger de leurs sentimens, il leur parla ainsi: « Mes frères, nous avons été forcés de céder aux forces supérieures des ennemis de notre sainte loi, et j'ai la douleur de voir que, tandis qu'il leur vient chaque jour de nouveaux secours de leur pays, le zèle des musulmans s'attiédit, leurs efforts, on le voit, diminuent. Dans la circonstance critique où nous nous trouvons, veuillez bien me faire connaître si vous croyez à propos d'entrer en accommodement avec les infidèles, ou si vous voulez continuer la guerre.» Les habitans de Tunis ne répondirent que d'une manière vague à sa question; car la divergence de leurs opinions était due à leur mésintelligence et à leur faiblesse. Khaïr-ed-din se leva, et d'un air fier, il leur dit: « Tâchez de vous mettre d'accord, pour moi je pars avec mes fidèles Turcs, je vais combattre et mourir pour la défense de l'islamisme et pour votre liberté. »

Ces paroles réveillèrent l'honneur endormi dans leurs cœurs, et ils s'écrièrent: «Nous suivrons notre digne chef partout où il voudra nous conduire. » Khaïr-ed-din aussitôt fit arborer le drapeau hors de la ville, et à son armée, qui était composée de six mille quatre cents

Turcs, on vit bientôt réunis neuf mille sept cents Tunisiens avec lesquels il s'achomina vers la Goulette. Chemin faisant, il lui arriva un secours qu'il avait demandé à Alger, secours qui se composait de quelques régimens turcs et d'un petit nombre de cavaliers. Les chrétiens vinrent à sa rencontre, et le combat s'engagea. Il s'était rasssemblé aux environs du champ de bataille plus de cent mille Arabes, accourus de différens points de la contrée. Pendant long-temps ils restèrent tranquilles spectateurs du combat; néanmoins, dès qu'ils eurent vu que la victoire semblait pencher du côté des musulmans, ils vinrent se mêler parmi les troupes de Khaïr-ed-din, sous le prétexte apparent de l'appuyer de leurs efforts; mais peu de temps après ils se mirent à la débandade, et on les vit fuir avec l'intention d'entraîner toute l'armée par leur exemple. Khaïr-ed-din se portait partout pour réparer ce désordre, qui donna cependant le temps aux chrétiens de se rallier et de faire venir un renfort de la flotte. Le combat recommença avec encore plus d'ardeur de part et d'autre; mais, à la fin, les infidèles furent obligés de reculer jusque sur le rivage, où le canon de leurs vaisseaux les mit à l'abri d'un massacre général. Khaïr-ed-din, content de sa journée,

retourna à Tunis; il entra dans la Cassauba avec les gens de sa maison, et il laissa ses troupes campées hors de la ville.

La résistance qu'éprouvaient les infidèles commençait à les dégoûter du projet d'une conquête qu'ils avaient jugée plus facile. Les maladies s'étaient mises dans leur armée, et il y avait beaucoup d'officiers qui opinaient pour le retour. Khaïr-ed-din, informé par ses espions du découragement qui se manifestait dans le camp des chrétiens, se flattait de revoir bientôt la tranquillité rétablie, et son zèle couronné. Mais le roi d'Espagne, avant de mettre à la voile, voulut faire encore une nouvelle tentative, et ayant rassemblé toutes ses forces, il s'avança vers Tunis. Khaïr-ed-din ne l'attendit pas; il alla à sa rencontre, et il était déjà à environ deux milles de la ville, lorsque des cris tumultueux partant de Tunis vinrent frapper ses oreilles. Il prit avec lui quelques cavaliers et retourna sur ses pas, pour s'instruire de la cause de ce désordre. Alors il apprit que les habitans s'étant persuadés qu'il avait pris la fuite et que les ennemis venaient s'emparer de la ville, l'avaient abandonnée avec précipitation, tant ils craignaient le pillage et la captivité. Il envoya à l'instant des émissaires de tous

côtés pour arrêter cette populace pusillanime et pour dissiper la terreur panique qui s'était emparée d'elle; mais, comme il s'approchait lui-même de la ville, on vint lui dire que les chrétiens en avaient déjà fermé plusieurs portes. Khaïr-ed-din, pensant d'abord aux troupes du roi d'Espagne, ne pouvait comprendre par quelle route elles avaient pu sitôt pénétrer dans Tunis. Et en effet, les chrétiens qui s'étaient rendus maîtres de la ville n'étaient autre chose que les esclaves qu'il y avait laissés, et qui se trouvaient être au nombre de onze mille. Dès l'instant où ils avaient vu la ville déserte, ils avaient rompu leurs liens et étaient sortis de leurs prisons; et tandis que la plus grande partie s'était déjà établie dans la Cassauba, plusieurs d'entre eux avaient jugé convenable de se détacher pour s'assurer des portes. Saisis de surprise à la vue de Khaïr-ed-din, beaucoup de ces esclaves allèrent de nouveau reprendre leurs fers et se cacher dans leurs prisons; mais les captifs qui s'étaient réfugiés dans la Cassauba en fermèrent les portes lorsque le bey se présenta. N'ayant aucun moyen pour les forcer (car le nombre de cavaliers qu'il avait autour de lui ne se montait guère qu'à deux cents), il pensa à remédier au mal le plus pres-

sant, et courut lui-même après les habitans de Tunis pour les faire rentrer dans la ville; il les trouva qui se dirigeaient sans réflexion vers un camp que l'on avait en vue: c'était celui du sultan El-Hafsi, qui attendait l'arrivée des chrétiens pour s'approcher de Tunis. Khaïr-ed-dîn atteignit enfin les habitans, que sa vue et ses discours rassurèrent, et qui reprirent heureusement le chemin de la ville avant que le sultan El-Hafsi eût pensé à les attaquer.

Pendant que tout cela se passait, quelques traîtres étaient allés trouver le roi d'Espagne, pour l'informer que Khaïr-ed-din avait pris la fuite, et que les Tunisiens avaient eux-mêmes abandonné leur ville. Il ne savait encore ce qu'il devait penser de cet avis, lorsqu'une troupe d'esclaves chrétiens échappés de Tunis vinrent le lui confirmer. Alors il donna ordre à son armée de doubler le pas; il trouva en chemin les Arabes qui accouraient au devant de lui pour le féliciter de son triomphe. En voyant s'approcher ces hordes nombreuses qui couvraient la campagne, il s'imagina que c'était un parti ennemi qui s'avançait pour le combattre, et il ordonna à ses soldats de faire feu sur eux; et avant que le roi d'Espagne pût être

instruit qu'il exterminait ainsi ses partisans, le massacre fut horrible. C'est ainsi que Dieu permit que Khaïr-ed-din fût vengé de la perfidie de ces mêmes arabes qui, peu de jours auparavant, avaient tenté de porter la déroute dans son armée.

Le roi d'Espagne, en se présentant à Tunis, trouva les portes ouvertes, et il alla s'établir dans la Cassauba[1]. Les Tunissiens se soumirent sans résistance, et lui jurèrent foi et hommage. Alors Khaïr-ed-din, cédant aux décrets du destin, s'achemina avec toutes ses troupes vers Annaba[2], où il arriva le cinquième jour. Il y trouva quinze de ses vaisseaux, qu'il y avait envoyés par prévoyance. Le roi d'Espagne, sur l'avis qu'il en eut, expédia trente des siens pour s'en emparer; mais Khaïr-ed-din avait eu le temps d'établir sur la côte des batteries qui forcèrent les chrétiens à renoncer à leur projet. Ils revinrent à Tunis, annoncer au roi le mauvais succès de leur entreprise. Celui-ci voulut d'abord expédier à Annaba toute sa flotte; mais ensuite, faisant réflexion aux ressources que possédait encore Khaïr-ed-din, il abandonna ce

[1] Le 21 juillet 1535.

[2] Bone.

projet, et garda auprès de lui les forces qui lui étaient nécessaires pour consolider sa nouvelle conquête.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.